

LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI

LE
NATIONALISME
TURC

PAR

BERTHE GEORGES-GAULIS



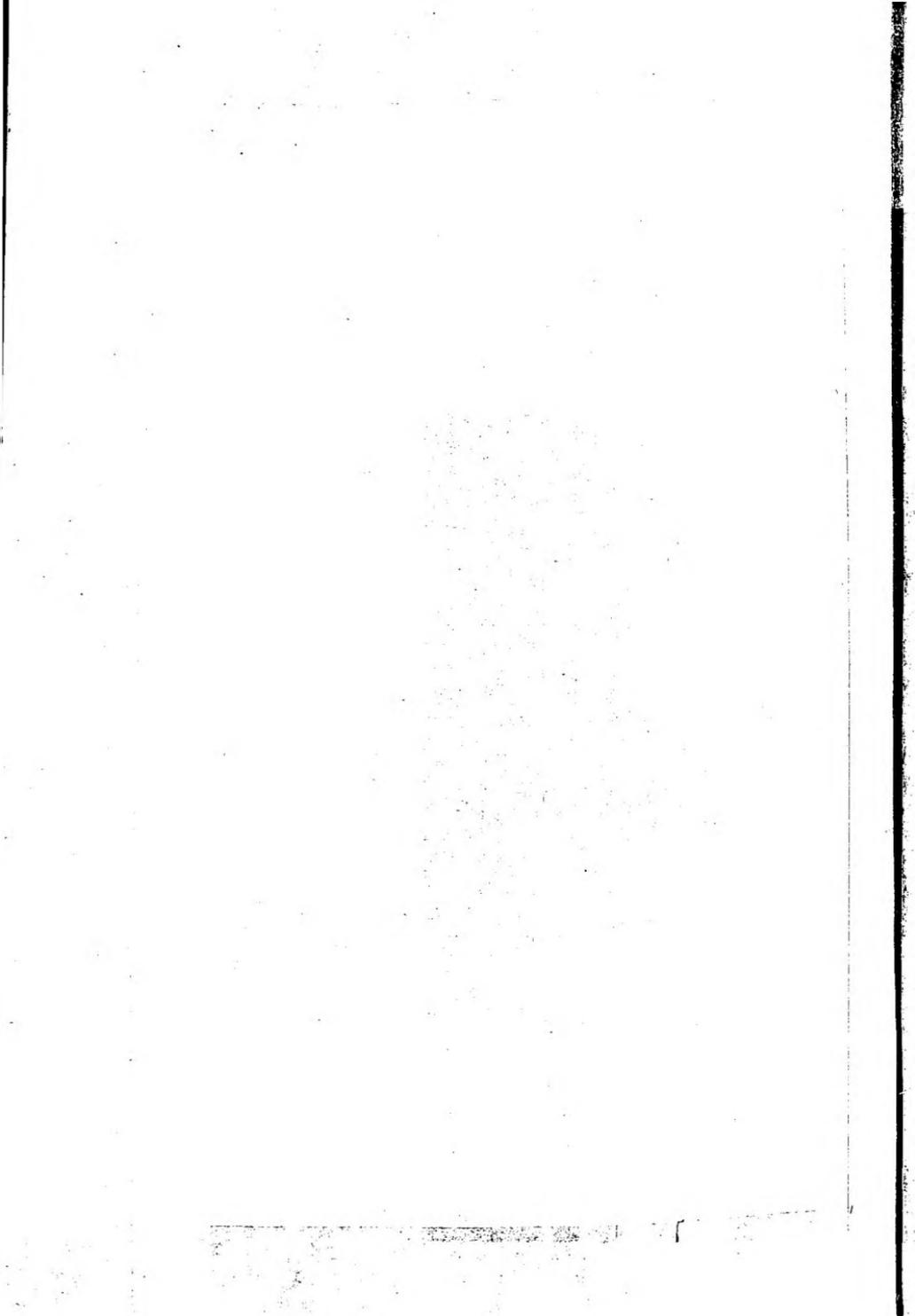
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

Tous droits réservés



LP. 6 E W 33



LE
NATIONALISME
TURC

1970

LES
PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI
COLLECTION
D'ÉTUDES ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

DIRIGÉE PAR

M. ALFRED DE TARDE

L'épreuve de la guerre a mis en évidence de grandes lacunes dans l'esprit public de notre pays. Elle a révélé notamment notre insuffisante connaissance des pays étrangers, de leurs mœurs, de leur politique, et notre réelle ignorance des questions économiques.

La présente collection se propose de remédier à ces défauts, qui faillirent nous être funestes.

Dans une suite d'ouvrages courts, d'une documentation sûre, d'une lecture aisée et spécialement destinés aux hommes d'action, c'est-à-dire offrant des solutions définies, elle abordera toutes les grandes questions qui intéressent l'opinion, et les traitera dans un esprit strictement objectif, avec le seul souci de servir ainsi l'intérêt national.

DÉJÀ PARUS :

- Le Bilan de la guerre, par TRUSTEE (7^e édit.).
- L'Armée nouvelle et le Service d'un an, par B. A. R. (Préface du général DUVAL).
- La Réparation des dommages de guerre, par André TOULEMON.
- L'Irlande insurgée, par Sylvain BRIOLLAY.
- Nos ports, par M. CLAVILLE, sénateur, ancien ministre.
- Le Nationalisme turo, par Berthe GEORGES-GAULIS.

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

- Le Maroc, école d'énergie, par A. DE TARDE.
- L'Illusion financière, par TRUSTEE.
- La Chine moderne, par P. PAINLEVÉ, de l'Institut.

Copyright 1921 by Plon-Nourrit et C^{ie}.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI

LE
NATIONALISME
TURC

PAR

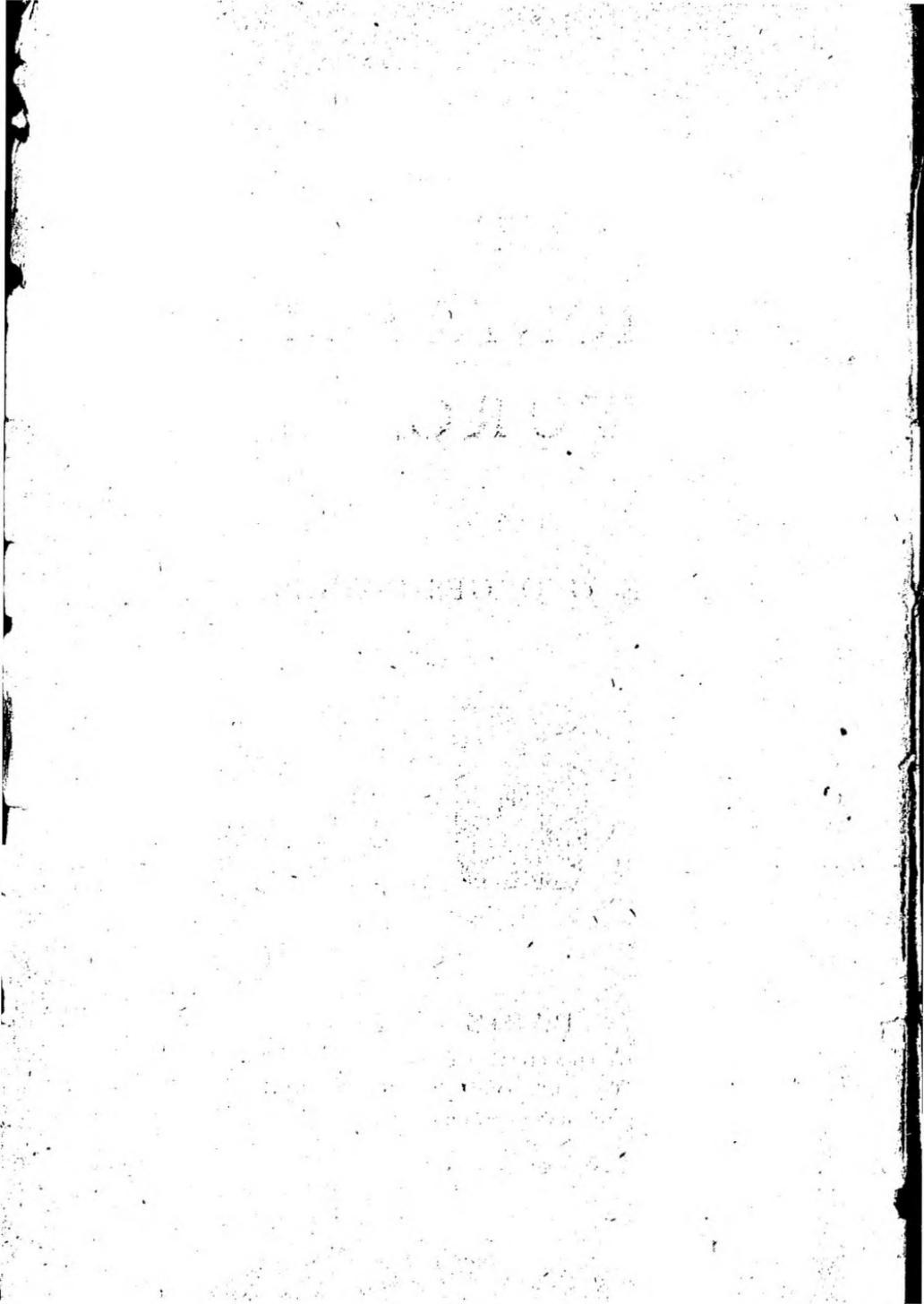
BERTHE GEORGES-GAULIS



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

Tous droits réservés



INTRODUCTION

Ce petit livre est le résumé de deux années d'étude sur le nationalisme turc de septembre 1919 à août 1921. Deux voyages en Anatolie, trois voyages à Constantinople m'ont mise à même d'étudier sur le vif la lutte menée par Moustapha Kémal pacha et ses remarquables collaborateurs contre l'impérialisme britannique. Plus tard, quand l'action militaire sera terminée, quand il ne s'agira plus que de consolider l'édifice, une étude plus approfondie du mouvement national devra mettre en valeur ses grandes figures militaires et civiles. Dès 1919, elles se groupèrent autour du chef. Elles eurent la rare abnégation de lui obéir, d'apporter sans marchander leur talent, leur intelligence. Ce qui caractérise le nationalisme turc, c'est son entier dévouement au but final, son parfait oubli de soi-même. Avec cela, ne tient-on pas toujours, tôt ou tard, le succès?



LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI

LE NATIONALISME TURC

PREMIÈRE PARTIE LES SUITES D'UN ARMISTICE

CHAPITRE PREMIER L'AGONIE DE LA VIEILLE TURQUIE

21 septembre 1919, l'entrée dans le Bosphore.

Le *Rege Carol* arrivait de Constanza apportant une étrange cargaison humaine : écumeurs de mers et de continents, bolcheviks, contrebandiers, résidus des Échelles du Levant, porteurs de roubles, propagandistes, agents révolutionnaires, commerçants et gens d'affaire de probité plus que douteuse. Tout cela comptait passer entre les mailles du filet interallié et tournait ses convoitises vers l'Orient, terre des réalismes et des espoirs infinis.

Le commandant du bord s'amusait à montrer du doigt les forbans les plus représentatifs de cette grande flibusterie internationale. Elle buvait, fumait, se querellait sans aucune gêne, émettait à voix haute ses paradoxes, décrivait ses tours de passe-passe ; l'arrivée prochaine ne l'in-

quiétait guère, ne savait-elle pas ce que l'on peut obtenir du contrôle à trois? Devant la galerie des quelques honnêtes gens que divertissait ce spectacle, elle étalait son immoralité avec l'orgueil ingénu de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Le *Rege Carol* franchissait les passes du Bosphore et l'admirable panorama — l'unique — chargé de lumière douce, d'ombre profonde, apparaissait dans son incomparable beauté. Une profonde tristesse émanait de cette splendeur à demi morte; la lumière, elle, n'avait pas changé; impalpable, frémissante, elle rayonnait sur ces choses éternelles, perpétuellement convoitées. La horde penchée sur les bastingages regardait avidement et, lorsque Constantinople et Scutari sortirent des brumes d'or, elle eut un long cri d'amour devant l'incomparable vision.

Le bateau stoppa auprès de la tour de Léandre et, lentement, le contrôle interallié approcha. Dans une vedette de petite apparence, un sous-officier français, un gendarme italien, un sous-officier anglais personnifiaient la force et la justice. Bientôt, la grande fibusterie internationale pourrait descendre ayant sauvé son or, ses roubles, ses tracts et son irréductible haine.

La flotte alliée gardait la Corne d'Or et braquait ses canons sur les casernes turques, le bateau accostait à quai, l'assaut furieux pour la descente commençait. C'était la ruée des hamals, les cris aigus des Hellènes, la confusion, la mêlée des races, le tohu-bohu de Galata et Péra, toujours la même, dans sa laideur indélébile qui domine le plus bel horizon du monde.

Des rues vides. Des personnages nouveaux.

Les premières ombres de la nuit vidaient les rues, des patrouilles passaient, contingents interalliés, des soldats anglais raides, inexpressifs, admirablement équipés, des

soldats français ironiques et insouciantes, une compagnie piémontaise, musique en tête, coiffure empanachée. Mais qu'étaient-ce donc que ces officiers et ces soldats revêtus d'un même uniforme grisâtre sans galons, sans insignes apparents, semblables par les gestes, la tenue, l'expression? « Des nationalistes », répondait-on, « Que font-ils en plein Péra? — Vous l'apprendrez bientôt. »

Ainsi, dès la première heure, ces personnages nouveaux entraient en scène, énigmatiques et silencieux. Le bizarre état d'armistice s'affirmait dans toute son étrangeté, dans tout son illogisme : des vaincus armés jusqu'aux dents et franchement hostiles, une triple juridiction étrangère leur dévoilant ses rivalités et ses lacunes et, planant sur le tout, l'incertitude du lendemain, ses déplorables conséquences. Un piano mécanique hellène résonnait dans un bouge voisin, des marins anglais absolument ivres passaient en hurlant. Les seuls personnages raisonnables étaient ces soldats nationalistes qui menaient visiblement la résistance lente et tenace d'un peuple plus accoutumé à combattre qu'à subir.

« Et les soldats non nationalistes, avais-je demandé? — Il n'y en a pas. L'armée turque tout entière est acquise au mouvement national. »

Une première orientation.

Il est relativement facile de s'orienter sur un terrain qui vous fut dès longtemps familier, même lorsqu'une ère de cataclysmes vient d'en modifier profondément la structure. Quelques lignes essentielles subsistent ainsi que les traits principaux des êtres et des groupements. Ceci est plus vrai en Orient qu'ailleurs. Questionner n'y semble pas, comme en Europe, une recherche décevante. En septembre 1919, l'élan de l'accueil se doublait du désir d'échapper à l'isolement. Constantinople était alors réellement séparée du monde, bien peu de gens affron-

taient les difficultés du voyage. L'unanimité des griefs unissaient les êtres les plus dissemblables et leur prêtaient les mêmes mots, les mêmes amertumes : « Pourquoi cette prolongation absurde, criminelle, de l'état d'armistice? Était-ce pour provoquer les réactions turques? »

Ce qui s'était passé à bord du « Superb ».

Le 30 octobre 1918, le pacte avant-coureur de la paix avait été signé en rade de Moudros, à bord du cuirassé anglais *Superb*, entre les délégués de la Sublime Porte et l'amiral Calthorpe, seul mandataire des puissances alliées. Le tout s'était trouvé bâclé en quelques heures. Le courrier envoyé au général Franchet d'Esperey avait été, on ne sait pour quelle cause, retenu dans les lignes anglaises. Le malencontreux incident semblait d'autant moins l'effet du hasard que, ce même 30 octobre, la *Maritza* était franchie par les avant-gardes de la 122^e division, la fameuse division du Sokol.

Pour elle, traverser la Thrace ottomane, conquérir Constantinople, prendre à revers les Dardanelles, ce n'était plus qu'un jeu, l'affaire de quelques jours. Le général Franchet d'Esperey, le vainqueur du Balkan, allait donc entrer à Constantinople. C'est à cet instant qu'éclate, en coup de foudre, l'armistice diplomatique amorcé par les négociations du général Townshend, l'habile vaincu de Kut-el-Amara. Le généralissime français ne le connaîtra qu'après la signature. Premier coup direct porté à l'influence française au Levant. Elle en verra bien d'autres.

Dès cet avant-propos, l'Angleterre impose sa formule, son mandataire et son heure.

Ainsi, sans aucune logique, l'armistice est conclu. Le général Franchet d'Esperey proteste, il n'est pas écouté. Dans sa hâte, l'amiral Calthorpe omet d'imposer aux

vaincus les conditions essentielles : désarmement, licenciement de ses troupes, sanctions contre certains chefs de l'Union et Progrès. Cette bienveillance inattendue dont tout le mérite revient à l'Angleterre, les Turcs ne doutent pas de l'avoir définitivement acquise. Ils escomptent une paix inespérée que hâteront la fatigue et les dissensions des Alliés. On traite d'égal à égal, l'amiral Calthorpe semble entrer dans les vues de la Turquie : « Elle n'est pas militairement battue mais consent à poser les armes pour obtenir un règlement final conforme à ses justes désirs. Ce règlement doit être le maintien des frontières à l'heure de l'armistice, ainsi que l'intégrité territoriale et économique de l'empire. »

Telle fut la donnée des premiers entretiens.

Le malentendu.

Déjà le malentendu se pose : les Turcs, vite accoutumés à ce résultat imprévu, s'insurgeront contre ce qui viendra l'amoinrir ; *l'organisation nationale* sortira de ces déceptions. Bien vite, les jeunes éléments du pays vont dire : « Les Alliés nous ont trompés pour nous faire poser les armes. En réalité, ils ne songent qu'à nous détruire. »

L'armistice enlevé par l'amiral Calthorpe, au profit de l'Angleterre, avait vivement impressionné et donnait la conviction que celle-ci seule comptait : « Rien à faire avec vous, disait-on alors aux Français dans les cercles turcs, mais si nous avons l'Angleterre contre nous, elle achètera les uns, intimidera les autres et, en fin de compte, nous asservira. »

Sans perdre un instant, du reste, le haut commissaire anglais précipitait son action, tâtant le terrain et les individus, achetant les uns, attaquant les autres.

Comme direction politique, la France ne semblait capable que de résistance passive à l'action anglaise. Les

Turcs murmuraient : « C'est l'histoire d'Égypte qui recommence. L'Angleterre sait ce qu'elle veut, vous n'avez qu'une politique d'expédients. L'Angleterre est la seule nation dont l'effort extérieur embrasse le monde entier, vous n'envisagez que des actions fragmentaires. »

Forte de ce que lui fournissait un excellent service des renseignements, l'action anglaise était en mesure de peser le pour et le contre. Elle repérait fort bien l'éveil du patriotisme turc, et ne voulait pas d'une Turquie renouvelée, reconstituée, déplorable exemple pour tout l'Islam. Pour parer à ce danger, elle utiliserait les éléments qui se trouvaient à portée : Grecs toujours obsédés par la vision d'une Constantinople grecque et ce qui restait de la vieille Turquie prête à tout accepter pour finir ses jours dans une quiétude relative.

La vieille Turquie.

C'était le sultan, faible et violent tour à tour, despotique et incapable, un Abd-ul-Hamid moins le sens politique et la cruauté, dirigé entièrement par une femme, sa sœur, la princesse Alidé, épouse de Damad Férid, alors grand vizir.

C'était Damad Férid, homme de l'Angleterre, admettant parfaitement le mandat anglais. C'était encore Suleyman Chevfk, ministre de la Guerre, ambitieux et ignorant, Adil bey, ministre de l'Intérieur, anglophile avéré. Ce triumvirat ministériel, ainsi que le Sultan, était largement pensionné par le haut commissariat de la Grande-Bretagne.

Le parti vieux-turc comprenait encore quelques membres de la famille impériale, quelques éléments du vieux clergé, un grand nombre d'aventuriers heureux de toucher les subsides anglais. Tout le reste, l'immense majorité de la Turquie musulmane, était déjà — ainsi que l'armée — nettement nationaliste.

L'Angleterre contre la vraie Turquie.

L'histoire mouvementée de l'armistice allait être celle de la guerre menée par l'Angleterre contre la vraie Turquie. Paris s'efforcerait de rester simple spectateur mais de nombreuses initiatives françaises lui rendraient ce rôle assez difficile. L'occupation de Smyrne par les Grecs effectuée le 15 mai 1919 sous la protection de l'amiral Calthorpe, dans des circonstances inimaginables, soulèverait en France de vives protestations et, lorsque les Anglais, sous prétexte de garder en Anatolie la ligne du Bagdad, entameraient contre le nationalisme turc une véritable campagne militaire, ce serait dans toute l'opinion française une levée de boucliers.

La lutte de l'Angleterre contre la France en Orient.

En septembre 1919, les trois participants à l'occupation interalliée : Angleterre, France, Italie, se trouvaient former trois camps distincts. L'Angleterre était une sous une direction unique, le général Milne incarnait cette autorité absolue. Il ne possédait aucune qualité bien marquante, mais le fait d'être seul maître dans son camp lui assurait une situation privilégiée. Le haut commissariat britannique appliquait sa formule : ne tenir aucun compte de ce que pensaient les autres membres de l'aéro-page des Alliés. Il avait sa politique, sa police, ses informateurs et ses agents d'exécution. Ses fonctionnaires s'attaquaient à tout ce qui était influence française d'autant plus âprement que, malgré tout, la France retrouvait presque malgré elle, en Orient, ses positions d'avant guerre.

Les Français installés à Constantinople : officiers du corps d'occupation, hauts fonctionnaires ne comprirent que lentement l'acuité de l'hostilité anglaise. Elle leur

paraissait si absurde, si peu de saison que la logique française se refusait à l'admettre. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence : témoignages et faits concordaient. C'était bien une guerre latente menée parallèlement avec la guerre contre l'Anatolie. Tous les événements qui vont suivre découlent de ces deux directives essentielles venues de Londres et très exactement suivies par le haut commissariat britannique : détruire l'influence française en Orient, détruire la Turquie nationaliste par trop disposée à se tourner vers la France.

En septembre 1919, Constantinople était encore remplie de Français imbus de l'idée française. Il y en avait de toutes sortes : civils et militaires, religieux et laïques, fonctionnaires ou dilettantes, financiers, négociants, gens d'étude. Tous parlaient de la même manière : l'Angleterre remplaçait l'Allemagne, elle reprenait le programme Hohenzollern : hégémonie commerciale, mandat sur la Turquie. Elle usait contre la concurrence française des arguments allemands : la France ondoyante et frivole, irrémédiablement épuisée. A cette France de convention elle opposait la solidité britannique, sa force et sa richesse.

Les Français qui suivaient à Constantinople tous les développements de cette thèse se sentaient en sympathie presque involontaire avec ces nationalistes, objet, eux aussi, de l'aversion anglaise. Ceux-ci recherchaient la bienveillance du camp français, venaient y exposer leur formule et, dès ces premiers mois, s'efforçaient de justifier leurs erreurs, de préciser leur action.

Les nationalistes, insaisissables, se glissent partout.

Les *fédais*, les « sacrifiés », militants du nationalisme maintenaient alors la liaison entre Constantinople et l'Anatolie. Sortis de la bourgeoisie turque, ils s'étaient voués corps et âme à leur cause. « Notre vie est donnée », disaient-ils, elle appartient à la nation. Nous prêchons

au peuple la nouvelle doctrine ; nous sommes les instruments de la résistance, les insaisissables qui vont et viennent savent tout, transmettent tout. Par tout l'Islam, nous avons des nôtres, mais, comme vous, nous séparons notre statut politique de nos croyances, nous n'avons pas de fanatisme religieux. »

Ces disciples des chefs nationalistes se glissaient partout avec adresse, risquant à tout instant les représailles britanniques. Ils étaient au palais, murmuraient à l'oreille du sultan des paroles redoutables ; ils surgissaient à l'improviste dans les ambassades, se jouaient des services des renseignements anglais, venaient s'asseoir auprès des nôtres sans livrer leurs secrets et leurs espoirs. Ils étaient sincères, passionnés, parfois rudes, toujours militants.

Jour et nuit, le haut commissariat anglais accueillait à bras ouverts les transfuges ; il aurait volontiers acheté d'un seul bloc le mouvement national dont la résistance lui coûtait un bien autre prix. Les fonds secrets du War-Office subissaient déjà de furieux assauts.

Pourquoi restez-vous muets? dit-on aux Français.

Ainsi Constantinople voyait une fois de plus les appétits et les haines converger autour d'elle. Les courants contraires continuaient à s'y heurter. L'Europe et l'Asie s'y affrontaient. La fierté turque ne s'abaissait pas. Tout en admettant leurs erreurs récentes, les Turcs ripostaient avec adresse aux critiques de leurs amis et lorsque des condamnés discutent l'arbitraire qui les frappe, leurs arguments acquièrent une concision, une logique très particulières : « Pourquoi, si vous cherchez notre fin, ne pas l'avoir dit tout de suite. Pourquoi nous avoir trompés? Nous avons cru en votre parole, nous avons pensé : si les Anglais ne tiennent pas la leur, les Français seront là pour intervenir ; avec eux comme médiateurs, notre

avenir est sauf, mais vous restez muets devant l'injustice de nos ennemis. »

Que de voix turques s'entendaient ainsi entre Péra et Stamboul. Les réactions asiatiques les plus âpres se dissimulent sous une apparente indifférence. Ces gens qui passent, sans paraître vous regarder, semblent dénués de résistance. Pourtant, d'où viennent les mille désagréments qui surgissent à l'improviste sous les pas de celui qui n'est pas l'ami? Qui allume ces incendies? D'où partent ces coups de feu? D'où sortent ces grains de sable qui se glissent dans tous les rouages?

De ces impondérables que les hommes du Nord ont peine à concevoir. La force brutale est peu de chose ici. La parade des compagnies qui défilent au pas d'ordonnance n'impressionne guère. Les peuples de l'Asie ne croient plus qu'au canon. Et encore? Lorsque celui-ci est las de tonner à grands frais, l'heure des patientes revanches est proche.

Découragement.

Un optimisme fugitif animait encore Constantinople lorsque le vent soufflait du sud et que le bleu dominait à l'horizon. Une sorte d'harmonie se reformait pour une résurrection passagère. Le soleil, semeur d'illusions, habillait les ruines, redressait les pans de mur et les palais croulants. Sera-t-il possible d'éviter ici, enfin, l'inquiétude qui partout ailleurs émane des gens et des choses? Non, elle se retrouve dans les yeux, souvent tragiques, fixés sur vous; elle naît de cette humeur morose si contraire à l'Orient. L'optimisme turc ne sourit plus et semble accuser l'étranger qui passe de la grandeur de ses maux.

Dans ce qui reste du vieux bazar, le négoce oriental esquisse sans conviction les rites habituels. A quoi bon? **Tout va mal.** Un sort funeste pèse sur tout et sur tous.

Sitôt l'Européen hors de vue : « Quelles nouvelles de l'Anatolie? »

Des épithètes nullement flatteuses accompagnent les quelques officiers anglais qui se risquent ici et ne s'y attardent guère. Par contre, Paris, si cher à l'Orient, demeure le symbole de la pensée libre, Paris, si loin du cauchemar, oasis vers laquelle se tournent les gens las de lutter et de craindre.

Plus loin, au bas de la pente, un quartier brûlé borde le rivage. Une petite plage de sable brille au soleil, par courtes vagues douces, la Marmara mordille les ruines. L'eau couleur de turquoise persane se joue parmi les ronces et les fleurs, des chèvres broutent sur les murs, une vieille femme turque les garde et toute la sérénité passée de Stamboul s'épanouit à nouveau sur ce néant. Non, vraiment ce n'est pas la fin, puisque tant de vitalité profonde subsiste en elle et qu'une seule parcelle de son rivage contient encore toute la séduction du passé.

A Péra, la foule levantine, plus amorphe, plus inconsciente qu'aux jours de sa prospérité, marche vers on ne sait quel but. Travailler? où? et de quelle manière? La vie économique et commerciale est aux trois quarts détruite, l'incertitude du lendemain broie les énergies. Constantinople croule lentement dans l'inertie et le découragement.

La ville de l'éternelle intrigue.

Intrigue et corruption ravagent la colline levantine sur laquelle l'élément grec s'agite comme aux plus beaux jours de sa domination. Il se mêle à tous les résidus méditerranéens et s'accommode de toutes leurs tares. Intrigue russe déjà vivace, intrigue asiatique, intrigues sorties des camps interalliés, sapes allemandes, manœuvres italiennes, menées arabes, panislamisme, panturquisme,

pantouranisme et combien d'autres encore allant de l'Égypte à l'Inde par les routes persanes...

Le réseau invisible enserre la ville anémiée. Elle est la proie des organisations secrètes de l'univers entier et renferme les agents exécutifs de ces groupements dont chacun s'attribue quelque mission ou sociale ou divine. Fort heureusement, l'excès du mal en atténue la virulence ; les complots s'éventent mutuellement. Si le banditisme n'avait pas le découragement facile, Constantinople serait sa proie soumise, son esclave fidèle. Telle que, elle offre un spectacle intensément démoralisant que le soldat britannique contemple avec un impassible mépris.

Il faut voir tout cela du haut de la voiture qui chemine au trot fantaisiste de deux chevaux ; ils conduisent leur cocher là où celui-ci ne veut pas aller et accrochent régulièrement chaque angle du trottoir. Cette marche cahotante, c'est tout l'Orient dans sa totale incohérence qu'un véritable chef seul peut ordonner.

Dans cette foule morose, les femmes turques jettent une note gaie. Elles passent, si étonnamment françaises d'allures, de geste, d'élégance discrète, montrant volontiers des tailles fines et de tout petits pieds. Elles marchent d'un pas dégagé, traversant, adroites et sveltes, la navrante multitude qui ne mange jamais à sa faim et demande l'aumône, la haine dans le regard.

A la nuit, le souffle de cette souffrance affreuse s'élève de partout dans un sourd gémissement. A côté, dans le caravansérail international où tout ici vient aboutir, les complots s'élaborent entre deux coupes de champagne comme se poursuivront par la suite, devant le verre de raki, les conciliabules plus tardifs. Tout ce qui compte à Péra se retrouve ici et s'observe. Les chaises volantes courent de place en place maniées par la cohorte des oreilles attentives. L'information bat son plein, une fièvre de tout savoir tient la grande cité de l'intrigue et ne s'apaisera qu'au matin.

Cependant, l'horizon s'élargit formidablement. Il ne s'agit plus de complots localisés qu'un souffle dissipe mais du prolongement des grandes guerres. L'angoisse asiatique vient ici chercher une nouvelle formule. Quelle anomalie que ce califat branlant attaqué par les siens, soutenu par les Britanniques, menacé par l'avidité grecque, par la convoitise russe ! A Constantinople, l'Anglais parle en maître, personne ne s'y sent chez soi. Les minorités poussent des clameurs pénétrantes, la majorité couve ses rancunes, l'incendie latent se propage et les Turcs vous disent : « Plutôt la destruction totale que cette intolérable agonie. »

Quelles étaient les impressions d'ensemble qui émergeaient de cette confusion, de ces menaces ?

Paris hésite, l'Orient attend.

Avant tout, l'unanimité des jugements français. Nos nationaux envisageaient la question sous un même angle, tout en gardant leur individualisme. C'est que les affaires aujourd'hui se relient à l'expansion politique du pays qu'elles représentent. Il n'est plus possible de demeurer indifférent aux difficultés intérieures du pays dont vous faites votre champ d'activité.

Ici, chaque groupement français maudit la manière agressive de l'Angleterre et l'inertie de notre gouvernement, son action réduite et timorée. Paris continue à ne pas comprendre que les peuples d'Orient ont infiniment besoin d'aimer et d'honorer qui les protège ; ce sont d'excellents clients, mais d'irréductibles adversaires, des amis dont la critique est impitoyable.

Malgré tout, la France restait celle que l'on préfère, parce qu'il est possible de vivre auprès d'elle sans être annihilé. Plus que jamais, sa grande formule de politique islamique, celle que trouva le maréchal Lyautey, s'opposait à la rigidité des coloniaux anglais. Eux restaient

strictement attachés à leur formule. La France devait comprendre une évolution dont elle était, en somme, l'initiatrice. Voilà ce que pensaient les patriotes turcs.

Qui nous guidera? C'était déjà, en septembre 1919, la grande préoccupation du mouvement dominé, bien plus que nous le pensons, par la tradition, les lois de la famille. Le soi-disant barbare est un civilisé; son humour, sa philosophie s'accrochent fort bien du tempérament français.

Par contre, son besoin de sympathie lui fait d'autant plus haïr toute faute de tact. Voilà ce que la politique des coloniaux anglais ne parviendrait pas à comprendre. Ce serait la cause de son échec, l'Asie entière se soulèverait contre l'orgueil britannique.

CHAPITRE II

UNE JOURNÉE HISTORIQUE A CONSTANTINOPLE LA POLITIQUE ANGLAISE EN TURQUIE

Le coup de force.

Le 16 mars 1920, à l'aube, une courte fusillade éveillait Stamboul et Péra ; c'était le prologue du coup de force anglais, la prise de possession éclatante d'un gage impérialement choisi.

Peu après, les troupes britanniques de terre et de mer occupaient les deux ministères principaux : Guerre et Marine, Postes et Télégraphes. En un instant, communications télégraphiques et téléphoniques se trouvaient supprimées pour tout ce qui n'était pas anglo-saxon. Les forces anglaises se déversaient sur Péra. Elles passaient et repassaient, promenant leur artillerie de campagne, braquant leurs mitrailleuses comme pour un film de cinéma. Tenue de combat, allure menaçante, obstruction volontaire de l'unique voie praticable, c'était l'attitude de juges prêts à châtier le moindre geste, le moindre murmure et cherchant à le provoquer.

Les canons de marine étaient braqués sur Stamboul, cavaliers, fantassins, équipages escaladaient le raidillon de Galata ; les quartiers levantins regardaient avidement, oubliant, sous l'empire de la curiosité, leur pusillanimité naturelle. Les Turcs se repliaient sous la provocation, opposant un visage fermé, des maisons muettes à cette catastrophe.

Les Anglais pénétraient dans les casernes de Stamboul,

la moindre résistance attirait des répressions immédiates ; çà et là, les coups de feu partaient, la fusillade crépitait à nouveau, des soldats turcs venaient de tomber. Ainsi, les inoffensifs musiciens d'un régiment d'artillerie furent pris au hasard et amenés devant le peloton d'exécution.

Le poing britannique s'abattait avec force sur les Turcs suspects de francophilie notoire ; ils étaient traqués, arrêtés, incarcérés dans le trop fameux Agopian han, ou dirigés sur Malte. Le piétinement des troupes anglaises ponctuait ces actes de guerre. Le grand spectacle se déroula ainsi tout le jour ! les figurants continuaient à défiler.

Vers 3 heures, le colonel X... m'offrit de partager son auto militaire jusqu'au séraskiérat — ministère de la Guerre. — Il y comptait de nombreux amis. A Péra, comme à Stamboul, c'était l'état de siège, les contingents britanniques tenaient toutes les issues, canons et mitrailleuses menaçaient les maisons muettes. Péra vide de civils ressemblait à une ville prise d'assaut ; sur le pont de Galata encombré de troupes, des soldats et des marins, des batteries en marche obstruant le passage.

A Stamboul, le désespoir muet, des ombres glissant au long des murs. Sur la grande place du séraskiérat, une foule énorme, exclusivement musulmane, silencieuse, atterrée, regardant de tous ses yeux. L'auto se frayait lentement un chemin et ces gens qui, par principe, depuis plusieurs mois, ne saluaient plus un officier, quel que fût son uniforme — saluèrent longuement le colonel français. Ce simple geste en disait long, il était une interrogation, un appel.

Dans la cour du séraskiérat, des marins anglais en tenue de combat, des canons, des mitrailleuses, des gros camions, des fusils en faisceaux. Les officiers de la marine anglaise, gênés par notre intrusion, n'osaient pourtant pas le dire. Le colonel X... me précéda sur le grand escalier rempli de marins anglais vautrés sur les marches, dans

une tenue des moins réglementaire. Il les repoussa du pied, aucun ne protesta. Deux sentinelles anglaises gardaient le bureau dans lequel nous voulions pénétrer ; elles ne songeaient pas à faire place et se trouvèrent, à l'improviste, quelques mètres plus loin avec leurs fusils.

Que disait la foule?

Par les grandes fenêtres ouvertes, je regardais la cour, les marins entassés les uns contre les autres, les grillages, la grande place, la foule haletante et muette. Parmi ce peuple abasourdi circulaient déjà les émissaires qui, bientôt, allaient répandre par tout l'Islam la fâcheuse nouvelle. Dans quelques heures, ils seraient en Anatolie, dans quelques jours à Koniah, Angora, Sivas ; peu après, plus loin, dans ces régions imprécises où leur récit soulèverait les grandes réprobations. Dans quelques semaines, ces foyers en effervescence prépareraient la riposte : Asie, Afrique feraient l'union sacrée. Les répercussions en seraient immenses.

Parmi ces propagateurs se dissimulaient, déguisés en pauvres hères, les intellectuels qui sont l'âme des nationalismes et mènent partout la lutte à outrance. L'Angleterre paierait cher son coup de surprise ; elle entamait contre l'Asie un combat dont nul ne pouvait entrevoir le terme, et le malheureux calife, pensionné par elle, n'osait même pas protester.

Peu à peu, la foule enserrait les grillages du séraskiérat, toujours plus avide de voir, mais évitant tout mouvement hostile. Le mot d'ordre était donné : ne pas offrir prise à l'adversaire. Elle se laissait refouler, sans un murmure, par les tracteurs anglais qui apportaient de nouvelles troupes. L'impressionnant silence s'alourdissait encore, les yeux se chargeaient d'une nouvelle haine.

Soldats et officiers turcs cherchaient le regard des officiers de la mission militaire française en liaison avec

le séraskiérat. Ceux-ci, affreusement gênés et irrités tout à la fois, ne savaient que répondre et déversaient leur humeur sur les officiers de marine anglais qui montaient la garde.

Et le soir tomba sur toutes ces choses ; les veilleurs de nuit martelèrent les pavés ; les rumeurs habituelles montèrent de Stamboul, quelques coups de fusil s'égrenèrent dans la nuit. L'angoisse latente franchit les ponts, monta vers Péra, s'étendit jusqu'aux derniers prolongements de la ville.

Les députés nationalistes exilés.

Les jours suivants marquèrent les diverses étapes du nouvel état de fait. Les Anglais se saisissaient, en pleine séance du Parlement, des principaux députés nationalistes. L'étau se resserrait. Tout ce qui comptait parmi l'élément turc se trouverait bientôt soit incarcéré à Stamboul, soit en route pour Malte, soit en fuite vers l'Anatolie. La province allait devenir, de plus en plus, le cœur de la Turquie vivante. Entre elle et l'Europe, le contact venait de se rompre. L'exode turc emportait déjà vers l'Asie les plus vives intelligences, les plus solides énergies.

Notre prestige compromis.

L'affaire du 16 mars 1920 ayant eu pour effet de lever les ponts entre Constantinople et l'Anatolie, il apparut, dès les premiers instants, que ce serait le résultat le plus marquant du coup de force britannique. Le gouvernement de Sivas se rapprocha des lignes et s'installa dans Angora. Des proclamations de Moustapha Kémal — le chef nationaliste — ordonnèrent la mobilisation en masse et menacèrent de mort quiconque toucherait à « un cheveu de chrétien ».

Après l'erreur anglaise de l'occupation de Smyrne par les Grecs, cette erreur du 16 mars 1920 fut la plus criante. L'Angleterre perdait tout contrôle sur la forteresse nationaliste. Pour connaître ce qui s'y passerait, elle devrait, dorénavant, y envoyer des agents de choix, les payer fort cher. Il ne lui serait pas facile de vérifier leurs dires. Moustapha Kémal deviendrait de plus en plus seul maître chez lui. Constantinople, privée des denrées de l'Anatolie, allait lentement dépérir. Enfin, les sentiments des musulmans du monde entier se soulèveraient contre cette violation flagrante de l'armistice imposé par les Alliés.

Pour notre prestige, c'était le coup de grâce. La France, sans être au bénéfice de la force anglaise, — traditionnellement redoutée, — se chargeait d'un triste rôle, celui du pauvre second mécontent de lui-même et des autres. Elle marchait en maugréant, et le moins possible, derrière son alliée.

La politique anglaise : « Tant mieux si tout va mal. »

Quelles que soient ses erreurs, seule elle décidera et prendra position.

L'Orient n'est-il pas, pour tout citoyen anglais, le grand domaine exclusivement britannique? L'ingérence étrangère doit y être rudement combattue.

Ses anciens procédés de méthode coloniale, formule appliquée par elle dès le dix-huitième siècle, demeurent intangibles. Quels sont-ils? Corruption, délation, intrigue, désintégration des groupements autochtones.

Ses instruments : un service de renseignements de premier ordre mené par une nuée d'agents locaux sans scrupules, Levantins connaissant les dessous de la région dans laquelle ils opèrent. Subsidés largement distribués. Politique de dissociation de ses principaux adversaires. Propagande parlée usant des pires calomnies, les répétant à satiété. Enfin, en dernier ressort, lorsque tous les autres

gagne quelques officiers supérieurs turcs. Ils mettent à terre le cabinet unioniste.

Kiamil revient encore une fois au pouvoir, la diplomatie anglaise devient de plus en plus anti-turque. Les répercussions immédiates de cette attitude seront les guerres balkaniques.

La défaite militaire turque entraîne l'effondrement de l'Entente libérale, l'Union et Progrès reprend les rênes.

En novembre 1912, Kiamil, homme de paille des Anglais, comme le sera plus tard Damad Férid, arrête les chefs unionistes. Il veut les mettre en jugement et se heurte à l'opinion publique turque, phénomène sans précédent. L'idée de patrie a pris corps. Kiamil cède et — sous la pression de l'ambassade d'Angleterre — il demande qu'une escadre internationale vienne mouiller dans les eaux de Constantinople.

Les égards allemands envers la Turquie (1912).

La conférence des ambassadeurs émet quelques objections. Le baron de Marshall, ambassadeur d'Allemagne, déclare nettement la mesure inutile. C'était adroitement rétablir la situation si compromise de son pays. Kiamil prend une pose pathétique : « Moi je suis vieux, ma vie ne compte pas, mais vous êtes tous jeunes encore, il serait dommage que vous périssiez. » Grand émoi, le projet est adopté, mais l'unique protestation — la protestation allemande — sera adroitement répandue. Elle classe Marshall unique ami de la Turquie malheureuse.

Malgré l'escadre, le coup d'État s'accomplit. L'exaspération nationaliste emporte les résistances. Ce sera le triomphe de la politique allemande, elle seule aura su flatter l'amour-propre turc.

Le « Gœben » et le « Breslau ».

En août 1914, le tout Constantinople musulman attendait avec fièvre la livraison de deux cuirassés commandés à l'Angleterre. Par avance, une souscription nationale en avait réglé le montant. Jusqu'au plus pauvre, chacun venait de donner son denier.

La guerre éclate, la Turquie n'a pas encore pris parti. L'Angleterre se refuse à livrer les bateaux si impatiemment attendus, le désespoir du peuple turc est immense, n'a-t-il pas perdu les guerres balkaniques par sa terrible infériorité navale?

Quelques jours après, le *Gœben* et le *Breslau* entrent dans le Bosphore, sous pavillon turc, portant cette inscription en caractères turcs : « Don de l'Allemagne à la Turquie trompée par l'Angleterre. » Jamais, disent les témoins de cette scène, on ne vit pareil délire. L'Allemagne avait atteint son but : la Turquie serait son alliée.

Après l'armistice, le problème se pose à nouveau. Quelle sera l'attitude des Alliés? L'Angleterre a pris la tête, c'est l'heure décisive, comprendra-t-elle ce qui se passe en Turquie? Non. Comme en 1908, elle cherchera un Kiamil : Damad Férid sera l'homme du mandat anglais.

L'homme du mandat anglais.

Il galvanisera le vieux parti de l'Entente libérale, toujours opposé aux idées des jeunes. Sa création personnelle sera une société secrète : « Les amis de l'Angleterre. » Elle propagera la bonne doctrine. Ce n'est pas que Damad Férid se refuse à reconnaître les gros défauts de ses protecteurs ; il les dénombre avec ironie, mais ce dernier survivant de la vieille Turquie est de formation tout anglaise. Son esprit subtil voit dans l'Angleterre « le moindre mal ». Ce sont ses propres paroles.

Ancien élève d'Oxford, fortement imprégné d'impérialisme anglais, ce qui ne l'empêche pas de cultiver les lettres françaises, il accepte la tutelle et les subsides, tout honnête homme qu'il soit. Agir autrement lui paraît impossible. Les nationalistes, ses ennemis, ont juré de ne pas se laisser corrompre. « Quels fous ! » disait le Damad, en haussant les épaules. Lui reprenait la politique de son maître Hamid, acceptant la suzeraineté de l'Angleterre comme celui-ci avait accepté celle de l'Allemagne.

Damad Férid, le négociateur infortuné du traité de Sèvres, ne pardonnera jamais à la France de l'avoir humilié.

Aucun homme n'aura fait plus de mal à son pays que cet obstiné toujours hanté par ses rancunes personnelles, les confondant avec l'intérêt des siens. Il hait ces jeunes hommes qui n'écoutent pas les hommes d'âge et répète : « Sans moi, tout est perdu. »

Ainsi Damad Férid reprend à son compte l'erreur traditionnelle, celle d'Hamid, il saisira au hasard l'appui qui s'offre ; où cela le mènera-t-il ? Il ne le sait pas.

Les stipendiés.

Avec son beau-frère le sultan, il ouvre la longue liste des stipendiés par l'Angleterre. Cependant le sultan lui-même, tout médiocre qu'il soit, comprendra le danger. Il s'efforcera de ménager le sentiment national turc et ne rompra pas avec le grand chef nationaliste. Tout en se disant le fidèle serviteur des Anglais, il refusera d'engager la lutte en Anatolie.

La politique anglaise déconsidère volontiers les hommes qu'elle s'est acquis. Ainsi, tout récemment, les Égyptiens apprenaient de source britannique quelle somme le plus haut dignitaire de Constantinople, le sultan, touchait mensuellement.

Par l'entremise de Damad Férid, la presse turque de

Constantinople est aux trois quarts achetée, de violentes attaques contre la France rempliront ses colonnes. Le directeur du service de la presse, un officier anglais, soignera la publicité.

Chaque jour Saïd Mollah, « le turban » orateur des mosquées anglophiles de Stamboul, vient prendre le mot d'ordre du haut commissariat britannique. Refvi Djevad, acharné propagandiste contre tout ce qui est influence française, s'inspire aux mêmes sources.

Le triomphe de Saïd Mollah sera l'épanouissement rapide de l'association des « Amis de l'Angleterre ». Le pasteur anglais Frew, venu de Londres à cet effet, l'appuiera énergiquement dès les premières heures. Étrange association qui interviendra dans chaque péripétie de la lutte, prenant chaque jour ses directives au bon coin. Elle fera préparer par ses affiliés — et ses agents provocateurs — des massacres de chrétiens que l'on portera au compte des nationalistes : massacres d'Ada Baza, octobre 1919, troubles de Koniah, 1920, 1921.

Les membres principaux de cette association étaient encore :

Moustapha Sabri, ancien député, devenu cheik-ul-Islam ; le colonel Sadik bey, agent anglais qui travailla activement en Égypte pendant la guerre ; l'homme de l'Entente libérale, Mehmed Ali, un aventurier de marque ; enfin le trop fameux Ali Kémal, sans lequel les Anglais n'auraient pu tenir le coup. Zeïnel Aledine, cheikh de Konia, député au parlement de 1908, Vasfi Hodja, ancien député, le docteur Riza Tewfik, « le philosophe », faisaient aussi partie de la célèbre amicale formée pour l'adoption du mandat anglais. Elle fonctionne encore, toujours alimentée par les mêmes sources.

En 1919 et 1920, Saïd Mollah et le pasteur Frew vont se multiplier pour obtenir des adhésions nouvelles. Les « Amis de l'Angleterre » seront aussi les ennemis de la France. Leur zèle outrepassa les bornes et provoqua

quelques blâmes. Oh ! rien d'excessif. Très vite, le pardon les absout. Ces enragés coûtent cher, mais les fonds secrets du haut commissariat britannique coulent intarissables.

Les Anglais au Kurdistan.

C'est au Kurdistan qu'ils trouveront leur plus fructueux emploi dans ce grand réservoir d'hommes où viennent s'alimenter les intrigues asiatiques. Anglais et nationalistes y trouveront leurs meilleurs soldats.

« Les Kurdes à l'est, les Grecs à Smyrne », écrivait en novembre 1919 l'envoyé du *Times*, « voici les deux mâchoires de la tenaille entre lesquelles le parti impérialiste anglais semble vouloir serrer la Turquie jusqu'à ce qu'elle accepte la suzeraineté anglaise, comme elle avait accepté auparavant la suzeraineté allemande. »

Pendant la guerre, les Kurdes, cessant de s'entendre avec leurs officiers turcs, rentrèrent chez eux, et, depuis 1915, pas un seul cavalier n'en était sorti. Cependant la joie des revers turcs fut plus que compensée par l'avance russe et les dévastations qui suivirent. En avril 1917 a lieu la chute de Bagdad ; la question kurde attire l'attention des Britanniques, ils établissent le contact. En décembre, ils arrivent, rétablissent un peu d'ordre. La population est satisfaite : la protection anglaise ne semble pas devoir être lourde, sa passion de l'indépendance sera sauvegardée. Les choses prirent une fâcheuse tournure lorsque les Kurdes virent leur pays graduellement inondé par une véritable expédition militaire, accompagnée de toutes les réquisitions que les armées imposent autour d'elles. Les Anglais durent, momentanément, céder la place aux Turcs ; les Kurdes possèdent au plus haut point l'art défensif.

L'action militaire et politique anglaise était venue échouer dans les bazars du Kurdistan, grave événement

qui aurait des répercussions profondes sur les Musulmans de l'Asie.

Sitôt l'armistice conclu avec les Turcs, les Anglais se hâtaient de prendre leur revanche et occupaient Mossoul. Les Kurdes attendaient leur heure.

A cet instant, l'Angleterre, toute grisée par son rêve oriental, se croyait maîtresse de la Perse, ne doutait pas de régner en Mésopotamie et d'annexer le Kurdistan. Elle avait déjà fait tout son plan d'administration kurde, d'armée kurde, de gouvernement en langue kurde. Bagdad devait être le centre de cet empire immense qui engloberait toute l'Asie Mineure et ne laisserait subsister que quelques îlots à demi indépendants, trop heureux de tomber l'un après l'autre dans la nasse anglaise. Arménie, petites républiques du Caucase, montagnes du Kurdistan, Turquie à bout de souffle, Arabes du Hedjaz, de Damas, de la côte syrienne, faibles autonomies qui ne pouvaient longtemps se dérober à l'attraction d'un grand ensemble. Quel était le seul adversaire? La France.

L'accord secret Sykes-Picot de 1916 exaspérait les impérialistes anglais; nos « prétentions sur Mossoul » les irritaient au dernier point et nos revendications syriennes avaient mis en effervescence les bureaux du Civil Service. Encore une fois, comment ne pas toujours le répéter, nous nous trouvions en guerre avec l'Angleterre sur chaque territoire de l'Orient où nous prétendions exercer quelque influence politique ou intellectuelle.

A Mossoul nous avions nos œuvres, nos écoles tenues par les Dominicains avec l'admirable altruisme et la science qui les caractérisent. Il leur suffisait d'enseigner, de se montrer avec leur tact et leur finesse pour conquérir les populations. Ils circulaient partout sans guides, sans armes et souriaient en voyant les officiers anglais si occupés à se défendre. Pour ceux-ci, la France, sous ses divers aspects religieux, civil ou militaire, avait ce tort impardonnable d'être le témoin gênant auquel il fallait,

à tout prix, cacher certains actes arbitraires plus asiatiques qu'européens.

En 1919-1920, l'entente se fit entre les Anglais et les Kurdes du sud, mais les Kurdes du nord résistaient. Deux échecs, l'un au Kurdistan, l'autre au sud de Samsoun-Trébizonde avaient gravement discrédité les armes anglaises : « Le lion britannique chassait un écureuil dans les montagnes et souvent ne le voyait pas. » Pendant ce temps, les Kurdes, fort intelligents et conscients de leurs droits, réclamaient un Kurdistan autonome formé par les quatre vilayets de Van, Bitlis, Diarbékir et Kharpout avec une petite partie du vilayet de Mossoul pour conserver Amadia et la vallée supérieure du Khabour.

Quel serait le mandataire du nouvel État? Celui qui exercerait à la fois la protection sur la Turquie, l'Arménie et la Mésopotamie? se demandait-on dans les cercles anglais. Le Kurdistan, si pauvre aujourd'hui, est rempli de promesses. Il a du pétrole, du plomb, du charbon et les plus riches mines de cuivre du globe. C'était parmi ces populations belliqueuses et ces tribus toujours divisées que les Anglais cherchaient à recruter des forces contre les nationalistes turcs.

Que veut-on à Londres?

Pendant que l'Angleterre travaillait, c'était dans notre camp la perpétuelle expectative, l'incompréhension, l'ennui ou l'agacement que Paris oppose si volontiers aux difficultés orientales.

Une abondante correspondance saisie par les Renseignements français dévoile le jeu anglais. N'importe, le silence se fera. Paris ne lit pas les rapports écrits par ses agents à l'étranger, la vie est trop courte.

A Londres, au contraire, l'équipe des coloniaux suit avec soin le développement des faits. Il s'agit, avant tout, de briser la résistance des Turcs. Que veut Londres pour

sauver sa mise en Orient? Assurer le flanquement de la route des Indes, asservir le khalifat ottoman, unique moyen de tenir l'Inde et l'Égypte. Il faut encore s'assurer de l'emprise économique sur les territoires de l'ancien empire ottoman. L'armée britannique dépend donc du règlement turc soumis encore aujourd'hui aux fluctuations subies par le khalifat de Constantinople.

Morceler la Turquie, mettre en déroute l'influence française, seule force capable de résister, c'était la tactique du War Office et le zèle des agents locaux sera son meilleur atout. Devant leur manque absolu de scrupules, le Foreign Office fermera les yeux, le War Office approuvera.

Malgré tout, la résistance turque gagne du terrain. L'échec anglais en Perse, la campagne pro-turque de la presse française, les mésaventures anglaises au Kurdistan sont de fâcheuses entraves pour l'Angleterre.

Agir contre la France ouvertement, ce n'est guère possible: L'Angleterre sait, en pareil cas, inspirer adroitement ses agents et leur souffler, à demi-mot, ce qu'elle attend d'eux. Peu de paroles, pas d'écrits, des subventions illimitées. L'initiative mise au rang des plus hautes vertus, voilà le programme.

L'irréremédiable erreur anglaise.

L'Angleterre s'était irrémédiablement trompée. Pour dominer l'Orient elle avait attaqué deux forces vives : les héritiers directs de la Jeune-Turquie devenus les porte-étendards de l'Islam, l'influence française au Levant toujours fort prompte à saisir le sens des évolutions libérales et à les diriger.

Depuis l'armistice, nous étions sur tous les terrains combattus par nos alliés. Que ce fût en Orient, en Russie, en Allemagne, partout l'agression revêtait la même forme. Londres ne voudra pas en convenir, elle se dira la victime de deux politiques totalement distinctes : celle du

Foreign Office, celle du War Office ; la première blâmant la seconde, celle-là n'écoutant aucune exhortation. De telles subtilités n'apparaissent guère en Turquie où l'organisation impérialiste anglaise, magistralement conduite — il faut en convenir, — poursuivait inébranlablement sa route. Elle usait envers toute autre influence européenne de procédés sommaires et décisifs.

Que de haines s'amassent ainsi ! Cette étrange manière d'obtenir la faveur des majorités musulmanes rapproche fortement l'Angleterre des éléments levantins. Graduellement influencée par eux, elle va perdre chaque jour du terrain, elle ne sera plus en contact avec le monde musulman. Son trop lourd édifice, sapé par l'action levantine, s'écroule, sa thèse se déforme.

Le nationalisme turc et la France.

Pourquoi le rayonnement français se trouve-t-il partout directement visé par cette politique ? C'est qu'il répand une formule de désintéressement qui plaît aux jeunes nationalismes. Ceux-ci ont pour doctrine le « chacun maître chez soi » et comme l'Angleterre est partout, ils se heurtent partout à elle.

Aujourd'hui sa domination en Orient apparaît sous l'aspect d'une force brutale. Sa politique de désintégration est exécrée. Chacun, soit à Constantinople, soit en Anatolie, vous dira : « Au lendemain de l'armistice, votre prestige était immense, vous apportiez la sécurité sans rien demander en retour. Même après 1870 la France avait ici toutes les sympathies. Est-il utile d'ajouter que la victoire les avivait encore ? »

« Presque tout de suite vous avez commis des fautes graves : erreurs de formes, erreurs politiques. Les chrétiens vous accusent de favoriser les musulmans, ceux-ci de n'envisager que les intérêts des chrétiens. Nous nous sommes tous dit : Qu'ont-ils donc ? D'où leur vient cette

attitude renfrognée et soupçonneuse? Seraient-ils vraiment, comme les Anglais l'affirment, si fort épuisés par la guerre que toute action nouvelle leur paraisse impossible? »

A ceci nous pouvions répondre que, bon gré mal gré, nos hommes de gouvernement devraient de plus en plus, à chaque conférence, tenir compte du sentiment public de la France. Sans elle, le nationalisme était vaincu dès les premières heures. Fort de sa sympathie latente, il eut le loisir de résister.

L'invisible étreinte.

En 1920, le nationalisme turc prenait la tête du mouvement pour l'indépendance qui gagna bientôt toute l'Asie. Le mouvement national enserrait Constantinople, la journée du 16 mars n'avait pas diminué cette étreinte. Chaque nuit, quelque accident nouveau rappelait l'existence des « invisibles ». C'était un dépôt de munitions qui explosait, un incendie significatif, enfin toute la série des faits impossibles à prévenir; nul n'en pouvait découvrir les auteurs.

Les Anglais ne voulaient pas en tenir compte. Ils précipitaient leur effort destructif, oubliant — ou voulant oublier — que quelque chose était profondément modifié en Asie. Le temps n'est plus où une poignée d'hommes peut venir à bout de millions d'êtres à demi conscients.

L'Angleterre tarde trop à saisir la précision des rancunes qui s'amassent contre elle. Une formidable levée de boucliers s'oppose aujourd'hui à son formidable égoïsme.

CHAPITRE III

LES GRECS A SMYRNE

Le coup de tonnerre.

Le 14 mars 1919, à 21 heures, le vice-amiral Calthorpe faisait savoir au commandant de la place de Smyrne qu'en vertu de l'article 7 de la convention d'armistice les forts de la ville devaient être occupés par les troupes alliées. Deux heures plus tard, à 23 heures, une nouvelle note annonçait que, par décision de la Conférence de la paix, les troupes grecques allaient occuper Smyrne.

Le coup de tonnerre tombait en pleine sécurité, en pleine reprise de vie économique. Smyrne et le vilayet d'Aïdin venaient de traverser la guerre dans des circonstances d'exception. Grecs et musulmans, par un tacite accord, avaient ôté à l'Allemagne tout prétexte d'intervention. Sitôt l'armistice conclu, il fut donc facile de reprendre le courant normal.

L'extraordinaire décision des puissances — ou plutôt de M. Lloyd George — venait tout bouleverser. Les Turcs de Smyrne qui avaient donné tant de preuves de sagesse s'accordaient à dire dès ces premiers instants : « Nous aurions tout accepté des Alliés, mais que les Grecs soient chargés par eux de nous opprimer, que les sujets deviennent les maîtres, c'est véritablement la fin de tout. Nous avons commis une grande faute, nous le reconnaissons ; que des sanctions soient appliquées par les puissances, nous l'admettons, mais jamais nous ne subirons la domination grecque. Jamais les Grecs. »

Il est certain qu'une plus lourde erreur ne pouvait être commise, c'était la pire des provocations.

Comment les Grecs allaient-ils effectuer cette opération particulièrement délicate? Par quels ménagements feraient-ils tolérer leur prise de possession?

Comme l'avait annoncé l'amiral Calthorpe, le 15 mai à 7 heures, les cuirassés *Aberoff* et *Limnos*, suivis de plusieurs bâtiments de transport, mouillaient devant Smyrne. Les troupes helléniques commençaient à débarquer sous le commandement du colonel Zaphiriote. Ces troupes se composaient d'un régiment d'evzones et des 40^e et 50^e d'infanterie. Quelques détachements de marins grecs les précédaient pour s'assurer que les instructions données au commandement turc étaient ponctuellement suivies et que les troupes turques se trouvaient consignées dans leurs casernes. Seuls les gardes de police du port devaient rester à leur poste. Les Anglais occupaient déjà les bureaux télégraphiques et l'amiral Calthorpe annonçait que les bateaux de guerre alliés veilleraient à la sécurité de la ligne.

Il est 11 heures, les troupes grecques sont à quai, un silence absolu les accueille. Elles se forment en une longue colonne qu'encadrent les comitadjis (irréguliers) grecs fortement armés; tout ceci et les précisions qui vont suivre émanent des carnets de notes d'officiers supérieurs français.

« **Zito Venizelos!** »

Un immense drapeau grec précède la colonne, tous les hommes crient à tue-tête : « **Zito Venizelos!** » Le porteur drapeau agite son étendard. Les manifestants se grisent peu à peu de leur propre tumulte, ils arrivent devant la caserne où se trouvent consignées le plus grand nombre des troupes turques. Ce bâtiment, plein à déborder, contient aussi des officiers de recrutement du corps d'armée

cantonné dans le vilayet, les officiers du 56^e régiment de cavalerie, beaucoup d'autres encore qui se sont hâtivement groupés dans cet abri relatif sur un ordre donné en toute hâte et en toute confusion. Ils ont volontairement déposé leurs armes, soit pour ne pas céder à un mouvement de vivacité, soit pour ne pas donner prise à des accusations qu'il n'est que trop facile de prévoir.

Ces hommes sans défense se pressent les uns contre les autres, nerveux, désespérés, regrettant déjà l'inutile sacrifice.

Un coup de revolver tiré par un agent provocateur grec part de la caserne. C'est le signal attendu. Immédiatement, les soldats grecs prennent position, face au bâtiment, tirent des feux de salve et les mitrailleuses grecques participent à l'action.

A l'intérieur de la caserne, les vitres volent en éclats, les blessés et les morts jonchent le sol. Dans une panique indescriptible, les hommes désarmés s'écrasent dans les couloirs ; enfin, quelques officiers parviennent à calmer les assiégés. L'un d'entre eux les harangue, on l'écoute ; il saisit un linge blanc et sort en parlementaire, mais il est attaqué à la baïonnette et tombe. Le commandant turc sort à son tour, le feu continue et ne cesse que peu à peu.

Parmi les menaces et les imprécations, le commandant turc reçoit quelques ordres ; officiers et soldats turcs sont autorisés à quitter la caserne, ils devront s'embarquer sans retard. La sortie s'organise, les blessés en état de se tenir debout sont encouragés par les leurs à se joindre au triste cortège ; soldats et comitadjis grecs les encadrent et l'on se met en marche vers le port.

La foule grecque de la ville s'est assemblée, encouragée par les excitations que ses coreligionnaires ne lui ménagent pas, elle s'exalte. Insultes, atrocités, crimes commencent. Les officiers turcs sont frappés à coups de crosse et de baïonnette, fouillés, dépouillés. Les mouchoirs surtout sont avidement saisis par les comitadjis et la popu-

lace, les fez sont déchirés, foulés aux pieds, suprême injure pour tout bon musulman.

Les officiers grecs applaudissent et lorsque la foule se lasse de crier et de frapper, ils l'injurient. Les officiers turcs doivent marcher lentement entre deux rangées d'agresseurs : le lamentable défilé se termine enfin devant le port. Tués et blessés sont restés sur la route, les coups de feu qui accueillent les survivants partent du bateau de guerre *Patris*, des torpilleurs grecs, de la banque grecque d'Anatolie, des maisons voisines. Les marins grecs s'amuse à viser les officiers turcs, plus de trente officiers tombent en vue du bateau qui doit les recueillir ; le reste atteint le but, tant bien que mal, au milieu des insultes, et est jeté à fond de cale avec les animaux.

Tels furent les débuts de l'occupation grecque à Smyrne. Comme nous l'avons déjà dit, ces quelques notes brèves furent prises par les nôtres, spectateurs exaspérés de ces actes inqualifiables dont les conséquences surpasseront encore tout ce que l'on pouvait en attendre.

La duperie.

Pourquoi les musulmans de Smyrne et du vilayet n'avaient-ils pas réagi?

Peu de jours auparavant une mission du Palais était venue au nom du sultan rassurer la population et lui dire que l'occupation serait absolument provisoire et qu'il fallait à tout prix éviter toute effusion de sang. Le gouvernement de Constantinople chargeait le gouverneur général de la province de prévenir toute résistance armée. Ainsi les Grecs occupèrent Smyrne sans coup férir. La lutte ne commença qu'après l'occupation, par suite des massacres et des pillages.

Les yeux se tournent vers la France.

Dès le 16 mai, quelques rumeurs parviennent à Constantinople, le cabinet démissionne, le grand vizir proteste auprès des hauts commissaires. Le 17 mai, les premiers détails arrivent : morts, pillages et autres atrocités. La presse est censurée, mais les dépêches se transmettent de main en main et l'émotion est vive dans Stamboul. Le 20 mai, les premiers témoins débarquent ; ils ont assisté aux scènes scandaleuses de l'occupation : elles se sont prolongées pendant quarante-huit heures *sans aucune intervention des alliés*. Un télégramme officiel expédié par le commandant turc du 17^e corps confirme leurs dires. L'abattement gagne tous les musulmans de Constantinople, les chrétiens eux-mêmes sont mal à l'aise. A Stamboul, protestations, meetings se succèdent. C'est un deuil national, mais sans violence. Les milieux turcs observent une tenue très digne ; ils veulent visiblement ne pas donner prise à leurs adversaires et comprennent que le moindre geste de colère déchaînera sur eux d'autres calamités. Pendant quelques jours, les yeux se tournent vers la France, on attend le blâme qu'elle va prononcer, mais elle reste muette.

« Alors, nous voulons les Anglais. »

Lord Curzon et la délégation musulmane de l'Inde protestent. Alors la presse orientale tend les bras à l'Angleterre : « Nous voulons les Anglais. » Des listes circulent et réclament la protection anglaise, le comité des « Amis de l'Angleterre » se renforce et il semble que le but du parti colonial soit atteint. C'est l'impression qui domine alors à Constantinople.

A Smyrne, après quarante-huit heures de pillage et d'excès de toutes sortes, un peu de calme est revenu, mais

les troubles vont s'étendre de proche en proche dans tout le vilayet. Un officier français écrit : « Le bilan de l'entrée des Grecs à Smyrne se monte à 300 Turcs morts et à 600 blessés. Dans leur fureur stupide, les Grecs ont massacré une quinzaine de leurs propres compatriotes qui, en qualité de fonctionnaires, portaient le fez. Ils ont assassiné le chef de gare du chemin de fer français, deux Italiens, un sujet anglais. Sur les quais, devant les casernes, insultes aux femmes musulmanes accourues, folles d'angoisse, pour avoir des nouvelles de leurs maris ou de leurs fils. On les dévoile. Les rues présentent l'aspect de tous les crimes et de toutes les lâchetés. Souvent Mars cède le pas à Mercure, d'honnêtes Hellènes du cru s'offrent à guider les patrouilles chez tel ou tel homme dangereux qui se trouve toujours, par un heureux hasard, être leur créancier. »

« Les événements de Smyrne, ajoute le même officier, ont fait voir que la Grèce, suivant le mot du journal turc *Adisset*, est non seulement incapable de se charger d'un mandat sur un autre pays, mais qu'elle a grand besoin d'un contrôle. »

C'était fort justement définir la situation.

Les Grecs allaient-ils, tout au moins, après quarante-huit heures de folie, arrêter leurs excès et démontrer qu'il ne s'était agi que de la griserie du triomphe?

Non, les événements de Menemen et d'Aïdin confirmeront qu'ils étaient incapables de maîtriser leurs violences et leurs rancunes. Si le calme revient à Smyrne, c'est que les Alliés ont parlé; des sanctions rapides peuvent survenir. Plus loin, dans l'intérieur, les sévices continueront jusqu'au jour où les populations musulmanes exaspérées, ne comptant plus que sur elles-mêmes, organiseront la défense et formeront ces bandes d'irréguliers qui, encadrées par les chefs nationalistes, rendront œil pour œil, dent pour dent.

Œil pour œil, dent pour dent.

La vraie guerre commence. Le vilayet de Smyrne devient un champ de bataille incessamment ravagé. Les troupes helléniques, souvent battues par des contingents formés de simples villageois, se vengent sur ce qui tombe sous leurs mains, mais elles apprendront à leurs dépens le mensonge des statistiques grecques. Le vilayet est peuplé aux deux tiers de musulmans bien résolus à se défendre, les soldats grecs en feront la quotidienne expérience.

Aïdin prise et reprise par les deux partis, incendiée par les Grecs, ne sera bientôt plus qu'un tas de décombres. Les populations musulmanes et chrétiennes, alternativement massacrées ou pillées, souffriront également.

Le désordre gagnera toute l'Anatolie. L'opinion musulmane exaspérée se ralliera au nationalisme et les bandes turques, rapidement aguerries, encadrées par des officiers de l'armée régulière, deviendront une véritable force nationale. Elles ne s'en prendront jamais qu'à leurs véritables ennemis ; les Français qui auront à circuler dans la zone de guerre seront toujours traités par elles avec respect et sympathie. Pour eux, les officiers nationalistes auront mille prévenances, l'accueil le plus hospitalier. Ils s'efforceront de les convaincre du bien fondé de leur cause et de se disculper des accusations et des calomnies qu'Anglais et Grecs ne leur ménagent pas.

Il y avait une logique dans cette destruction.

Ainsi l'Europe, ou plutôt l'Angleterre, venait de commettre à six mois d'intervalle les deux fautes qui fatalement déchaîneraient la résistance turque :

1^o Un armistice conclu à la légère laissant l'armée turque intacte et solidement équipée ;

2^o La provocation grecque qui, se heurtant à des adver-

saires en état de lui répondre, déchaînerait la guerre.

Il y avait une telle logique dans ces deux actes successifs, ils semblaient si bien viser à détruire la Turquie, que le hasard ou la maladresse ne pouvaient suffire à les expliquer

Les témoignages. Menemen.

Voici, quant aux événements de Menemen et d'Aïdin, trois documents dont l'authenticité est indiscutable — ils ont été recueillis par nos autorités militaires — et qui exposent suffisamment la situation :

Le premier est le récit d'un témoin et d'une victime, le Tcherkesse Sefer Effendi, négociant de Menemen.

Sa déposition peut se résumer ainsi :

Le dimanche 15 juin 1919, dans l'après-midi, il voit une foule compacte se former dans la rue du marché turc. Il sort de son magasin et s'informe, il aperçoit un long cortège conduit par les notables grecs de Menemen. Il cite leurs noms. Une fanfare dirigée par les Grecs indigènes suit, enfin c'est le bataillon hellène précédé de son commandant à cheval, entouré de Grecs qui hurlent : « Zito Venizelos ! » Ce cortège traverse le marché en proférant des menaces et s'écoule dans la direction de Pergame.

Le lendemain 16 juin, vers 10 heures du soir, les troupes grecques qui venaient d'occuper Pergame, refoulées par les bandes musulmanes, rentrent à Menemen avec les blessés. Elles placent des mitrailleuses dans les vieux forts et s'organisent pour la défense. Le lendemain matin, elles opèrent une razzia dans les villages environnants et Menemen a sa part du pillage.

Le marché turc est attaqué, on fusille en pleine rue tous les musulmans qui passent. Le feu des mitrailleuses placées sur les forts balaie la ville. Le caïmacan (gouverneur turc) et les gendarmes turcs sont massacrés dans

l'Hôtel du gouvernement. Enfin, les représentants de l'Angleterre et de la France arrivent de Smyrne, Sefer Effendi qui ne perd pas la tête parvient jusqu'à eux, après avoir été à plusieurs reprises repoussé par les Grecs. Il expose ses doléances et dénombre les victimes de son quartier.

Pendant ces trois jours de pillage, 300 tués de la ville même, 700 journaliers partis pour la moisson et les travaux des champs ne sont pas revenus. Les négociants de Menemen ont été allégés de leur or, la plupart des magasins et des maisons musulmanes sont entièrement vidés.

Le sergent français Pichot, de la 6^e compagnie des sapeurs de chemins de fer, chef de poste à Menemen, écrit ce qui suit le 25 juin à son capitaine :

« En raison de tous ces événements, étant d'ailleurs assez souffrant, n'ayant personne ici pour me seconder, je vous demanderai mon changement et mon envoi dans un endroit où il n'y a plus de Grecs. Ici la vie n'est plus tenable. Toute la journée il faut courir à droite et à gauche pour chasser de la gare les Grecs qui cherchent à y venir, soit à pied, soit à cheval, en armes ou autrement, refusant la plupart du temps de se soumettre à la consigne de l'autorité militaire française et ne cédant qu'après plusieurs sommations. Je suis, en plus, profondément écœuré par tout ce que je vois et entends ici. Ainsi, hier, les troupes grecques, en revenant de Pergame, avaient installé, en dehors de l'enceinte du chemin de fer, quantité de marchés en plein air, où ils procédaient à la vente d'objets pillés, vêtements, argenterie, bijoux, chaussures, etc... Ils se vantaient à qui mieux mieux qu'ils avaient l'ordre du gouvernement anglais de tuer les Turcs qu'ils rencontreraient, qu'ils habillaient et équipaient tous les soldats français, qu'ils avaient gagné la guerre et étaient prêts à recommencer avec la France quand on le voudrait. »

Aïdin.

L'indignation et le dégoût du sergent Pichot étaient partagés par plus d'un officier français. Quant aux événements d'Aïdin, on ne peut mieux les connaître qu'en lisant le rapport écrit par sœur Marie, Fille de la Charité, qui ne fut que trop bien placée pour les suivre. Nous en donnerons quelques extraits :

Mardi 24 juin. — Un ultimatum avait été lancé aux Grecs par les Turcs, qui les invitait à quitter Aïdin avant le 3 juillet. Dans l'après-midi, un détachement s'étant rendu au sud de la ville est attaqué par les irréguliers. Pendant deux heures on entend la fusillade et à 8 heures du soir les troupes grecques rentrent en ville après avoir mis le feu au village d'Emie où ils s'étaient retranchés. Les soldats portaient à la pointe de leurs baïonnettes tout un butin, produit de leurs pillages ; leurs compatriotes les acclamaient comme s'ils revenaient de la conquête du monde.

Samedi 28 juin. — Un nouveau détachement grec va faire une battue dans la même région. Vers 11 heures du matin recommence la fusillade qui se continue avec acharnement toute la journée. Les Grecs ont installé des mitrailleuses sur des maisons du quartier israélite et tirent de là sur les quartiers turcs qui commencent à flamber. Les Turcs veulent fuir, mais on les enferme dans des maisons en flammes ou on les chasse à la pointe de la baïonnette pour pouvoir piller plus librement la maison... Beaucoup sont massacrés. Vers 6 heures du soir, plusieurs de ces familles turques venaient nous demander asile. Toute la nuit l'incendie se propage et prend des proportions terrifiantes. Il se communique aux quartiers chrétiens. Les Turcs sont assassinés en pleine rue par les Grecs.

Dimanche 29 juin. — La fusillade ne discontinue pas. On tire de tous côtés. Les Grecs font manœuvrer des canons à courte portée qui ne peuvent atteindre le camp turc. De la ligne turque au contraire part un fort bombardement et toute la journée des obus passent sur notre établissement. A 7 heures du soir, le quartier juif ayant brûlé complètement, les soldats grecs nous amènent 5 à 600 réfugiés. L'officier qui les conduit et auquel nous manifestons notre étonnement nous dit : « Que voulez-vous, ma sœur, nous les sauvons des evzones qui les massacraient tous... »

...L'armée grecque se retire en massacrant et en mettant le feu, le colonel grec qui commande avait toujours promis aide et protection à ses compatriotes en cas d'évacuation de la ville. Aussi une grande partie des Grecs apprenant que les troupes se retiraient, coururent au milieu de la nuit sur les hauteurs de Tralles pour essayer d'y rejoindre l'armée, mais là, la troupe n'acceptant que deux ou trois messieurs grecs, rejette la masse en lui faisant redescendre la montagne à la pointe de la baïonnette. Atterrés, fous de peine, de fatigue et de rage, cette nouvelle escouade de gens vient nous demander la protection du drapeau français que n'avait su leur donner leur cher drapeau hellène.

Tout en abandonnant la ville, les Grecs continuent à nous canonner, à mitrailler. Les troupes irrégulières rentrent en ville, la rage au cœur. Partout ils découvrent les cadavres des leurs, ils ne trouvent que des ruines de leur quartier...

...Si les Turcs ont commis des horreurs, ils ne les ont faites qu'après avoir constaté celles que les Grecs ont commises préalablement dans un pays qu'ils n'occupaient pas légalement. Ils savaient — les Turcs le leur avaient fait savoir — que s'ils venaient à Aïdin, les Turcs massacraient ensuite tant qu'il y aurait même un Grec. De plus, pour des gens qui se piquent d'être civilisés, les

Grecs ont agi avec autant de barbarie et d'inconséquence que leurs ennemis. A eux revient toute la grande part de responsabilité des milliers d'êtres humains massacrés à Aïdin, eux aussi sont coupables de l'immense incendie qu'ils allumèrent et attisèrent les premiers. »

Une œuvre de paix.

En résumé, tout ce que les Turcs, à leurs pires heures de colère, avaient infligé aux chrétiens, les Grecs le leur rendaient finalement sous couvert d'un mandat des puissances donné au nom de deux grandes civilisations européennes. Voilà ce qu'il était impossible de pardonner après avoir constaté sur place les effets de cette pacification. L'impardonnable faute avait été de confier aux Grecs une tâche qu'ils étaient incapables d'accomplir.

Les chiffres parlent.

Les conséquences de cette erreur devaient être immenses.

Tous les efforts de la propagande hellénique pour établir les droits ethniques de la Grèce sur Smyrne et son vilayet se brisaient contre la réalité.

L'ancienne Grèce avait établi à Smyrne une colonie placée au milieu des populations autochtones qui, bien avant les Turcs, s'étaient islamisées et Smyrne faisait partie d'un royaume musulman qui, plus tard, se rattacha de son plein gré à l'empire turc. Constantinople fut conquise par l'Islam, Smyrne vint à lui volontairement, voilà toute la différence. Smyrne et le vilayet d'Aïdin ont une majorité musulmane, toute la région est nettement turque, et voici quelques chiffres relevés par le service des renseignements de l'armée d'Orient en juin 1919 :

Dans le vilayet d'Aïdin, 1 814 800 Turcs musulmans et 300 590 Grecs.

Dans le kaza même de Smyrne : 594 écoles turques, 45 000 élèves turcs, 110 écoles grecques, 9 080 élèves grecs, 130 mosquées, 65 églises grecques ou arméniennes.

Dans le vilayet d'Aïdin, 508 grandes mosquées, 271 petites mosquées, 48 médressés turcs et 169 églises grecques ou arméniennes.

La xénophobie grecque.

Telle était l'importance de la majorité musulmane ; il tombait sous le sens qu'elle ne supporterait pas sans réagir le traitement qui lui était infligé. Pour prendre pied dans le vilayet, pour reconquérir la grande Grèce, il aurait fallu un tact, une souplesse dont le peuple le plus intelligent du monde est étrangement dépourvu. Chez lui la passion prime tout. Chacun sait combien ses intérêts lui tiennent à cœur ; cependant est-il question de vengeance ou d'orgueil, il perd toute mesure et toute logique.

La xénophobie est aussi l'un de ses traits les plus marquants. A peine les Grecs furent-ils maîtres à Smyrne que Français et Anglais connurent mille ennuis. Bientôt la ville perdait cet air de prospérité et de bonne humeur que la guerre même n'était pas parvenue à chasser.

Toutes les affaires européennes allaient s'arrêter, tout deviendra insoluble. Comme à Salonique, et pour les mêmes causes, c'était la ruine. Follement vaniteux, les nouveaux venus n'accepteront aucun conseil, aucune collaboration. Ils voudront se substituer à tout, suffire à tout. Quelques mois de ce régime et le vide se fera.

Cependant, après tous ces crimes et ces désastres, quelques sanctions frapperont enfin les principaux coupables, les autres seront plus ou moins surveillés. Des commissions anglo-françaises allaient de place en place, enquêtant, intervenant. Un peu de calme revenait, la lutte armée se localisait sur un front assez nettement tracé.

L'incendie s'étend, à qui les décombres?

La guerre était engagée mais les résultats de l'agression ne devaient apparaître que lentement. Au début, ce serait une lutte de partisans, puis les rencontres plus fréquentes, plus âpres, les surprises plus sanglantes. L'incendie s'étendrait, les foyers nouveaux s'allumeraient. Il faudrait encore des hommes, encore du matériel, et la Grèce, stimulée par l'Angleterre, s'engagerait graduellement à fond dans une action qui dépasserait sa taille et ses ressources. L'Angleterre l'exhorterait et l'encadrerait, non sans rudesse et avec quelque mépris, mais avec une main de fer qui chaque jour resserre un peu plus l'étreinte et ne marchandait pas l'appui financier.

Les Français, militaires ou civils, que leurs fonctions ou leurs affaires retenaient sur le terrain oriental, considéraient les événements avec une stupeur croissante.

Ils voyaient la France évincée de ses positions d'avant-guerre, calomniée par ses amis, combattue par eux ; ils jetaient le premier cri d'alarme, Paris n'y répondait pas.

Cependant la riposte était encore facile ; que d'armes entre nos mains, que de positions acquises dont il ne paraissait pas aisé de nous déloger ! L'Angleterre coloniale suivait avec un soin extrême les moindres événements. Son parti était pris, elle jouait le grand jeu sans en méconnaître les risques. Travailler avec nous, cela signifiait partager les profits. Or, elle voulait tout. Son action serrée, méthodique, ne négligeait pas une seule chance.

De mai à octobre 1919, telle fut la situation sans grands incidents nouveaux. Les Grecs tenaient péniblement leur front, ils ne trouvaient cependant devant eux que des irréguliers et des soldats de second ordre ; la véritable armée turque combattait les Anglais sur la ligne de Bagdad ou surveillait le front d'Erzeroum. Par une erreur

de tactique, les Turcs négligeaient d'en finir avec l'ennemi le plus faible, cherchant à conjurer le plus grave danger : ce fut la première faute stratégique du mouvement national.

Le 4 octobre 1919, le gouvernement de Damad Férid s'effondrait sous une véritable levée de l'opinion publique. Les Turcs de toutes opinions applaudissaient à sa chute, il tombait par suite de l'occupation de Smyrne. Dans son rare entêtement, il n'avait voulu tenir compte ni des événements, ni des menaces, ni des conseils. Croyant que les Alliés auraient le pouvoir et le vouloir de refréner l'éveil du patriotisme turc, et parce que sa politique ne reposait que sur cette intervention éventuelle, il souleva toutes les haines de la Turquie musulmane. La vague de nationalisme qui prit naissance aux confins orientaux de l'Anatolie le submergea.

DEUXIÈME PARTIE

LE MOUVEMENT NATIONALISTE

CHAPITRE PREMIER

L'AUBE D'UN NATIONALISME

L'initiation.

Mais qu'était-ce donc, en réalité, que ce mouvement national dont chacun parlait à Constantinople, soit dans le camp turc, avec une admiration fanatisée, presque mystique, soit dans le camp anglo-grec, avec un mépris sans bornes. Les uns avec haine, les autres avec amour.

La violence même des sentiments qu'il inspirait témoignait de sa vitalité profonde. Du reste, ne le sentait-on pas partout à l'œuvre dans la ville toujours nerveuse et frémissante?

Comme les Grecs, comme les Anglais, le nationalisme avait à Constantinople ses fidèles, ses associations et ses subsides. Surtout, il bénéficiait de l'unanimité du sentiment musulman. Pour comprendre cela, il suffisait de laisser parler les « fedais », les fervents de la cause. Ceux-ci recherchaient volontiers les Français nouvellement arrivés de France, pour les mettre au courant de leurs espoirs et de leurs griefs. Les habitués de Constantinople, souvent blasés, toujours sceptiques, ne prêtaient plus qu'une oreille distraite à l'idéalisme turc.

Le siège du nouveau venu s'opérait avec tact. Tout d'abord, il était prévenu, un intermédiaire ou un ami lui posait la question : ne désirait-il pas savoir quel était vraiment ce fameux mouvement dont tant de gens parlaient en toute ignorance? Quitterait-il Constantinople sans avoir pénétré le mystère?

Le lendemain ou le surlendemain, toujours à l'improviste, à ces heures tardives que les honnêtes gens qui ne sont ni noctambules ni révolutionnaires consacrent au sommeil, un avis discret, transmis par voie indirecte, lui parvenait. Un inconnu se refusant à décliner son nom et l'objet de sa visite attendait dans le hall du grand caravansérail où tout Constantinople venait épier son prochain. Après avoir un instant hésité, la curiosité l'emportait. Le futur initié passait en hâte quelques vêtements, descendait en courant et tombait sur le colonel anglais, sentinelle vigilante, ou sur le Grec au fin profil fureteur, auquel cette aubaine vaudrait quelque profit. Caché dans un recoin sombre, l'émissaire mystérieux attendait. Son aspect seul aurait suffi à le signaler au plus candide des regards.

Il était, de ses chaussures à son fez, le fédai, le comitadji dans toute sa vérité. Il arrivait certainement de l'intérieur, le teint hâlé, les mains brunes le disaient. Il avait dû porter récemment tous les déguisements nécessaires à qui veut franchir les postes anglais et la tenue élégante qu'il venait de revêtir ne lui était pas encore familière. Ses yeux gardaient le reflet d'acier des veilles et des fatigues, ils venaient de déjouer plus d'un piège. Le corps avait ces sursauts brusques qui suivent les tensions extrêmes, mais, après un rapide coup d'œil tout autour de lui, l'inconnu se ressaisissait et la politesse orientale reprenait ses droits : « Pardonnez-moi de venir si tard, je risque un peu moins ainsi, voilà pourquoi je me permets de vous importuner au milieu de la nuit. Voulez-vous que nous causions? »

Alors, dans la pénombre où les quelques ampoules électriques jetaient un peu de clarté, sous le regard indifférent du veilleur de nuit, l'entretien commençait, ponctué chaque quart d'heure par le coup sec et clair du bekttdji de la rue voisine dont le bâton martelait le pavé. Cela rappelait à Péra, las et incrédule, que l'Islam veillait encore.

« Je suis docteur », disait l'envoyé, dévoilant son nom et ses titres. Il était de ces intellectuels que l'idée emporte vers la dangereuse aventure, eux, les pacifistes, les idéalistes. Ainsi mêlés aux états-majors nationalistes, ils forment la cour et le conseil des chefs militaires, rôle ingrat entre tous. Sur eux retombe le poids des responsabilités et celui des échecs. Ils ont la charge de transmettre rapidement les nouvelles, de leur adresse dépendra le succès d'un combat ou celui d'une négociation. C'est leur lot obscur et difficile. La résignation de l'Islam les préserve des récriminations superflues. Sur un ton d'imperceptible ironie, ils parlent des militaires comme le font les civils du monde entier.

« Notre mouvement est tout patriotique, disait le docteur R..., ce mot vous étonne, vous ne l'aviez pas entendu autrefois en Turquie. Il est né de tout ce que nous avons souffert depuis l'armistice. »

Non sans éloquence, l'orateur développait sa thèse, exposait un par un tous ses arguments, comme ses pareils l'avaient fait la veille et le feraient encore le lendemain. Il extrayait des actes arbitraires commis par les Alliés, les raisons d'être du nouveau *credo* national. Les paroles étaient véridiques, rien à réfuter dans ce réquisitoire où l'Asie s'affirmait avec toute son intransigeance. Les heures avaient passé sous le rappel régulier du bekttdji, la discussion se prolongeait, chacun gardait son optique spéciale. Sagesse facile des victorieux, violence des vaincus que tout menace.

Soudain, après un bref adieu, l'énigmatique visiteur

venait de s'éclipser. Devant lui, sur un geste guetté par quelque invisible, la porte de la rue s'était entrebâillée. Il partait, sans avoir dit plus qu'il ne voulait dire, ayant entendu ce qu'il voulait entendre. Le but était atteint. La hantise d'en savoir davantage ne quitterait plus sa victime. Elle se débattait avec les documents, avec les choses, elle entendrait toutes les voix. Quelle patience ne lui faudrait-il pas pour en extraire la vue d'ensemble !

Un homme : Moustapha Kémal.

Les Turcs avaient pris au sens littéral les principes wilsoniens. En signant l'armistice, ils ne doutaient pas que la souveraineté turque sur tous les territoires de l'empire à majorité turque ne fût un dogme inattaquable, celui du président Wilson, pour eux le véritable arbitre de la paix. Tout cela s'était effondré d'un seul coup. Le sentiment d'avoir été joué gagna toutes les classes. Tous se souvinrent d'un homme, d'un soldat, héros de la dernière guerre, celui qui incarnait la victoire turque aux Dardanelles et avait tenu tête à l'arrogance allemande. Ce n'était pas Enver, disciple de Berlin, mais son mortel adversaire : Moustapha Kémal, le vainqueur d'Anaforta, adoré de ses hommes et des foules islamiques. Il allait personnifier le sentiment nouveau qui agitait les Turcs, le sentiment national.

Toute l'histoire de la résistance gravitera autour de lui.

Exalté par ses amis, exécré de ses adversaires, il mènera cette lutte follement périlleuse. Pour l'Europe comme pour l'Anatolie, Moustapha Kémal sera le véritable chef de la guerre conduite contre l'ingérence étrangère. Né à Salonique en 1880, d'une famille musulmane originaire de Larissa, il fit à Monastir ses études préparatoires aux écoles d'officiers. Tout jeune encore, il vint à Constantinople apprendre le métier des armes. Le jour même où

son brevet de lieutenant lui fut accordé, un ordre d'exil l'envoyait à Damas. C'était en 1902, Abd-ul-Hamid n'aimait pas les fortes têtes. De Damas, on le dirigea sur Jaffa, déportation plus sévère. Il s'enfuit, atteint Alexandrie d'où il gagne aisément le Pirée, puis Salonique. Il tombe en pleine intrigue jeune-turque, s'y donne avec passion, participe à l'organisation de l'Union et Progrès et, pendant huit mois, vit ainsi caché, complotant comme tous ses pareils. L'armée entière était acquise à la révolution.

Il devient l'un des propagateurs les plus habiles du mouvement, organise les centres de Syrie, se multiplie à Salonique et, chef d'état-major de Mahmoud Chekhet, entre avec celui-ci à Constantinople en 1908.

Il venait de travailler à bonne école et connaîtrait désormais tous les secrets du métier révolutionnaire : organisation des comités, des propagandes, méthode de l'infiltration progressive. Tout cela ne lui plaisait qu'à demi ; comme son maître Mahmoud Chekhet, il était avant tout un soldat.

En 1910, il vient chez nous aux grandes manœuvres de Picardie, comme délégué du ministre de la Guerre ; nos officiers sont impressionnés par sa science tactique et le traitent en camarade. Il se rend ensuite en Cyrénaïque et participe aux débuts de la lutte italo-turque, avant-propos des grandes guerres. De la Cyrénaïque, il vient à Gallipoli ; au cours des opérations, dans les Balkans, il reprend Andrinople.

Lorsque la Turquie se rangea aux côtés de l'Allemagne, Kémal était attaché militaire à Sofia. Tout jeune encore, il avait déjà un brillant passé, sa chance devenait proverbiale.

Avant les combats des Dardanelles, il fut nommé commandant de la 19^e division ; les Alliés le trouvèrent devant eux à Arebournou. Plus tard, devant Anaforta, ce fut encore lui qui enraya l'avance. Bien que n'étant encore que colonel, il commanda au moment décisif

le groupe des forces germano-turques. Il avait sous ses ordres trois généraux et 160 000 hommes. Limon von Sanders, qui le haïssait, dut plier devant les nécessités de l'heure, car l'attaque anglaise semblait sur le point de tout submerger.

Moustapha Kémal galvanisa ses troupes, les conduisit lui-même à l'assaut et les défenses turques tinrent bon. La situation sauvée, le haut commandement allemand, inquiet de sa popularité, l'envoya au Caucase. Il y commanda le 16^e corps d'armée. Nommé général, il entre en conflit avec Falkenhayn qui devait diriger la grande attaque contre Bagdad. Kémal en blâme le dispositif et démissionne pour mieux souligner son mécontentement. Il est envoyé à Alep en disgrâce et le rapport qu'il adresse de là-bas, le 30 septembre, à Talaat et à Enver, est un document des plus curieux.

Un divinateur.

C'est un exposé très complet, très clair de la situation militaire rédigé dans ce style très particulier du soldat-politicien à la fois expressif, concis et quelque peu teinté de littérature. Le tableau économique et social du pays est tracé avec talent et avec fougue. L'auteur connaît bien son peuple, ses ressources et ses lacunes.

« Sans exception aucune, dit-il, la guerre a mis à bout nos éléments composés de toutes nationalités, les liens entre le peuple et l'administration sont fortement ébranlés. » Kémal dénonçait l'abaissement des pouvoirs publics, le déclin rapide de la vie économique et « la terrible emprise de la question d'argent qui préoccupe le peuple entier, ne lui donne aucune assurance dans l'avenir et pousse les honnêtes gens à se dépouiller de tout attachement sacré ». Il prévoit, en le déplorant, l'effondrement prochain du sultanat déconsidéré par la tutelle étrangère.

Sur la situation militaire, il a des mots prophétiques. Il ne faut pas oublier que le rapport est écrit en pleine victoire allemande et que, sauf lui, personne en Turquie ne met en doute le dénouement. Lui seul prévoit que les Alliés ne se laisseront pas désunir, il affirme que leurs privations et leurs misères sont infiniment moindres que celles de leurs ennemis. Il ne croit pas à la victoire finale de son camp. Il démontre l'affaiblissement de l'armée turque, les ressources du pays ne permettant plus de combler les vides. Il a des mots que demain confirmera.

« La base d'un monde musulman servant l'Angleterre, l'organisation d'un gouvernement chrétien en Palestine sujet à l'influence anglaisé et, de ce fait, l'assurance éternelle de l'Égypte, de Suez et de la mer Rouge, l'envie de priver et d'exiler la Turquie de ses plus belles contrées et de ses dernières forces religieuses, toutes ces vues ont pour l'Angleterre une telle importance qu'elles pourraient même remplacer ses buts de guerre et seraient pour nous des coups vitaux irréparables. »

Ses vues ne cadrent aucunement avec le dispositif du haut commandement allemand. Qu'importe à celui-ci l'épuisement de la Turquie? Kémal lutte contre l'exploitation de son pays, il attaque Falkenhayn.

Il était courageux alors d'écrire : « Falkenhayn ose dire aujourd'hui à qui veut l'entendre et à tout propos qu'il est Allemand, et qu'il veut naturellement songer d'abord aux intérêts de l'Allemagne. Si, dans deux mois, il peut défendre avec succès le front de Palestine en utilisant toutes ses forces, il se placera devant le monde et devant notre pays comme ayant remporté l'une des plus grandes victoires, tout l'empire alors nous échappera et deviendra une colonie allemande : pour atteindre ce but, Falkenhayn se servira de notre or et des derniers hommes que nous pourrions assembler en Anatolie. »

Enver répondait par la plus sèche, la plus brève des fins de non-recevoir. Falkenhayn était investi du com-

mandement suprême sur le front de Palestine et Kémal maintenu en disgrâce. Pendant onze mois, de 1917 à 1918, il eut tout le loisir de méditer sur l'arbitraire des chefs de l'Union et Progrès.

Les événements lui donnent raison, les insuccès se précipitent sur le front de Palestine, l'Allemagne ne sait pas utiliser les forces qu'elle a entre les mains, on fait appel à Kémal. Il est nommé chef de groupe des 4^e, 7^e et 8^e armées. Le groupe de Yilderoun, la foudre. La marche sur Bagdad est organisée. Son rêve se réalise. Il va partir, fou de joie, seul maître enfin. Une dépêche chiffrée lui parvient à la première étape, elle vient de son meilleur ami posté par lui à Constantinople, il apprend ainsi les préliminaires de l'armistice, c'est la fin du monde.

Voilà qui jette quelque lumière sur la hâte de l'amiral Calthorpe à conclure, les Anglais savaient à quel point la situation en Mésopotamie était précaire.

Moustapha Kémal reprend l'action occulte, mais là encore, il demeurera avant tout un soldat.

Sitôt après l'armistice, le cabinet Damad Férid, fort préoccupé de s'en débarrasser, le nomme chef de la 3^e armée avec mission administrative sur les vilayets de l'Anatolie orientale. C'était une grande imprudence.

Kémal commençait à protester ouvertement contre l'action anglaise en Anatolie. Il s'attaque à ce nouvel adversaire comme il s'est attaqué à l'Allemagne. A peine arrivé sur terre vraiment turque, il voit venir à lui tout ce qui peut porter un fusil, les gendarmes se rallient à sa cause, l'idée de résistance se répand. Il est facile de concevoir ce que l'occupation de Smyrne y ajoutera.

La lutte est engagée.

Au moment où arrivent les premières nouvelles, Kémal se trouve à Avsa, près de Samsoun. Il y organise un meeting et prononce un discours qui fait couler des larmes.

L'officier anglais de la région est venu ; effaré de ce qu'il vient d'entendre, il demande par dépêche à Constantinople le rappel immédiat de l'orateur. On le lui accorde sans retard, mais qui se chargera d'une exécution déjà difficile? Kémal est invité à venir « converser verbalement » sur la situation générale.

Prévenu par ses amis bien avant l'arrivée du message officiel, il part en tournée vers Erzeroum et ouvre ainsi les hostilités contre le grand vizir, tout en marquant bien qu'il ne s'attaque pas au sultan. Celui-ci ne lui est pas hostile ; entre eux, il y a camaraderie et amitié, mais les subsides anglais ont leurs exigences, le malheureux calife n'est pas son maître.

« Traquez le rebelle. »

Ainsi la lutte est engagée. Moustapha Kémal a contre lui l'empire britannique, les Grecs et les Arméniens. L'Entente libérale suscitera sous ses pas tous les pièges, toutes les bandes formées des pires éléments du pays, résidus de ce banditisme qui fut toujours la plaie de la Turquie. De plus, le chef nationaliste devient un rebelle pour le vieux clergé turc, profondément ignorant et fort peu porté vers les mouvements militaires, mais il a pour lui sa parfaite connaissance du terrain et des hommes, sa foi en son étoile.

Le nationalisme dont il va faire son étendard sera tout oriental. Il s'adressera à un peuple épuisé par vingt-cinq années de guerre continue mais plus las encore de ses soi-disant protecteurs européens. Ceux-ci l'ont, à tour de rôle, rançonné, trompé, il leur préférera la dure loi de ses chefs naturels.

Les procédés de Kémal seront d'une grande hardiesse. Ils compteront avec cette demi-indifférence du paysan de l'Anatolie. Des raids exécutés par de petits détachements seront lancés fort en avant, pénétreront dans les

centres ruraux ou urbains, s'empareront du télégraphe, traiteront avec les autorités officielles ou les enverront réfléchir à Sivas, suivant le cas.

La gendarmerie turque deviendra le meilleur agent du mouvement ; l'avoir pour soi, c'est tenir le pays.

Le mouvement national groupera autour de lui les innombrables officiers sans emploi, les fonctionnaires mécontents, la grande majorité des politiciens et la presque totalité du monde intellectuel ; tout cela prendra, peu à peu, la route de l'Anatolie. Le mouvement finira par rallier tous les éléments vivaces de la Turquie. Les débris de l'Union et Progrès viendront en foule se joindre à Kémal, il utilisera ingénieusement leurs organisations.

Ce rebelle est un organisateur.

Ainsi, en quelques semaines, le nationalisme conquerra l'Anatolie sous les yeux des troupes anglaises impuissantes, exaspérées. Dès ses débuts, l'ordre, l'esprit d'organisation, la discipline seront ses qualités marquantes. Les caisses de l'Union et Progrès ne sont pas encore vides, elles permettront de subvenir aux premiers frais, mais déjà Kémal n'oublie pas que l'Europe existe. Dans les congrès qu'il va réunir successivement à Erzeroum, à Sivas, c'est à elle qu'il s'adressera. Il justifiera dans ses manifestes et ses déclarations les raisons de cette création d'un État dans l'État.

La Turquie aux Turcs.

Il pose déjà les conditions d'une paix turque : intégrité des territoires turcs, indépendance, maintien du califat, les Grecs hors de Smyrne.

Cependant la lutte militaire continuait. En Anatolie, munitions et armes ne manquaient pas. Le matériel de l'armée du Caucase, séquestré par les Anglais, venait

d'être enlevé par les nationalistes. Les Italiens faisaient la contrebande des armes *via* Adalia-Koniah, les Allemands avaient volontairement laissé derrière eux d'abondants dépôts de grenades, de dynamite, une forte artillerie de campagne et des équipements.

Afioun-Kaharissar était le centre de direction, de recrutement et de ravitaillement.

Dès les premiers mois de la lutte, Kémal, tout en poursuivant activement son action militaire, cherche à négocier. Les agents qu'il envoie à Constantinople et dans les centres européens ont pour instruction de préparer les voies aux préliminaires d'un accord. Il ne perd pas une occasion d'entrer en pourparlers officieux avec les représentants français à Constantinople, avec nos quelques officiers des Renseignements alors en Anatolie ; il les attire à Sivas. Tous ceux qui font le voyage en rapportent une forte impression et rentrent persuadés des intentions conciliantes du chef nationaliste ; mais les autorités anglaises serrent les dents, elles veulent la guerre.

Les Anglais ont alors 40 000 hommes sur la ligne du Bagdad : ce sont pour la plupart des Hindous, qui attaquent mollement, cela explique la fréquence des échecs.

Quant au sultan, il oscille entre son amitié pour Damad Férid, sa tendre affection pour la princesse, sa sœur, femme de Damad, et sa partialité pour Kémal, mais le haut commissariat britannique met fin à toutes ces hésitations.

Cependant les nationalismes égyptien et hindou, le nationalisme arabe ont leurs entrées au Palais. Le calife tremble devant ces forces nouvelles et le souvenir d'Abdul-Hamid le hante.

Déjà Kémal possédait toutes ses directives, il matait l'extrémisme turc prêt à reprendre le grand projet contre l'Inde. Il ne laissait pas entrer sur ses terres son rival Enver, son autre ennemi Djemal. Il cherchait à se faire comprendre soit à Paris, soit à Londres où l'on s'acharnait à l'accuser de soutenir ce qu'il redoutait plus que

tout : Enver, le pan-touranisme, l'emprise russe, la grande folie asiatique.

Son nationalisme était essentiellement modéré, essentiellement turc. Il admettait la nécessité du secours étranger, tout en cherchant à sauver « la Turquie des Turcs ».

« Toute occupation ou intervention étrangère sera considérée comme un premier pas vers la formation d'un État grec ou arménien. Voici pourquoi les populations turques de l'Anatolie orientale doivent résister jusqu'à la mort à tout ce qui établirait l'État de fait que les puissances exploiteront ensuite à leur profit. »

Le non anglais.

A tout cela, les Français répondaient qu'il n'était pas impossible de s'entendre, mais les Anglais opposaient un non catégorique. Ce *non* anglais devenait proverbial par toute l'Anatolie. « Ah ! qui nous en libérera ? » disaient les Turcs.

Quel mandataire ?

Lorsqu'ils discutaient sur la nécessité de se choisir une nation éducatrice et qu'ils faisaient le tour des puissances les mieux désignées : Angleterre, France, Amérique, leurs réflexions se résumaient ainsi : « Entre l'Angleterre et nous il y a aujourd'hui trop de sang versé, et puis, elle nous méprise. L'Amérique nous plaisait assez pour l'aide financière, mais comme conseillers, comme éducateurs, les Américains sont trop rudes et trop enfants à la fois. Ils manquent vraiment par trop de manières. C'est avec la France que nous pourrions le mieux nous entendre, mais voudra-t-elle faire l'effort ? Le pourra-t-elle ? Ses hommes politiques, à Paris, prendront-ils la peine de chercher à nous connaître ? »

L'Angleterre laissait dire et continuait à combattre. Au début de la lutte, un code d'honneur très particulier s'établit entre les camps ennemis ; plus tard, lorsque les Grecs pénétreront au cœur de l'Anatolie commencera l'horreur des représailles, la cruauté de l'œil pour œil, dent pour dent, mais déjà les Turcs reprochent aux Anglais leur politique à double face, soit à Constantinople, soit en Anatolie.

Dans cette première partie de la lutte anglo-turque, les Anglais venaient de donner sans grand résultat un très sérieux effort dont le plus apparent effet venait d'être de rapprocher Kémal de l'Allemagne. Il acceptait sans enthousiasme l'argent allemand, première fissure de l'organisation nationale, premier faux pas, mais comment l'éviter ? Comment ne pas répondre aux avances du terrible voisin : le bolchevisme ? Il rend aux Turcs mépris pour mépris, haine pour haine et ne songe qu'à les utiliser à son profit ; mais sans son aide, que devenir ?

« La perfide Albion ne nous aura pas », disait alors Békir Sami bey devant l'intrigue anglaise, notre sultan ne se laissera pas ensorceler par sa voix enchantresse comme vient de le faire le shah de Perse. » Békir Sami bey s'illusionnait, la ténacité anglaise est aussi irréductible que la morgue allemande.

L'attitude de la Porte.

La Porte continuait son double jeu : opposition apparente, encouragements secrets. Elle ne protestait que faiblement contre l'effort mené par les chefs nationalistes pour installer au centre de l'Asie Mineure un gouvernement turc ayant la charge d'expulser les Arméniens vers l'Orient, les Grecs vers l'Occident. Elle se disait qu'il serait aisé, par la suite, soit de rallier les dissidents, soit de les évincer, suivant les circonstances. Ces subtilités font partie du code diplomatique de la vieille Turquie.

Tout bas elle se félicitait des erreurs anglaises, des maladroites commises par l'Intelligence Service, des faveurs prodiguées trop ouvertement en Anatolie aux minorités grecques et arméniennes, du mode de recrutement des officiers anglais pris dans les milieux anglo-levantins, gênés par leurs attaches de famille et gardant, sous l'uniforme, la hantise de leurs intérêts commerciaux.

Si l'Anatolie mettait au compte de la Grande-Bretagne la longue liste de ses maux, si le nom du général Milne était voué à l'exécration, Constantinople était la proie des associations secrètes, la ligne nationaliste des « Yildiz Djemiyeti » combattait la ligue des anglophiles, mais les Anglais vont découvrir le moyen de détourner sur la France l'orage qui les menace.

La relève des troupes anglaises à Van-Sivas-Adana.

Partout des rumeurs circulent, elles répandent la nouvelle que nous venons d'assumer la relève des troupes anglaises dans le triangle Van-Sivas-Adana, prologue de notre occupation en Cilicie. Dans la presse, à Constantinople, les Anglais donnent la publicité la plus grande aux nombreux meetings de Cilicie protestant contre l'arrivée de nos soldats.

Chez les Turcs l'émoi est considérable. Les Français en Cilicie, les Grecs à Smyrne, c'est le partage de la Turquie. « Il fallait accepter notre mandat, répondent à cela les Anglais, nous étions prêts à vous assurer l'intégrité territoriale. » Pour une fois, ces paroles étaient sincères, une Turquie intégrale démontrerait aux gens de l'Inde que l'Angleterre avait sauvé l'honneur turc. Le calife régnerait sous la garde de l'Angleterre, l'Asie Mineure cesserait d'être l'obstacle. Les Anglais ne lâchaient pas leur idée.

Même de Constantinople cette lutte était profondément émouvante, que serait-ce en Anatolie? « Venez, me disait-

on, venez l'étudier sur place, ce fameux mouvement que vous commencez à connaître, vous verrez ce que sont ces bandits, ces rebelles », ajoutait-on avec cet humour si particulier que l'étranger ne démêle qu'à la longue.

« Malgré l'état de guerre et les combats quotidiens, vous jugerez par vous-même si nous sommes, oui ou non, des fous et des barbares », me répétaient les récents émissaires dépêchés pour me convaincre et, après quelques perplexités et divers incidents diplomatiques, j'allais prendre, moi aussi, la route de l'intérieur. Ne fallait-il pas saisir sur place, en pleine action, le sens de ce suprême effort?

CHAPITRE II

EN ANATOLIE. — NOVEMBRE 1919.

Sur la ligne du Bagdad.

Sitôt à l'intérieur de la gare d'Haydar pacha, tête de ligne du chemin de fer du Bagdad, c'était déjà l'entrée dans le nationalisme, les Anglais n'étaient les maîtres qu'en apparence. Ils occupaient la gare, visaient les passeports et les teskérés, mais officiers, soldats, gendarmes nationalistes n'en circulaient pas moins à peu près librement.

L'Angleterre prétendait tenir la ligne du Bagdad. Cette fiction dont elle ne voulait pas démordre l'obligeait à ne pas s'étonner que les trains en partance pour l'Anatolie fussent toujours pleins. De la foule des paysans, de la cohue des rapatriés émergeaient les silhouettes nationalistes regagnant le poste de combat. Des officiers portant la tenue nationale austère et sobre passaient, l'équipement réduit au plus juste. Le kalpak d'astrakan unifiait toutes les têtes, sur tous les visages se retrouvait l'expression tendue, nerveuse, des gens qui dorment peu.

Sur ce seuil asiatique, la grande gare, autrefois symbole de la force allemande, aujourd'hui fidèle image de sa déconfiture, apparaît énorme et lamentable, criblée comme une écumoire par les raids aériens des Alliés durant la grande guerre.

Un échange d'injures préside à l'enregistrement des bagages ; l'organisation anglaise fait piètre mine, les émissaires nationalistes vont et viennent bravant les

baïonnettes anglaises qui s'affaissent, découragées. Des clameurs, des glapissements suraigus de femmes, des interventions plutôt rudes du contrôle britannique et, après les trois appels réglementaires, le train s'ébranle. Est-ce possible? Mais que sont devenus officiers, soldats et gendarmes? En Orient, plus qu'ailleurs, il ne faut jamais chercher à comprendre. D'un mouvement lent, incertain, le cahotant convoi traverse la grande banlieue de Constantinople et les camps des réfugiés, agglomérations pitoyables.

Autrefois, toute cette région était semée de vergers et de fleurs. Aujourd'hui, c'est un désert.

Après Pendik commence l'ancienne Bythinie, une masse sombre surgit dominant toute la côte, reste informe d'une construction géante. C'est ici, dit la légende, qu'Annibal vint mourir.

Les trains chargés d'Hindous passent et repassent, voilà les figurants de la grande tragédie anglo-saxonne. Les camps anglais occupent les deux côtés de la voie, il s'agit d'impressionner les foules.

Voici Ismidt et ses deux villes, la chrétienne construite en amphithéâtre au-dessus du golfe qui doucement s'enlise. Le cadavre du *Gaben* énorme, décoloré, le remplit à moitié. En cet automne 1919, Ismidt se flattait encore d'avoir échappé au désastre.

La ligne quittait le rivage pour s'enfoncer dans les terres, de véritables forêts d'arbres fruitiers les recouvraient encore. Une folle abondance, un débordement de sève submergeaient la voie ferrée. Le lac de Sabandja, prolongement du golfe, apparaissait; au large, quelques voiles fuyaient et l'air était lourd de parfums, le couchant éclairait les eaux profondes. Le grincement régulier des charrettes traînées par les buffles chantait dans la nuit, elles portaient vers la gare les corbeilles remplies de fruits aux senteurs violentes.

Sabandja était alors la station frontière du nationa-

lisme. Là, le contrôle anglais s'efforçait d'épurer le train, mais les éléments combattifs venaient de se volatiliser, ils reprendraient plus loin leur place.

Le *taman* — en avant ! — du chef de gare résonnait tragiquement, indiquant l'entrée dans la zone dangereuse ; le vrai voyage commençait. Ici, les combats entre Anglais et nationalistes n'arrêtaient guère. Les ponts et les viaducs des gorges du Kara-Sou seraient-ils encore praticables ? Qui pouvait le dire ?

Le pauvre matériel surmené attaquait l'étroit défilé, la pente à pic, de merveilleux et vertigineux ouvrages d'art assuraient le passage et le contrôleur grec exhalait sa plainte. C'était son dernier voyage, car il tenait à la vie. Avec rage et désespoir, il montrait les petits postes d'Hindous campés au bord du fleuve : « Ce sont des inconscients, des enfants insupportables ; pour un oui, pour un non, pour s'amuser, ils brandissent leur drapeau rouge et arrêtent le train. La pente est terrible, chaque fois nous risquons le gros accident ; les freins sont usés, les locomotives à bout de souffle. Quel métier ! »

L'infortuné regardait les blocs de roche suspendus sur sa tête, prêts à choir au moindre choc. Les feux de bivouacs éclairaient le torrent, des scènes faites pour une page de Kipling apparaissaient.

Les ponts tenaient ferme, l'accoutumance se faisait, une vague torpeur enveloppait le train, les bougies plantées sur le rebord des fenêtres coulaient goutte à goutte, la lune illuminait la blancheur des rocs branlants, les taches vertes des arbustes, les turbans des Hindous. Un vent glacé descendait des sommets.

Brutalement, la porte du compartiment était ouverte, une lanterne à la ceinture, trois hommes entraient et d'une voix rude au fort accent anglais prononçaient le mot fatidique : « Passeport ! » et se jetaient sur mon interprète, commençant à le fouiller. Lui se débattait vigou-

reusement malgré le revolver braqué sur lui ; j'intervenais, l'incident prenait fin.

Eski-Chéir.

Eski-Chéir, terme de cette première étape. Encore la tragi-comédie des passeports à minuit, en pleine confusion, en plein tumulte, parmi l'impassibilité des officiers anglais, leur mépris englobant également les *mohadjirs* (réfugiés), les gendarmes, les soldats et l'unique voyageuse perdue dans la foule anatolienne. Ils n'ont pas un geste pour ordonner le désordre.

Sur la grande place d'Eski-Chéir, le silence est venu, plus un être vivant, l'admirable clair de lune continue à répandre sa clarté. Quelle nuit ! Le ciel est criblé d'étoiles énormes, scintillantes ; mais où sont les messagers attendus ? Personne. Les hamals geignent doucement sous le poids des valises, quelques misérables hôtels apparaissent, ils sont peu engageants. N'importe, un toit, fût-il même d'aspect aussi morose, après minuit, cela ne se discute pas. Les pourparlers s'engagent. Le moins avenant des aubergistes grecs convient irasciblement que le calme règne sur Eski-Chéir depuis que les nationalistes sont les maîtres. Les Anglais ne tiennent que la gare et ne se risquent pas dans la ville ; on se bat à trois kilomètres d'ici. D'un geste excédé, l'homme montre le lointain et les camps anglais.

L'angoisse plane sur l'Anatolie.

Au matin, Eski-Chéir s'éveille dans la limpidité de l'automne mais toujours rien, où se cachent mes fédais ? La matinée est longue ; serait-ce ici le terme du voyage ?

A 3 heures, coup de théâtre ; comme dans un conte des *Mille et une nuits*, le décor change, la misérable hôtellerie se métamorphose, des tapis, des fauteuils font leur entrée

sur le dos des porteurs ; la municipalité témoigne ainsi de sa sollicitude, un messenger du vali annonce sa visite imminente, il va venir, chargé d'une communication urgente. L'aubergiste apprend à sourire.

Un brouhaha, les claquements de fouet des voituriers qui déposent devant la porte les autorités nationalistes ; elles entrent solennellement : vali, président de la municipalité, secrétaires, notables et, ô ciel ! un journaliste. Ainsi Constantinople aura l'écho de mes moindres paroles.

Le président de la municipalité, un magnifique vieillard, superbe de vétusté solide et d'humour, me disait : « Quels sont les sentiments de la France envers la vraie Turquie ? De quelle manière envisage-t-on chez vous le règlement ? Que dit votre chef de gouvernement ? Il est âgé, donc il doit être sage ? »

Ce vieux conservateur que le nationalisme venait de rallier à sa doctrine n'admettait pas de réponse dilatoire : « Vivre, respirer, travailler, voilà ce que nous demandons, est-ce donc si extraordinaire ? »

Le vali parlait à son tour pendant que le vieux-turban roulait entre ses doigts les grains de son tesbi. Il montrait Eski-Chéir prise entre les canons anglais et les forces nationales, l'action néfaste des agents anglo-levantins ; il décrivait la brutalité des officiers anglais de la gare.

Le journaliste prenant à son tour la parole comparait cette action anglaise aux péripéties d'une partie de polo : pour les Anglais, ce n'était pas autre chose ; que leur importait la grande angoisse qui planait sur l'Anatolie ?

Discrètement, les visiteurs se levaient pour prendre congé. Suivant l'usage turc, ils avaient gardé pour la fin le plus important : une lettre d'Ali Fuad pacha venait d'arriver, portée par un cavalier. Le général commandant le 20^e corps à Angora était en route pour me rejoindre. Il serait le lendemain aux alentours d'Eski-Chéir et me priait de bien vouloir le rencontrer dans un village dont il ne pouvait dire le nom. Une escorte m'y conduirait.

Les autorités d'Eski-Chéir ayant rempli leur mission s'effaçaient avec les formules de rigueur. J'étais invitée le soir même au konak.

Au Konak.

Le tout Eski-Chéir s'y trouvait. En plus des notabilités officielles et des principaux commerçants du bazar, il y avait encore le médecin, l'avocat, les maîtres des corporations, l'élite intellectuelle. Le président-patriarche, plus en verve que jamais, menait le train. De nombreux officiers étaient venus.

Le vali ouvre le feu ; de sa voix nerveuse, voilée, il prononce les mots d'accueil que l'interprète traduit. Il définit l'état précis du conflit anglo-nationaliste, mais le vieux président meurt d'envie de placer son mot, il n'y tient plus et entre dans l'arène. D'un geste large, il montre l'assistance. Tous ces hommes sont venus pour savoir ce que la France compte faire, ils attendent son intervention. Les turbans se penchent autour de la table et se bousculent un peu pour mieux entendre. « La France comprendra-t-elle le sentiment des braves gens qui se trouvent ici ? Pourquoi se sont-ils ralliés au nationalisme, eux paisibles commerçants chargés d'années et de sagesse ? Parce que l'Angleterre ne leur témoigne que haine et mépris. Certes nos chefs militaires ont de rudes exigences, mais eux seuls peuvent nous sauver de l'esclavage et nous ne voulons pas être des esclaves. Si vous nous accordez nos justes demandes, nous nous chargeons de faire entendre raison à nos guerriers. »

Les officiers devenaient bien quelque peu frémissants, mais ils n'osaient protester, le vieil homme était une puissance.

Le moment solennel approchait, « le colonel Hadil bey qui se trouvait à Smyrne, dans la caserne turque, lorsque les troupes grecques entrèrent, veut vous raconter lui-

même son histoire. Il vous dira ce qu'il a vu, ce qu'il a dû supporter. »

Un grand silence s'était fait : le colonel commençait ; moitié en turc, moitié en français, il énumérait avec une minutieuse exactitude les événements tels qu'il les avait vécus. Pas une exagération, pas une omission, les mémoires orientales ont une sûreté que nous ignorons, les nôtres sont par trop encombrées d'impressions et de lectures.

Graduellement la voix s'élevait, vibrait plus fort ; devant l'émoi de l'assistance qui suivait avec passion le récit cent fois entendu, le conteur s'animait. La fusillade crépitait sur les hommes désarmés ; l'exode sous les coups et les menaces, le chemin ensanglanté entre la caserne et le port, l'injure de la population grecque, l'insulte faite à l'Islam enfiévrèrent l'auditoire. Le narrateur montrait une cicatrice qui lui labourait le front : « J'en ai vu bien d'autres, mais celle-là, jamais je ne l'oublierai, jusque-là je n'avais pas connu la honte. »

« Si, nous oublierons, à condition que l'Europe nous libère, » disait l'un des turbans.

L'avocat, conciliant par nature et par profession, s'efforçait surtout d'obtenir la promesse que leur cause serait plaidée par moi, devant Paris, après l'étude faite sur le vif d'une ville vraiment nationaliste. « Nous vous montrerons nos écoles, notre petit musée, la bibliothèque. Vous parlerez à nos institutrices, à nos bibliothécaires, à nos infirmières. Pendant quelques jours, vous vivrez notre vie, vous regarderez notre effort. Ensuite vous direz chez vous que nous ne sommes pas des sauvages. »

Que de fois entendrai-je ces paroles !

En pleine féodalité militaire.

Le lendemain, à l'aube, l'escorte attendait sur la grande place, les petits chevaux caracolant pour passer le .

temps. Deux voitures allaient et venaient ; prudemment les officiers anglais de la gare s'étaient éclipsés.

Nous prenions la route, le cocher d'aspect assez redoutable, gros et musclé, enfonçait son turban or et blanc jusque sur ses oreilles, attaquant du fouet ses petits chevaux pleins de feu et d'obstination. Cramponnés à ce qu'ils pouvaient saisir, les voyageurs s'efforçaient de s'assouplir à toutes les éventualités, se souvenant du précepte oriental qui engage à ne pas se raidir contre le destin.

L'air était frais, vivifiant, l'escorte venait de tourner bride et s'engageait en pleins champs ; au loin, contre la montagne, une ligne vert tendre apparaissait, cultures du village choisi pour la rencontre ; bientôt la voiture s'engageait dans un étroit passage gardé par des murs coudés en pisé et faisait irruption en pleine féodalité militaire sur une place jonchée de paille fraîche que les troupeaux piétinaient.

Quelques instants après, Ali Fuad pacha faisait son entrée dans l'unique maison de bois préparée pour le recevoir. Il venait de brûler la dernière étape avec ses cavaliers circassiens et j'allais, pour la première fois, rencontrer le véritable officier nationaliste, soldat-diplomate accoutumé aux passes d'armes et aux discussions politiques.

Que dit-on à Paris autour de la Conférence ? Quel sort réserve-t-on à la Turquie ? Partage ? Mandat ? Contrôle ? Condominium ? C'est à peine s'il écoute les réponses. Ce n'est pas pour les recueillir qu'il vient de galoper pendant douze heures presque sans arrêt, mais pour s'expliquer.

Quelques-uns de ses familiers se glissent auprès de lui, il les écarte. L'état-major attend dans une pièce voisine. Ali Fuad reprend : « Contrôle anglo-français jamais, contrôle français peut-être. Ne voyez-vous pas combien l'Angleterre se joue de vous ? » Il s'abandonne à une explosion de haine contre les manœuvres britanniques, contre la manière des officiers sortis de l'armée des Indes. Il aligne

leurs insultes, et notre fidélité envers l'alliance soulève sa colère. Il est bien placé pour connaître les procédés de la pénétration anglaise : l'un de ses meilleurs soldats vient de faire huit kilomètres au trot attaché à la queue du cheval d'un colonel anglais de la gare d'Eski-Chéir ; l'un de ses commandants vient d'être tué pour n'avoir pas répondu à l'appel d'une sentinelle hindoue, et le pacha se promet d'user de représailles : « Nous avons jusqu'ici fait une guerre loyale, mais nos adversaires nous contraignent à les imiter. »

Il décrivait la contagion du bolchevisme sur le front oriental, l'action allemande ; il arrivait des confins du Caucase et nous discussions assez âprement, gardant l'un et l'autre notre point de vue, mais l'orage se dissipait. Comment rester morose, irrité dans ce cadre idyllique, devant le plus charmant, le plus rustique des repas ? Rien que le fait de s'asseoir à la turque autour des plateaux posés sur le tapis dissipait toute contrainte. Pendant cette accalmie forcée, le pacha oubliait sa défense passionnée, il souriait, s'excusant de la simplicité du service. Les notables apportaient les mets : oie bouillie, riz, miel, raisins, yaourt, et la loi des contrastes nous entraînait, on ne sait comment, à parler du Ritz, de Paris, des amis de là-bas. Une nostalgie profonde passait dans le regard bleu d'Ali Fuad, un soupir lui venait : « Oui, c'était une vie dure que celle-ci, dure, ingrate et dangereuse, toujours veiller, toujours se défendre... »

Les officiers qui partageaient notre collation approuvaient : « Oui, il était facile à ceux qui vivaient dans la sécurité des civilisations bien assises de blâmer nos rudesses », disait Ali Fuad, cette fois sans violence et, secouant le bref accès de mélancolie, il vantait les joies de l'indépendance, le plaisir de dépister l'ennemi pour le mieux surprendre. La maison militaire souriait, les notables apportaient l'aiguière remplie d'eau parfumée. C'était l'instant du café et des cigarettes, l'harmonie

s'établissait, égayée par les imprévus de la vie primitive, les rumeurs du village, le parfum de la terre et cet air vif, incroyablement léger.

Les adieux s'échangeaient avec une cordialité sincère, Ali Fuad était moins féroce-ment anglophobe, l'étrangère trouvait des mots plus persuasifs, l'état-major, heureux de cette détente inespérée, s'épanouissait. Ali Fuad, encadré par les siens, regardait s'éloigner la voiture, et l'apôtre du nationalisme résumait ses impressions sous les formules de la sagesse orientale : « C'est au moment même où l'on désespère de convaincre que l'on exerce souvent la plus réelle influence, et seules les discussions vives laissent une impression durable. Les paroles sincères ne sont jamais vaines. »

Une ville qui devenait moderne.

La municipalité d'Eski-Chéir accomplissait un véritable effort d'organisation urbaine. Le mouvement national reprenait à son compte ce qui restait des premières tentatives de l'Union et Progrès. Les grandes écoles d'Eski-Chéir, le musée, la bibliothèque témoignaient d'une compréhension très réelle des nécessités les plus pressantes. Un début d'observatoire astronomique s'élevait ; tout cela ne prêtait pas à sourire, il ne s'agissait pas d'une imitation quelconque, mais d'un essai très frappant d'initiative locale.

La mosquée du premier Osmanli.

« Et maintenant que vous avez fait si sagement le tour de nos institutions et répondu à tous les discours, venez voir ce que nous ne montrons à personne : la mosquée où le premier Osmanli arrivé sur terre musulmane turque proclama le premier fetva. »

Ceux qui parlaient ainsi étaient des intellectuels

arrivés la veille de Stamboul : un poète, un diplomate et un philosophe en route pour Sivas. Le docteur R... s'était joint à nous, il s'efforçait de tempérer le débordant enthousiasme de ses amis qui chantaient déjà l'hymne du triomphe, lui qui savait bien que le combat commençait à peine.

Nous étions arrivés, les chevaux faisaient halte devant un bouquet d'arbres dominant la rivière. Était-ce un village? Non, deux ou trois maisons, une petite mosquée, une source, des eaux bruissantes, des chants d'oiseaux. Sur le seuil de la mosquée, le descendant d'Osman et son fils, sa vivante réplique, portant avec une dignité sans pareille le costume d'autrefois. L'Osmanli se laissait admirer. « N'est-ce pas qu'il est beau? me disait-on. Il ressemble trait pour trait à son grand ancêtre. »

A l'intérieur de sa maison, il recevait avec toute la dignité de sa race; la pièce rustique était fraîchement repeinte et les murs recouverts d'arabesques bleues. Chacun s'asseyait à sa guise, mes compagnons de route, à l'orientale, devant le grand feu de sarments. Par les fenêtres ouvertes, l'humidité qui précède la pluie s'insinuait lentement. Le poète, le diplomate et le philosophe se grisaient de couleur locale, le docteur lui-même s'exaltait devant le passé vivace, encore intact.

« Chante, disaient-ils à l'Osmanli, chante un très vieux chant d'amour. » Et celui-ci, adossé contre la paroi bleue, modulait sa lente vocalise comme il aurait modulé les sourates du Coran. Le poète traduisait ce récit de la conquête, l'arrivée du cavalier dans les terres fertiles. Toute la vie primitive frémissait dans cette évocation que l'auditoire extasié écoutait en perdant le sens du temps et celui de la parole.

Pas à pas, la pluie descendait de la montagne, la nuit venait, il fallait partir, quitter la « forteresse noire ».

L'Anatolien s'éveillait à la vie réelle, lui aussi avait préparé son discours et dans sa langue natale aux inflexions

sonores il adressait à l'Europe des reproches bien mérités. Le sourire de la courtoisie turque corrigeait la rudesse des termes, mais l'attaque était vive : « Pourquoi nous traiter ainsi, sans justice, sans nous entendre? Pourquoi nous empêcher de vivre? Êtes-vous nos amis ou nos ennemis? Pourquoi nous avoir promis la paix, si vous voulez nous donner la guerre? » D'un geste large, il montrait le sol fécond...

Koniah.

Sur le quai de la gare, à Koniah, l'aide de camp de Raefet pacha, alors colonel, se détache d'un groupe d'officiers turcs et vient à ma rencontre. Ici, plus encore qu'à Eski-Chéir, c'est la vraie Turquie asiatique.

Dès les premiers instants, une convention tacite s'est établie. Je ne verrai pas le décor plus ou moins heureusement agencé d'un gouvernement idéal, belle image de propagande à l'usage de ceux que la réalité offusque, mais la simple vie rude, presque pauvre et fièrement acceptée de gens prêts à tout sacrifier à l'idée qui les tient. Je les trouve à ce moment unique où l'ardeur de la lutte et l'exaltation des premiers succès chassent toute autre préoccupation. Bientôt, inévitablement, des sentiments plus complexes naîtront de la longueur même de l'effort, l'amer pessimisme les atteindra. Aujourd'hui, c'est encore l'aube d'une résurrection avec ses promesses et ses illusions.

Les nationalistes occupent Koniah depuis quelques semaines. L'Entente libérale avait cru tenir la ville, elle y comptait de nombreux partisans, mais Raefet est entré et règne dans Koniah sans opposition apparente. Une heure plus tard, il arrivait dans le salon de l'hôtel.

C'était certainement l'une des figures les plus attirantes et les plus complexes du mouvement. Il portait l'uniforme du soldat, seule l'élégance de l'allure trahissait le grade,

Sous le kalpak d'astrakan, un regard d'aigle fixait l'interlocuteur et l'extrême douceur de la voix contrastait avec l'acuité du regard. Une parole vive, autoritaire, enveloppante, dans toute la personne cette indéfinissable allure qui trahit le chef.

Cependant, le nationalisme de Raefet était d'essence particulière comme tout ce qui émanait de sa personne. Il partageait avec ses pareils la tension de l'énergie, la nervosité de ceux qui luttent jour et nuit, accoutumés à toujours se taire, toujours se défier, à sans cesse observer ; mais le sourire de Raefet n'était qu'à lui, sourire d'une finesse précise et subtile, d'une incomparable ironie, d'un scepticisme à toute épreuve. Sourire de lettré, d'homme revenu de tout, d'ironiste se moquant aussi de lui-même, mais, au premier choc entre lui et son contradicteur, d'un seul bond, l'indomptable volonté s'affirmait. Un pli profond se forme au milieu du front et rien ne l'effacera tant que ce combatif n'aura pas le dessus.

Raefet dans ce premier entretien posait clairement la question : Smyrne. Il dirigeait alors toutes les opérations contre les Grecs.

Ce réquisitoire contre l'occupation, c'était l'argument prévu. La surprise fut l'attaque au sujet d'Adana. En octobre 1919, personne en France, hors les cercles officiels, ne connaissait encore la relève prochaine des troupes anglaises par les nôtres à Aintab, Ourfa, Mar-rach. Raefet, lui, en était informé et avec une force, une vivacité qui ne laissaient guère prise à la riposte, il s'élevait violemment contre notre action prochaine en Cilicie : « Souvenez-vous de ce mot : Adana. Redites bien chez vous que jamais nous ne céderons. Voilà le nœud de la question entre vous et nous. »

Alors, de telles paroles semblaient incompréhensibles. Qui pouvait prévoir dans notre camp ce qu'allait devenir la querelle franco-turque en Cilicie? Raefet, lui, était exactement renseigné.

Avec la plus parfaite bonne grâce, il m'offrit de communiquer directement, par fil, avec Moustapha Kémal et d'échanger avec lui des arguments contradictoires. A quoi bon? Je savais que cette nuit même chacune de mes paroles lui serait transmise. Ce que j'apportais ici, c'était un peu de Paris, de ses étonnements, de son sens critique. Ces isolés n'étaient pas fâchés de saisir sur le vif l'impression produite par leur tentative. Tout blâme, toute louange provoquaient chez eux une réaction immédiate. Ils supportaient cependant les jugements assez durs : ceux que le danger assiège de tous côtés apprécient la sincérité. Nous allions bien souvent reprendre le débat.

Oasis ou mirage?

Koniah, l'ancienne Iconium, l'image que les caravaniers apercevaient autrefois de si loin était pour eux, après la rude traversée du Kurdistan et de ses chaînes montagneuses, l'oasis longtemps désirée. Autour de l'éblouissante capitale du Seldjoucide, un mirage se formait ; encore aujourd'hui, il subsiste.

Du haut des monticules de sable qui la dominent, Koniah apparaît indéfiniment élargie par une ceinture de jardins et de minarets. Ils s'éloignent à mesure que le voyageur approche, inexplicable illusion que les moins imaginatifs éprouvent. Koniah, pour qui la contemple du sommet de la colline où le conquérant posa la première mosquée, est toujours la grande cité que les nomades édifièrent dans tout l'enivrement de la victoire.

Il faut la regarder ainsi, de très haut, pour saisir l'harmonie de l'ensemble, la ligne vert tendre de ses jardins, pour savourer pleinement sa fine silhouette. C'est ainsi que la voit émerger le cavalier qui s'engage dans la plaine, à quarante ou cinquante kilomètres de son enceinte. Il se figure toucher à ses portes, force l'allure de son cheval et souvent celui-ci s'effondre avant d'atteindre le but.

Cette ville qui fuit sous le regard, qui attire, déçoit, exaspère, voilà bien le mirage oriental. Nul plus que Koniah ne l'incarne. De loin, elle est toute splendeur, palais féeriques, jardins enchantés, eaux courantes, minarets de rêve ; de près ce n'est plus guère que misère et que ruines, sauf quelques très belles mosquées.

De celle du Seldjoucide il ne reste plus qu'une pierre énorme, délicatement ouvragée, puis les magnificences d'Alla-Eddin, les fantaisies déliquescentes du grand Tekké des derviches. Les sept grandes mosquées de Koniah marquent les sept étapes des conquérants sur les chemins du savoir et de la joie de vivre. Tout près, autour de ces joyaux éparpillés, quel bouleversement du sol, que de fondrières, de pauvres chemins ravinés découvrant les ravages d'aujourd'hui !

L'infiltration progressive.

Le coup d'audace accompli par Raefet s'était effectué sans vain tapage, suivant la formule nationaliste ; l'adversaire surpris n'avait pas réagi. Si l'intrigue s'agitait dans l'ombre, en surface tout allait bien. Le nid de l'Entente libérale, qui venait justement d'encaisser d'abondants subsides anglais, ne bronchait pas. Les forces de Raefet étaient adroitement disposées, elles s'affirmaient sans ostentation, s'accroissaient insensiblement, nul ne savait comment, les nouvelles recrues semblaient tomber du ciel. L'infiltration progressive était vraiment menée avec art. Une grande place publique remplie la veille par un convoi de prisonniers rentrant de l'Égypte ou de l'Inde était vide le lendemain. Qu'étaient devenus ces hommes ? Nul ne le savait, mais la ville comptait quelques centaines de soldats de plus, bien équipés, d'apparence résolue, les yeux pleins d'ardeur.

Aujourd'hui, de placides paysans anatoliens entraînent, assis sur leurs chars rustiques traînés par des bœufs ;

quelques heures après, ils avaient revêtu l'uniforme du gendarme et montaient la garde.

La nuit à Koniah...

Dans le clair-obscur d'une belle nuit d'Orient, la grande masse sombre du Konak apparaissait, des officiers de Raefet sortaient de l'ombre, le cortège se formait, encadrant l'étrangère et repoussant assez brusquement les gendarmes qui cherchaient à comprendre, l'escorte s'engageait dans les ruelles du bazar, faisant ouvrir les chaînes cadennassées qui barraient la route à cette heure tardive. Les veilleurs de nuit circulaient portant leur lanterne et la soulevant à hauteur de visage au passage des officiers ; ils prononçaient le mot de passe, attendaient la réponse et s'éloignaient. Parfois, une vague silhouette s'effaçait contre la muraille, alors la petite troupe s'arrêtait un instant, toujours en éveil.

Un impressionnant silence enveloppait le bazar. Les scintillements aigus des étoiles, l'air glacé rappelaient l'altitude. Une grande mosquée se profilait sur le bleu du ciel, bleu noir aux profondeurs infinies. Mille détails que la lumière du jour, par trop ardente, noie, sortaient de l'ombre : c'était une fontaine délicatement ajourée, un vieux puits, une porte de bronze, le parfum pénétrant d'un jardin. De la voûte céleste s'épanchaient quelques rayons semblables à ceux des faïences persanes, ils baignaient toutes ces vieilles choses et leur rendaient tout leur éclat.

Raefet, chef, père et calife.

Au matin, sous l'impitoyable soleil, la vétusté de Koniah s'affirmait. Dans six pieds de poussière d'or balayée sans cesse par le vent, l'ascension des collines s'opérait sans effort grâce à l'incomparable atmosphère

des hauts plateaux. A chaque sommet, la vision du vieil Orient croulant et magnifique s'offrait à nouveau, la terre fauve et dure apparaissait dans les ravines, la roche était de marbre rosé.

Les jeunes officiers aviateurs s'apprivoisaient, questionnant avec avidité, voulant savoir ce que nous pensions à Paris du mouvement national, ne pouvant admettre qu'il ne fût pas notre préoccupation dominante. Ils détestaient cordialement l'Angleterre, contre laquelle ils se battaient à peu près chaque jour, mais parlaient aussi de nos injustices et « l'injustice de la France compte mille fois plus que toute autre ».

Pour eux l'univers se concentrait en Raefet, il était à la fois le chef, le père et presque le calife.

Une à une les mosquées ouvraient leur porte, par une gradation savante, l'itinéraire démontrait la marche rapide de la conquête, l'épopée des premiers règnes. Aujourd'hui elles étaient remplies d'équipements militaires, un vieux gardien veillait sur les armes de toutes sortes. Il y avait aussi des recoins admirables, de vieilles portes que personne ne parvenait plus à ouvrir, des grilles en bois précieux et la lumière tombait droit des croisillons percés dans les coupes géantes qui avaient résisté à tous les chocs.

De temps à autre un jeune uléma venait se mêler au petit groupe, questionnait à son tour, accusait. Quelle étrange impression que de retrouver ici, tout à coup, l'âpre lutte des hommes de Curzon : brutalité des actes, incompréhension totale de ce qui n'est pas soi, splendide indifférence devant la haine, absolue méconnaissance de l'être humain, mais aussi volonté terrible qui ne craint ni le temps ni la difficulté.

A 4 heures le même jour, Raefet se promenait de long en large sur le grand camp d'aviation qui encercle la ligne du Bagdad. C'est là qu'il passait le meilleur de ses loisirs, là qu'il était vraiment chez lui avec ses officiers et ses hommes : ma vraie famille, disait-il.

Les lourds appareils allemands avaient survolé Paris. D'aspect rébarbatif, trapus et massifs, ils ressemblaient à de fort vilaines bêtes, mais l'équipe les manœuvrait hardiment et le vol des gros oiseaux était d'une sûreté parfaite.

Dans le petit pavillon du camp, le thé réunissait tout l'état-major. Raefet souriait, écoutant ses disciples, corrigeant dans un français impeccable leurs quelques erreurs de termes. A son tour, il prenait la parole, évoquant ses récents souvenirs de Palestine. Était-ce de cette longue solitude qu'il avait retiré cette érudition si fine, cette insaisissable ironie, ce détachement de tout? Il lançait de sa voix claire des flèches bien aiguisées contre l'Entente. « Qu'avait-elle fait ici depuis l'armistice? Pourquoi tant d'incertitudes? »

Qui peut expliquer l'effet de certaines paroles entendues au centre même des événements qui les provoquent? Certaines affinités s'éveillent dans un regard, des idées revêtent toute leur signification. Ce qui, dans la calme Europe, se traite par les chancelleries, devient ici de la vie frémissante, de la sensibilité exaspérée.

Peu à peu, les jeunes officiers se serraient autour de leur chef, les visages revêtaient une même expression, les yeux s'animaient d'une même lueur :

« Nous ne sommes ni nationalistes, ni unionistes, ni ententistes, nous ne voulons pas d'étiquette, » disait un peu plus tard Raefet, « nous sommes Turcs, ardemment patriotes, ardemment désireux d'obtenir enfin notre droit à la vie ». Il montrait du geste l'austérité du décor, l'extrême frugalité de sa table et faisait légèrement allusion aux soldes réduites attribuées à chacun. Il décrivait cette vie de guerre, la perpétuelle embuscade, tour de force quotidien. « La guerre, voilà plus de vingt-cinq ans que l'Europe nous l'impose sous une forme ou sous l'autre, et nous, les hommes de l'avant, nous savons ce qu'elle coûte. »

Il fallait entendre Raefet pacha parler des « messieurs de l'arrière » avec tout le mépris du militaire pour le civil. Par petits mots mordants, il situait l'ennemi véritable : l'impérialisme britannique, et démontrait sa fragilité. De brusques silences, des phrases inachevées complétaient ce que sa courtoisie se refusait à dire.

Dans tout cela ni menaces ni exagérations. Une synthèse précise. « Pourquoi ne leur parlez-vous pas ainsi? — Pourquoi? mais ils n'écouteront pas ; ne sommes-nous pas, pour eux, des demi-sauvages? Prisent-ils jamais la peine de nous entendre? Former des bandes, les encadrer, jouer à la guerre, oui, cela leur plaît, c'est toujours la partie de polo ; mais chercher à saisir l'évolution d'un peuple, comprendre son idée, non, jamais ils ne le sauront. »

Je regardais le capitaine D..., officier français. Ardemment, passionnément, il écoutait, gagné par la contagion de ce patriotisme qui lui rappelait le sien. Ces qualités et ces défauts le séduisaient.

Au retour, dans l'auto cahotante, grinçante et trébuchante, affolée de vitesse, nous admirions la nuit prodigieuse tout en échangeant des impressions pareilles.

...Les derviches tournent.....

A une heure de l'après-midi, devant le tekké des derviches tourneurs, la dernière auto de Koniah venait d'expirer au terme de sa course ; le soleil d'octobre brûle et rayonne. Sur la grande place toujours encombrée, dans ses ravines profondes, les paysans ont posé leurs pastèques et leurs tomates, les piles de fruits s'écroulent au passage des voitures. Patiente, la foule orientale tourne l'obstacle.

La porte du tekké est barrée à mi-hauteur par une chaîne aux maillons énormes, le calife lui-même, tel un simple paysan, doit se courber profondément pour en

franchir le seuil. « C'est le salut forcé », dit avec déplaisir le jeune aide de camp de Raefet.

Par ordre, le grand Tchélébi, seigneur de ces lieux, va faire « tourner » la confrérie. Cette séance extraordinaire met la communauté en émoi ; elle proteste tacitement contre cette infraction au rituel et feint d'ignorer les importuns dont elle réprouve la venue.

Les derviches ne sont pas ralliés au nationalisme ; jusqu'ici, ils étaient les maîtres de Koniah. D'où leur viendront désormais les abondantes oboles ? Qu'est-ce que ce bouleversement ?

Dans la cour intérieure, la vie du tekké s'effectuait au grand jour auprès des kiosques, des puits recouverts de roses, des essaims de tourterelles. Dans ce cadre à demi rustique, à demi décadent, tout était enjolivé à l'extrême. Dentelles de marbre, bois précieux se mêlaient au très simple appareil de la vie primitive.

Devant la mosquée, un merveilleux tapis à demi détruit datant de la conquête. Un vieux derviche au bonnet plus haut, plus pointu encore que tous ceux de la confrérie regardait impérieusement les intrus s'empêtrer dans leurs babouches.

Déjà la foule s'écrasait contre les grilles qui la séparaient de l'enceinte réservée aux derviches. Soldats nationalistes à la rude allure, gens du bas peuple affiliés aux sectes se bousculaient pour mieux voir.

Un par un, lentement, insensiblement, les célèbres « tourneurs » se mettaient à valser, imperceptiblement ils accéléraient leur mouvement giratoire, les bras étendus, ils s'envolaient comme des fleurs aux pétales délicatement nuancés et passaient, aériens, la tête sur une épaule, le visage figé par l'extase, silencieux, irréels suivant le rythme d'un chant arabe.

Cependant quelque chose manquait à la fête, une imperceptible discorde la troublait, des ordres contradictoires se heurtaient et sitôt que ce fut décevant

possible, le grand Tchélébi donna le signal de la fin.

Quelques instants plus tard, au camp d'aviation, Raefet, sans paraître chercher la moindre allusion, rappelait l'intransigeance des sectes dissidentes de l'Islam, parasites tenaces exploitant la crédulité des humbles. Il montrait le clergé inférieur toujours mêlé aux soulèvements populaires contre l'autorité. Le vieux mufti dont il venait de faire un vali écoutait et approuvait, secouant une merveilleuse tête savamment enturbannée.

Sur le terrain, les jeunes officiers organisaient en toute hâte des courses de chevaux, le peuple de Koniah faisait la haie et contemplait le maître du jour. Celui-ci reprenait son thème favori : « N'oubliez pas ce qui, avant tout, importe : la Cilicie », et déjà, comment démontrer l'unité de direction entre nos alliés et nous, comment justifier l'action anglo-française en Turquie ?

« Nous ne sommes pas des sauvages. »

C'était l'heure du départ ; sur le quai de la gare, tous les amis attendaient, les ennemis regardaient.

Les officiers de Raefet escaladaient légèrement le marchepied du wagon pour un dernier hommage, le petit clan des jeunes femmes turques restait discrètement à l'écart, subissant patiemment la poussière et le soleil, refusant de s'éloigner. L'ordonnance du capitaine français des Renseignements parti la veille pour Afoun-Karahissar accourait à toutes jambes avec un dernier message pour sa butte natale — Montmartre — dont il rêvait et le jour et la nuit en maudissant Koniah. De toutes parts des mains tendaient des fleurs, des bonbons, enfin c'était le vrai départ oriental chargé d'émoi, de regrets.

Paquizé, l'exquise fillette plus jolie que jamais, répétait de sa voix profonde : « N'est-ce pas, madame, vous leur direz à Paris que nous ne sommes pas des sauvages ? »

Toute l'Anatolie était ici représentée, chacun s'effor-

çait, à cette dernière minute d'exprimer sa pensée, d'obtenir un mot d'espoir, mais l'inéluçtable *taman* (en avant !) était prononcé, le lourd camion s'ébranlait, entrait dans le crépuscule, le grand appel de l'espace l'enveloppait. Koniah redevenait le mirage des caravaniers...

L'unique problème.

Rien ne vaut ces premiers instants de calme brusque pour classer l'amas des souvenirs.

Koniah était alors le premier des observatoires de l'Anatolie. Tout le mouvement des vilayets orientaux y venait aboutir ainsi que l'anglophobie soulevée par les manœuvres anglaises. Les proclamations du gouvernement anglais d'Alep à la « nation kurde » venaient d'exaspérer les chefs nationalistes tout autant que les bandes formées par le général Chévif pacha, créature des Anglais.

L'occupation de la Cilicie, peuplée en majeure partie de Turcs et de Kurdes, leur apparaissait comme le piège anglais tendu à la France pour laisser à l'impérialisme britannique le champ libre au Kurdistan. Les visées anglaises là-bas, les convoitises anglaises sur la Syrie arabe, c'était toujours l'effort de monopoliser toutes les routes des Indes.

« L'Orient est une féerie dont il ne faut pas regarder le décor de trop près », disait alors le commandant L... qui venait de signaler « le manque de routes, facteur principal du désastre de l'armée ottomane pendant la grande guerre en Irak et au Caucase ». Ce devait être encore plus tard la cause de nouveaux échecs.

Il signalait aussi la terrible difficulté que rencontraient les chefs nationalistes à faire adopter par l'Islam des modifications inévitables.

Le nationalisme de Sivas s'en inquiétait ; alors plus

européen qu'asiatique, il cherchait déjà l'appui vers la France et se disait prêt à accepter « une puissance conseillère » et déjà l'on pouvait écrire : il n'y a pas de problème turc, arménien, kurde, syrien, arabe, mais une seule question : celle de l'Orient.

CHAPITRE III

LES NATIONALISMES ASIATIQUES

Ce que transmettent les caravanes.

Au deuxième Congrès de Bakou d'août-septembre 1920, Lénine apportait à l'Orient une nouvelle formule habilement assouplie aux nécessités les plus pressantes. Il ne s'agissait plus de communisme, les musulmans du Caucase venaient de réagir violemment contre la doctrine des soviets. Ceux-ci, directement menacés par les forces de Moustapha Kémal, cédaient et ne parlaient plus que de nationalisme ; concession immense, première brèche faite aux fameux principes. La situation l'exigeait.

En Occident, la partie était perdue, les gens de Moscou ne l'ignoraient pas ; ils regardaient vers l'Orient tout ébranlé par sa formidable réaction contre le joug britannique. Les éléments disparates dispersés sur toute l'épine dorsale de l'Asie allaient s'unir dans un sentiment assez violent pour leur faire oublier des querelles farouches : la haine de l'Angleterre.

De l'Égypte à l'Inde, de Constantinople à Bombay, du bas Euphrate à la Perse, partout le mot d'ordre se répandrait : détruire l'Angleterre ennemie de toute liberté. Les Turcs si impitoyablement poursuivis par elle deviennent le grand espoir de l'Islam.

Les conducteurs de caravanes qui circulent incessamment entre la Perse, les Indes, la Chine et redescendent ensuite sur l'Anatolie sont tous des Turcs. Au passage ils transmettent les nouvelles. Ainsi, de Constantinople

à l'extrême nord asiatique, une opinion se forme. Les anciennes organisations turco-mongoles du treizième siècle se revivifient ; elles ont pour centre les hans d'autrefois, ces caravansérails qui jalonnent les plus vieilles routes du monde. L'œuvre de Gengis Khan se réveille et ce n'est plus seulement une confrérie musulmane qui s'en empare aujourd'hui, comme le note si justement Kipling, c'est une force sociale qui renaît.

Tous ces nationalismes musulmans soulevés par l'Angleterre cherchent leur point d'appui dans la force militaire turque, ce sont des officiers turcs qui les dirigent. De Salonique jusqu'à Kachgar, plus loin en pleine Chine centrale où se trouve la tribu turque de Kiptchak devenue chrétienne mais ne parlant que le turc, de l'Oural au golfe d'Alexandrette, dans toute l'Asie centrale, de la Chine à la Méditerranée, 45 à 50 millions d'hommes parlent des dialectes turcs et peuvent communiquer verbalement entre eux. Ils se reconnaissent comme étant de même origine.

C'est de cette race turco-mongole de langue turque que sortirent les neuf dixièmes des dynasties qui dirigent aujourd'hui encore le monde musulman. Pour eux, partout, l'Angleterre est l'ennemie.

Au Caucase, faillite morale de la politique anglaise, au Daghestan les soviets triomphent. En Afghanistan, berceau de l'idée panislamique dont le premier apôtre moderne fut le cheikh Djema ed-din-el-Afghani, la conquête de l'Inde s'élabore. En Irak, les officiers turcs mènent une rude guerre aux forces anglaises.

Au congrès de Bakou et le bolchevisme en Orient.

Les raisons profondes de cette levée en masse de l'Asie se trouvent en Turquie et datent de l'armistice. Voilà ce que les soviets avaient fort bien compris lorsqu'au congrès de Bakou de l'été 1920 ils baissaient pavillon devant le

mécontentement du nationalisme turc et se hâtaient de l'apaiser. Ainsi le malaise du monde musulman devant l'intransigeance russe se dissipait, la Russie disait aux Turcs : « Ne sommes-nous pas, nous aussi, des Asiatiques? »

Un office central de propagande pour tout l'Orient et l'Afrique du Nord fut alors établi. Les dirigeants de la troisième Internationale de Moscou avaient organisé le congrès de Bakou, non pour libérer les peuples asiatiques mais pour satisfaire leur ardent désir d'un soulèvement d'ensemble contre les grandes puissances d'Occident. Les hommes de Moscou vont jouer très habilement d'un sentiment qui leur vaut une formidable armée de seconde ligne et leur permettra de prolonger la lutte.

Les délégués asiatiques apportaient au congrès des aspirations, des vœux et des griefs très différents. Les uns, tels les délégués de l'Anatolie, cherchaient surtout un appui matériel, les autres demandaient le maintien de la grandeur islamique ; les Hindous voulaient renverser leurs maîtres, les Chinois ne cherchaient qu'à chasser de leur pays les exploiters européens et japonais, à secouer le joug des mandarins.

A tout cela, les Russes répondirent par des formules assez vagues, s'efforçant de tout concilier, mais le résultat positif était nul. Cependant le congrès eut pour effet de mettre en présence les délégués des peuples de l'Orient. Ils eurent l'occasion de discuter entre eux, d'aligner leurs rancunes. Ils s'expliquèrent, cherchèrent une issue. Exprimer ses griefs porte à les mieux définir, à s'en mieux pénétrer.

L'accord conclu entre les représentants de Moscou et les chefs des divers mouvements asiatiques limita l'action directe du bolchevisme en Orient et laissa une grande initiative aux nationalismes. Ainsi Moscou, après de nombreuses erreurs, faisait preuve d'une compréhension très nouvelle du monde musulman et commençait à saisir

ce qui sépare le communisme de la doctrine islamique.

Les chefs de la politique asiatique de Moscou présents au congrès cessèrent de le prendre de haut, ils firent taire les agents locaux des soviets trop portés à parler en conquérants. Une forme nouvelle de coopération russo-musulmane fut établie, elle allait augmenter le pouvoir d'expansion des nationalismes et la volonté de résistance des masses musulmanes à la tutelle étrangère. Les bases d'un *modus vivendi* entre Russes bolcheviks et musulmans nationalistes étaient posées, mais les dirigeants turcs, leur chef Kémal en tête, hésitaient encore à se laisser convaincre. Il faudra pour les rallier de nouvelles fautes anglaises, toute une suite d'agressions, d'attentats, la série des invasions grecques menées par les artilleurs britanniques, le couteau planté dans la gorge par toute l'Anatolie.

Une confédération des États musulmans?

Dès 1920, la formule pour l'Orient s'établissait sur ces bases : nationalisme intégral, lutte contre les oppresseurs, propagande travaillant dans les pays suivants : Corée, Sibérie, Turkestan chinois et russe, Afghanistan, khanats de Bokhara et de Khivas, Perse, Caucase, Turquie, Bulgarie, Égypte, Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc.

L'organisation centrale était au Turkestan, à Tachkend où travaillait Enver avec les délégués des soviets de Moscou.

Le but apparent de cette organisation centrale : une confédération des États musulmans.

Le mouvement national turc, créé d'abord contre la formation de la grande Arménie et du royaume grec du Pont, fusionna en 1920 avec l'organisation de la défense des droits de Smyrne contre les Grecs, puis avec le comité pour la défense de la Thrace. C'est ensuite, après le deuxième congrès de Bakou et l'invasion anglo-grecque

à l'intérieur de l'Anatolie, qu'il entre en relations continues avec les organisations soviétiques du Caucase et des ports russes de la mer Noire.

La Turquie centre moral de l'Islam.

En s'acharnant à la détruire, l'Angleterre faisait de la Turquie le centre moral autour duquel viendraient graviter les pensées de l'Islam. Le nationalisme turc et son chef Kémal dirigent aujourd'hui le monde islamique et lui dictent ses sympathies et ses antipathies. Grâce à l'attaque anglaise, le propagandiste turc est bien accueilli du Gange au Nil, du Yemen à la Sibérie. Ses paroles sont attentivement écoutées.

Ainsi que le disait en 1920 dans une lettre adressée aux journaux turcs le chef de Tripolitaine Suleiman-el-Baroussi, « la Turquie indépendante était la soupape de sûreté du monde musulman. En fermant cette soupape, la politique anglaise a été cause de ce que l'énergie musulmane représentée par le nationalisme turc s'est répandue dans tout l'Islam ».

Ces mots si justement pensés, écrits par le plus clairvoyant des observateurs placé au premier des postes d'observation, résument l'état de fait actuel.

En pays d'Islam les amitiés sont fidèles, nous en comptons un très grand nombre, elles regardent encore vers nous et voudraient nous laisser en dehors des grands mouvements contre l'étranger, mais cela devient de plus en plus malaisé et nos difficileux associés se hâtent de nous compromettre.

Grâce à eux, Kémal sera contraint de prendre la tête de tous ces nationalismes qui font appel à lui. Le plus important de tous, la Jeune-Égypte, est déjà depuis longtemps en liaison permanente avec le gouvernement de Sivas et celui de Constantinople. Les musulmans de l'Inde offrent leur concours et font pression sur Londres et sur

Paris à chaque heure particulièrement critique. Jeune-Égypte et comités mahométans de l'Inde menacent le sultan lorsque celui-ci s'efforce d'appliquer les directives du haut commissaire britannique. Qui dira jamais les angoisses du calife?

En Irak la lutte pour l'indépendance est menée par la Turquie.

L'Angleterre s'obstine à ne pas comprendre. Par la plus étrange des aberrations, elle force Kémal à mettre en œuvre ces moyens extrêmes dont, mieux que personne, il envisage toutes les conséquences.

Le réveil asiatique.

S'inféoder étroitement aux nationalismes asiatiques, c'était peu à peu plier devant les soviets et toute la politique de Kémal se basait sur l'indépendance. Il s'efforça de ne pas s'engager à fond dans la lutte contre l'Angleterre; jusqu'au dernier moment il refusera le concours des soldats musulmans dirigés par Enver. Il redoute ce Turkestan, porte d'entrée de l'Asie en Europe par laquelle les tribus ariennes arrivèrent, que les masses mongoles franchirent à leur tour. A sa lisière orientale se trouvent des tribus mongoles en contact étroit avec leurs frères de la Chine. Par le sud, il touche à l'Afghanistan, il confine à la Perse si passionnément anglophobe où Mustapha Soubli, l'un des meilleurs propagandistes turco-persans utilisés par Lénine menait avec une rare adresse la conquête par l'idée.

Les Alliés ignorent la puissance du réveil asiatique.

Longtemps Moustapha Kémal se défendra contre les sollicitations de l'Asie. Jusqu'au 16 mars 1920 il espérera convaincre les Alliés et comptera pour cela sur l'entremise de la France. Il voit si nettement tout ce que celle-ci

gagnerait à reprendre le premier rôle en Orient qu'il ne peut mettre en doute son désir de le faire. La France, c'est le libéralisme, le droit des peuples à vivre leur vie. L'erreur de Cilicie n'est en somme qu'une erreur locale qui doit prendre fin. Voilà pourquoi Kémal essaiera de tirer parti des négociations, toujours mal engagées du reste, qui s'établiront entre lui et nous. Ces pourparlers qui n'aboutiront pas le desservent auprès des siens et irritent l'Asiatisme. Il faudra toute la finesse et la diplomatie du soldat-politicien pour parer à ces dangers ; il devra souvent lutter de vive force contre ses extrémistes, intimement convaincus de la perfidie des Alliés ; cent fois les événements leur donneront raison.

L'Europe ne veut pas comprendre : la vitalité de l'Anatolie, la puissance du réveil asiatique, ce sont pour les Alliés des mots dénués de sens.

L'Angleterre rejettera brutalement sur nous l'odieux de certaines mesures : artillerie donnée aux Grecs, acceptation tacite des actes commis par ceux-ci. Chaque fois que nous voudrions secouer le joug de l'action en commun, par un hasard extraordinaire, l'Allemagne menacera et nous devons monter de plus près la garde sur le Rhin, dur rappel aux graves nécessités de l'heure.

Qui pourra, un jour, écrire la véridique histoire de la guerre menée contre nous par les Anglais en Syrie-Cilicie de 1919 à 1921 ? Ce serait une bien curieuse page et des plus instructives. Par qui furent armées les troupes de l'émir Fayçal ?

J'étais à Damas en février 1920 lorsque l'officier des Renseignements anglais distribuait aux chefs du Merdjaïoun et de Derkhala les munitions qui leur permettraient de nous attaquer. Voilà qui se passe de commentaires.

Pour connaître dans son ensemble la presque totalité des erreurs de la politique anglaise, il n'est rien de tel que de lire la magistrale étude du colonel T. E. Lawrence

sur le proche Orient publiée dans le *Sunday Times* du 30 mai 1920 ; déjà la liste des absurdités était longue, elle s'est encore accrue.

La France et l'Islam.

Les peuples islamiques se disent les dupes de l'Europe, qu'elle soit allemande ou anglaise ou autrichienne. Ils font, ils faisaient encore crédit à la France, mais la question de Cilicie nous place au niveau des autres.

C'était à Damas, dans un salon d'hôtel tout oriental transformé plusieurs fois par jour en club extrémiste et devenant, de 11 heures du soir à 2 heures du matin, l'asile des revendications les plus farouches. Il n'était que 5 heures, l'heure du thé, l'instant des causeries à l'euro-péenne. Abdenhamar Chabhendar, docteur en droit musulman à l'université d'El-Azar, le plus extrême des extrémistes de Damas, le plus violent, m'expliquait, avec une sérénité parfaite, dans un anglais impeccable et d'une voix délicatement nuancée, les raisons de leur haine à tous contre l'ingérence anglaise en Syrie ; il faisait aussi le procès de notre occupation militaire. Chabhendar arrivait d'Égypte.

D'un ton mesuré, avec l'inquiétante douceur des résolutions implacables, il parlait, alignant les arguments, sûr de sa volonté, de sa logique. Après le réquisitoire contre la politique anglaise et la nôtre, il posait l'ultimatum habituel : l'indépendance complète ou la lutte à outrance. Il ne formulait pas la menace, elle ressortait clairement de ses paroles soigneusement pesées, lentement dites. Dans le clair-obscur de la grande pièce si bizarrement ornée, nous nous mesurions courtoisement du regard, chacun d'un côté de la barricade.

C'étaient les grandes lignes de l'acte d'accusation habituel, mais admirablement exprimées, lumineusement mises en valeur : l'Angleterre remplacé l'Allemagne dans

le rêve d'hégémonie mondiale. Elle seule a une politique définie ; la France n'a qu'une politique d'expédients, cette politique change suivant l'homme qui occupe le pouvoir. L'Angleterre, elle, fait une politique à longue échéance, elle tisse sa toile et travaille pour l'avenir, la toile s'étend sur le monde entier. Dès que l'un des fils bouge, elle en est avisée et réagit, suivant le plan arrêté et prévu d'avance, pour tirer parti de tout incident nouveau. Cependant, malgré son habileté indéniable, elle n'a pas su saisir le sens du mouvement qui transforme l'Islam et l'emporte vers les tendances nouvelles, vers les nationalismes. Elle s'entête dans la vieille formule de corruption, de dissociation, de répression brutale, s'aliénant ainsi tous les groupements asiatiques. La France, elle, a saisi l'idée qui les anime et les relie, mais elle hésite, tantôt composant avec eux, tantôt se les aliénant par quelque volte imprévue. Elle promet, puis elle retire ses promesses ; elle proteste contre l'attitude agressive de ses alliés puis elle marche à leur remorque, tout en laissant vaguement entendre qu'elle réproouve l'arbitraire de leurs actes. Enfin, elle est incohérente, elle déçoit et irrite par sa faiblesse et son indécision.

Le lendemain, à la même place, à la même heure, un chef bédouin, extrémiste lui aussi, exposait à son tour les mobiles de la résistance. Il portait la coiffure de son clan, le voile noir retenu par la cordelette en poil de chameau ; mais cet homme des grandes tentes, au visage, à l'allure de nomade, était revêtu du plus élégant des uniformes de coupe et de teinte toutes britanniques. La fine gabardine aux reflets soyeux formait un saisissant contraste avec l'archaïsme volontairement préservé dont il portait si fièrement l'empreinte. Celui-là, c'était le désert d'aujourd'hui, son modernisme, sa façon de rejeter l'écorce d'une trop vieille civilisation, mais d'en retenir l'essentiel. Sa parole fine, acérée, qu'un ami traduisait au fur et à mesure et dont il rectifiait lui-même la moindre

erreur, cadrait avec le geste, le regard, l'ironie discrète de l'expression. Lui aussi faisait le procès de l'Entente ; sous sa politesse orientale, l'idée première s'affirmait. Un auditoire choisi écoutait : chrétiens libanais ralliés à la cause arabe, musulmans de la côte, chefs des bandes qui nous font la guerre, Palestiniens opposés au sionisme, Mésopotamiens, tous venus ici pour traiter avec Fayçal ou pour le convaincre, tous hommes de trente à trente-cinq ans, l'âge des chefs nationalistes. Chacun plaçait son mot, défendait son groupe et, tout en affirmant l'union contre l'ingérence de l'Europe, maintenait ses vues particulières.

Malgré les variétés d'appréciation, les points essentiels ressortaient clairement des longs débats contradictoires : âpre désir de l'indépendance, persuasion de l'obtenir sans trop de peine, grâce aux forces militaires toutes prêtes à intervenir ; gratitude envers le bolchevisme sans lequel la lutte aurait été plus difficile, peut-être impossible ; volonté de s'appuyer sur lui sans se laisser asservir par lui, enfin persuasion très vive que sans l'union sacrée entre l'Islam politique et religieux, il n'était pas de salut possible contre l'hégémonie de l'Europe et celle de l'Angleterre en particulier.

Mêmes paroles, quelques jours plus tard, chez les notables de Damas, dans le cercle des savants et des lettrés passionnément épris de leurs recherches ; mêmes violences cachées sous la politesse orientale, malgré leur pacifisme naturel et le rythme paisible de leurs vies ; mêmes griefs aussi envers l'incompréhension anglaise et notre décevant éclectisme. « Nous savons toujours, nous, ce que Paris pense. Paris se doute-t-il de ce que nous pensons ? »

Le prestige de l'Occident a sombré. On traite avec lui aujourd'hui d'égal à égal et encore est-ce tout juste si l'on ne se vante pas de lui être infiniment supérieur. « Le bolchevisme, oui, évidemment, c'est une force redou-

table; mais nous parvenons à l'humaniser; voyez ce qu'il devient à notre contact, combien il perd de son intransigeance... »

« Il y eut autrefois mille mosquées à Damas, trois cent cinquante médersas, des palais sans nombre. Nous avons été le cerveau de la civilisation arabe, nous serons celui du nouvel Orient. Regardez bien autour de vous, ajoutait le doyen de l'Académie arabe, et vous rencontrerez ici presque tous les représentants des groupements islamiques des plus lointaines provinces et, ajoutait un chrétien libanais, en plein accord avec ses camarades musulmans, devrions-nous être islamisés, diabolisés, bolchevisés, avoir le typhus et la peste, nous supporterions tout pour l'indépendance. Après, quand nous serons libres, nous guérirons nos autres maux. »

Le danger de l'Asie.

L'Asie ne croit plus à la toute-puissance de l'Europe et discute âprement ce qui, longtemps, fut pour elle un dogme indiscutable : la suprématie des civilisations d'Occident. Une étrange interposition s'est faite entre l'Orient et l'Occident. C'est là-bas, souvent, que vous entendrez un langage direct et dur, ici que vous rencontrerez périphrases et réticences. Là-bas une vision nette du but à atteindre, ici hésitation et doutes.

Rien n'est plus rapide que la contagion des idées, le bolchevisme russe lui-même se teinte de nationalisme et devient opportuniste dès qu'il est question de l'Asie. L'Asie aux Asiatiques, c'est la nouvelle formule.

Il est bien difficile d'exposer tout cela clairement. Ce sont des questions que le non-musulman n'aperçoit que du dehors, et serait-on l'ami le plus sûr que le fils conducteur demeurerait soigneusement caché.

Le trait caractéristique des organisations asiatiques est le mystère; même entre elles, une grande réserve règle



leurs échanges. L'Européen, quel qu'il soit, ne peut donc qu'entrevoir quelques grandes lignes du plan d'ensemble. Il n'en faut pas davantage pour comprendre l'imminence du danger.

A la grande vague asiatique déferlant sur l'Asie moyenne, une seule digue pouvait s'opposer : cette Turquie des Turcs, forte et raisonnable, que l'attaque anglo-grecque s'acharne à émietter.

« Nous voulons une Turquie intégrale et forte », déclaraient les notables de Fez en décembre 1920.

TROISIÈME PARTIE

ANGORA

CHAPITRE PREMIER

CONSTANTINOPLE SOUS LA BOTTE ANGLAISE
(FÉVRIER 1921). — SMYRNE GRECQUE.

L'ombre d'une ville.

L'étrange ville ! Qu'étaient devenues sa grâce et sa beauté ? Les Turcs passaient, craintifs et silencieux, les énergies semblaient mortes, un dur maître régnait ici, fantasque et méprisant, frappant le pavé de sa cravache, détournant son regard du « native », qu'il fût turc, français ou italien. Constantinople sous la botte anglaise était défigurée par une triste agonie. C'était une enclave étroitement assiégée, le brigandage environnant lui ôtait le souffle ; privée de tout commerce avec les régions qui l'alimentent, elle végétait.

Le refuge de toutes les misères.

Seule la foule russe s'y trouvait à l'aise, l'Asiatisme y prenait racine ; bolcheviks, menchéviks, tsaristes, cosaques de Wrangel s'y coudoyaient, réconciliés par la formule nationaliste ; panslavisme, panislamisme, pan-turquisme se rencontraient sans haine, reliés par une

même rancune. L'Angleterre les avait unis. Dans ce décor prestigieux qui lutte depuis tant de siècles contre tous les efforts tentés pour l'anéantir, la misère turque cache ses plaies affreuses, elle ne se plaint pas. Les réquisitions continuent, les Turcs autrefois aisés sont graduellement dépouillés, ils vivent sous la menace, l'arbitraire britannique ne se discute pas. Il n'y a plus de justice. Ceux qui peuvent réunir quelques bribes de leur fortune partent pour l'Anatolie.

Misère russe, misère turque se partagent Constantinople, l'une règne sur Péra, l'autre s'abrite à Stamboul comme elle peut, sous la tente, dans les mosquées ou dans des maisons à demi détruites. La première est d'une naïve impudeur, le soir elle emplit les lieux de plaisir, ses plus hautes personnalités s'offrent un dîner de trois cents livres sur la dernière fourrure ou le dernier bijou vendus le matin même; demain elles feront la queue aux soupes populaires et viendront presque gaiement remplir leur gamelle ou mendier un vêtement pour aller dormir ensuite dans quelque refuge.

La misère turque reste décente et se cache si sa robe est par trop élimée. Il est impossible de la découvrir sans se donner quelque peine, elle ne dévoilera jamais que partiellement son immense amertume et mourra de faim sans vouloir s'abaisser à mendier.

La grande officine bolchevique qui travaille ici comme chez elle trouve dans cette ville saturée de haines et de souffrances un beau terrain d'intrigues. Les cosaques tournent tout autour des agents de recrutement pour l'armée rouge, son prestige est grand. Les Russes accaparent le petit commerce, s'installent, s'incrument. Les Turcs essaient de sauver ce qui reste des leurs; pour eux, pas de soupes populaires, pas d'organisations de secours et, impassibles, les Anglais contemplant cette souffrance que les Français s'efforcent de soulager, mais la tâche surpasse leurs ressources.

Incohérence et exploitation.

L'action anglaise est incohérente, brutale ; en réalité les fonctionnaires britanniques civils et militaires font assez piètre figure. Quelque chose serait-il altéré dans l'armature britannique ? On le dirait vraiment, car ce Constantinople courbé sous la férule anglaise est un navrant spectacle d'impéritie et de désordre, le fonctionnaire anglais exploite sans vergogne ce qui est turc. Les petits commerçants turcs savent tous ce qu'il faut donner, jour après jour, pour avoir le droit de travailler ; les grands se laissent taxer sans protester, à quoi bon ? Du haut en bas de l'administration britannique tout est une question de chiffre. Tant de livres turques pour échapper aux réquisitions, le double, le triple, le quadruple pour sauver quelque peu de vos biens si vous n'êtes pas inscrit dans les listes des « Amis de l'Angleterre ». Il est impossible pour un Turc d'exercer une fonction quelconque sans se le faire pardonner au moyen d'un don plus ou moins volontaire.

Quel contraste entre cette façon si nouvelle de gouverner et ce que fut par tout l'Orient la grande administration anglaise jusqu'à 1914 ! Le fonctionnaire britannique avait certes ses défauts, mais, qu'il fût civil ou militaire, son intégrité ne se discutait pas, et c'était sa plus grande force.

Le clan.

Autre cause de faiblesse ; à Constantinople, l'Angleterre ne possède plus de colonie proprement dite, si l'on ne consent pas à classer sous l'étiquette anglaise quelques agents commerciaux anglo-levantins d'origine grecque ou maltaise voués exclusivement à leurs affaires, ne connaissant de Londres que la Cité. Les officiels du haut com-

missariat, les officiers supérieurs forment un clan qui ne se mêle à aucun autre. Il monte sa faction sans échanger une parole avec les gens du pays. La charge peut durer quelques jours, quelques mois ou quelques années, le résultat sera le même, leur ignorance n'en sera pas diminuée. Où sont donc actuellement les grands intellectuels anglais qui dissipaient ces ténèbres et répandaient sur toute agglomération anglaise un charme et un savoir des plus délicats? Sous Hamid, ils abondaient à Constantinople, et leurs vues larges, leurs jugements sûrs servaient de guide aux nouveaux venus. Ils étaient capables d'oublier les intérêts immédiats de leur pays pour leur passion de la vérité. Ils connaissaient l'Islam et l'aimaient.

Aujourd'hui, à Constantinople, mensonge et corruption sont la règle dans le camp britannique encombré par les agents inférieurs, rongé par le byzantinisme.

Chez les Français, malgré tout, une véritable colonie subsiste, formée d'éléments réellement français, s'efforçant de faire œuvre française. Les Turcs ne s'y trompent pas, c'est là qu'ils viennent chercher conseil. L'ambassade de France compte un chef de valeur : le général Pellé, autour duquel se groupent étroitement les personnalités françaises. Chacun comprend la gravité de l'heure. Dans ce camp-là, ni mensonge, ni corruption, l'action menée en tout désintéressement avec beaucoup de bon sens et de logique, un grand effort pour conjurer l'orage qu'attire le camp adverse, une vive compréhension.

Et Constantinople vivait toujours sa même attente. Les groupements qui la divisaient poursuivaient leur effort individuel, intrigue stérile, la bataille se livrait plus loin dans cette Anatolie où, dix-huit mois auparavant, je l'avais entrevue à son premier effort. Que se passait-il aujourd'hui là-bas? Nul ne le savait, c'est à peine si quelques vagues lueurs filtraient çà et là. Une fois de plus, pour savoir, il ne restait plus qu'un moyen : y aller.

En route pour la vraie Turquie, 15 mars 1921.

L'embarquement s'était opéré sans incident à bord du grand paquebot italien et pourtant, qui saura jamais ce que les innombrables services des Renseignements de toutes nationalités durent travailler sur cet événement sensationnel : un départ pour Angora ne cherchant même pas à se dissimuler, s'effectuant en plein jour contre tous les us et coutumes tacitement établis? A l'instant du visa du passeport, les autorités anglaises avaient bien fait mine de protester, léger geste d'humeur sans aucune importance, et la *Sicilia* s'éloignait lentement. Sur le quai un groupe nationaliste profondément ému regardait partir la voyageuse : quelles impressions rapporterait-elle de là-bas? Pour ceux qui se débattent de leur mieux contre un aussi terrible adversaire, tout a son importance, tout a son danger.

Depuis quarante-huit heures les nouvelles de la Conférence étaient mauvaises, la situation s'obscurcissait graduellement, des radios pleines de réticences laissaient entendre que la question de Smyrne allait reprendre toute son acuité. Une solution hybride faite pour mécontenter tout le monde s'esquissait. De tant d'imprécisions, il apparaissait que l'espoir de paix prochaine s'éloignait. La Conférence ne tenait pas sa parole. Elle avait proposé une enquête, la Turquie l'acceptait, la Grèce s'y refusait. Sans raison valable, l'enquête était repoussée et, de tout cela, un seul fait ressortait clairement : la guerre continuait.

Smyrne, 16 mars 1921.

Sous le vent du nord et le ciel clair, Smyrne scintille au soleil du matin, tout est éblouissant de clarté fraîche, de lumière bleue. Quelques bateaux dans le port, mais les

quais sont déserts. Pas une voiture, pas un cheval, pas un âne, presque pas d'êtres humains. Il semble que quelque cataclysme ait dépeuplé la ville. Partout des enseignes grecques et personne dans les magasins. La Banca di Roma porte la ruine écrite à son frontispice. Un fléau terrible a-t-il donc soudain figé Smyrne, la frappant de mort? C'est la guerre, va-t-on répondre. Les Grecs ont tout mobilisé, tout réquisitionné, les affaires s'arrêtent, il n'y a plus de main-d'œuvre pour décharger les marchandises, les bateaux repartent, comme ils sont venus. Commerce, transit, tout est suspendu et chacun maudit l'interminable lutte.

Impossible de s'aventurer à trois kilomètres de la ville sans une solide escorte, les paysans gardent leurs vergers le fusil à la main ; les montagnes voisines deviennent inaccessibleles, les déserteurs en sont maîtres ; encore un printemps sans semailles, une riche province ruinée. Smyrne séparée de son vilayet est un corps privé d'âme.

N'allez pas vanter à ceux qui doivent y séjourner la splendeur du décor, la fluidité de la lumière. Ils vous répondront par le sourire désabusé que l'Orient oppose aujourd'hui à tout optimisme. Un peu moins de beauté, un peu plus de sécurité, quelques satisfactions positives et surtout la fin des combats, voilà le vœu universel, jusque chez les Grecs que n'enflamme pas toujours la fièvre des conquêtes. Les commerçants hellènes sont de cet avis. Que pensent les Français et même certains Anglais directeurs de sociétés autrefois prospères? C'est une folie, l'Europe perd la tête et quelle que soit l'issue du conflit, le pays est ruiné si l'on n'intervient tout de suite pour arrêter cette folle guerre.

L'état-major grec vient de partir emportant jusqu'au dernier chameau, jusqu'à la dernière charrette. Solitaire, sur le quai, un unique gendarme grec contemple l'infini, et la *Sicilia* parvient, par ses propres moyens, à débarquer tant bien que mal quelques tonnes de marchandises.

Rhodes, 19 mars.

L'oasis, la vie calme, presque dormante, le printemps, les jardins d'orangers, le souffle frais descendu des montagnes et le rayonnement du moindre arbre, du moindre roc dans une atmosphère absolument limpide.

Les carabiniers italiens musent, assis au bon soleil, regardant les passagers de la *Sicilia* qui s'affolent déjà, se lançant sur les voitures et tremblant de manquer le départ du bateau demeuré au large.

Les moulins des Templiers agitent leurs ailes et les belles fortifications aux lignes pures, les solides donjons évoquent la fragilité des conquêtes.

La petite ville est admirablement tenue. Coquette, élégante, elle témoigne d'une heureuse organisation. Le bazar est un modèle d'ordre et d'abondance. Les magasins regorgent de denrées et d'objets. Toute l'Anatolie se ravitaille ici. Entre Rhodes et Adalia le cabotage travaille sans arrêt.

L'heureux et aimable gouverneur de Rhodes reçoit avec esprit des compliments bien mérités. Son jardin est un paradis, ses administrés des gens paisibles qui savent apprécier leur chance.

Adalia, 20 mars 1921.

Voici l'entrée maritime de la Turquie nationaliste ; les Italiens en sont encore les portiers bénévoles, mais vous n'y pourrez pénétrer sans l'autorisation directe d'Angora.

Une ligne de falaises rouges, abruptes, apparaît, des fortifications vieilles comme le monde s'abaissent jusqu'à la mer, étrange portail à demi croulant mais encore magnifique. Des rocs énormes en gardent l'entrée.

La *Sicilia* s'est respectueusement arrêtée à distance, tous les passagers se pressent sur les divers ponts et re-

gardent la terre mystérieuse qu'ils ne pourront fouler. Elle est muette, lointaine, prodigieusement attirante. Quelques barques s'en détachent et sautent sur les vagues; penchant dangereusement, elles approchent, abordent, silencieuses; quelques officiers turcs sautent sur l'échelle du paquebot, ils montent, inspectent, échangent quelques paroles à voix basse avec le commandant italien.

Une seule passagère va descendre et le bateau tout entier la regarde avec stupeur, avec envie.

CHAPITRE II

EN TURQUIE NATIONALISTE.

Adalia.

Dès les premiers pas dans Adalia, c'est vraiment l'entrée dans une vie nouvelle, les traits caractéristiques du mouvement national : rapidité, décision s'affirment au premier coup d'œil. Le contraste entre cette activité et l'atonie de la zone grecque est frappant. Sur le quai rempli de marchandises, les longs convois de chameaux que je vais rencontrer par toute l'Anatolie viennent chercher leur chargement. La douane est encombrée d'armes, d'équipements ; un jeune chef la dirige, mi-civil, mi-soldat, il ne quitte pas son téléphone tout en suivant les entrées et les sorties, tout en répondant à tous, et je commence à entendre ces deux mots fatidiques qui font loi par toute l'Anatolie : Angora, Moustapha Kémal pacha.

Les formalités ne traînent guère, les ordres d'Angora sont arrivés en temps voulu, je peux entrer. Un sentier raide monte vers la ville, les caravanes le remplissent ; tout ici retient l'attention, la foule aux vêtements colorés, au regard clair, la diversité des races. Chacun relève la tête, travaille, se dépêche ; les réfugiés venus de Brousse ou d'Aïdin se mêlent aux gens d'Adalia chrétiens et musulmans. Une grande douceur de vivre semble passer sur nous, le printemps est éblouissant, chargé de fleurs et de parfums. Un fleuve en liberté parcourt Adalia, traverse les larges voies dallées, s'insinue par les ruelles et emplit

la ville de son bruissement, des iris sortent entre les pierres, les orangers embaument.

Au konak, le va-et-vient est incessant, officiers, fonctionnaires se hâtent dans la grande ruche aux multiples alvéoles. Ici convergent tous les réseaux de la région. Au moindre imprévu, le fil d'Angora est appelé à résoudre le problème. Une foule essentiellement turque se presse autour des dépêches du jour, l'offensive grecque va commencer, le peuple en suit attentivement les préliminaires.

Chez le vali, l'accueil est parfait, très militaire, très précis ; en quelques minutes les difficultés sont résolues, demain le départ s'effectuera, les ordres sont déjà donnés. Que tout paraît simple ! Il n'y a plus qu'à se laisser conduire par l'invisible puissance qui, de loin, règle tout, veille sur tout. C'est bien un monde nouveau, fermement dirigé par une volonté unique devant laquelle tout s'incline.

Le soir, chez le docteur Djemil Suleyman, longue discussion et mise au point. L'indignation contre l'Europe interalliée est vive : « Encore une offensive grecque, suite habituelle de toutes les conférences, a-t-on jamais vu pays plus impitoyablement traité ? » Le docteur explique l'effort de son organisation personnelle, il vient de construire un nouvel hôpital, son dispensaire fonctionne activement, jamais de repos ni de trêve, et cela pourquoi ? Pour reprendre la défense contre une invasion que rien ne justifie, qui va tout détruire une fois de plus.

« La France veut faire l'accord, pourquoi ne le fait-elle pas ? Est-ce une vie possible que cette lutte éternelle contre le mauvais vouloir de l'Entente ? L'Angleterre ne cherche que notre ruine, nous serons contraints par elle à quitter les régions fertiles pour nous réfugier en pleine Asie, en pleine steppe ; c'est ce que l'on appelle : pacifier par les armes. »

« Tant pis, ajoute le jeune docteur, si nous finissons par devenir sincèrement les aventuriers prêts à tout ce que

l'on nous accuse d'être. » Et, en attendant, malgré sa juste colère, il poursuit son œuvre de paix, soigne ses malades et son laboratoire comme si demain lui appartenait. Il cultive son jardin, élève des paons magnifiques, sa récréation, il rêve à la bibliothèque qui charmerait ses rares loisirs, aux livres de sciences qui lui manquent si cruellement. Ah ! cette privation-là, comme je vais partout en entendre la plainte !

Nous rentrons par le bazar, tout y abonde, le territoire d'Adalia est d'une fertilité inouïe. Sur le grand boulevard qui suit la ligne des anciennes murailles, les officiers italiens se promènent, souples et gais ; plus loin se cachent dans leurs jardins les anciennes maisons à la turque, aux grillages de bois étroitement cloisonnés, faites pour la vie paisible et heureuse qui fut celle de cette terre d'abondance.

Bour-Dour.

Les semaines ont passé dans une longue suite d'étapes : 1 000 kilomètres en araba. Je suis venue buter contre l'offensive grecque et j'ai pu étudier sur le vif les effets d'une pareille invasion.

C'étaient d'abord, par toutes les plaines, de magnifiques cultures, les paysans en plein effort du labour et des semailles, et, sur les montagnes, la vie pastorale, des troupeaux comme il n'en est plus ailleurs qu'en Anatolie. Le soir, dans les villes ou les villages, le grand calme des populations satisfaites, les notables venaient tout autour de moi parler de l'Europe, nous causions tranquillement. J'avais ainsi traversé la grande idylle du printemps mais très vite l'horizon venait de s'obscurcir, l'offensive grecque battait son plein sur Afioun-Karahissar, la levée en masse s'imposait ; le soir, à Dinar, à Sandikli, sur tout le parcours, les gens discutaient les nouvelles, les recrues s'assemblaient, une désolation immense montait par tout

le pays, les récits des premières dévastations se répandaient, les réfugiés arrivaient en foule et colportaient les nouvelles : les Grecs brûlaient, pillaient, tuaient et violaient. Femmes, enfants, vieillards musulmans étaient condamnés par avance. Une profonde colère s'élevait de toutes parts contre tant d'injustice : « Qu'avons-nous fait? Que nous veut-on? »

Sur les routes, plus de ces longues caravanes conduites par le petit âne pacifique, mais des convois de blessés, des convois de munitions, partout des soldats. A quelques kilomètres d'Afioun, il avait fallu se replier, le canon grondait tout près. En quelques heures, quel contraste ! Les champs vides, la route morte, les troupeaux cachés, plus une voiture, plus un vestige de cette vie débordante hier partout répandue. C'est à grand'peine que les cochers de Sandikli consentaient à sortir leurs attelages sur l'ordre des autorités municipales, nous allions avec mille peines rallier Bour-Dour.

Chaleureux accueil de la cinquième mission du Croissant rouge, récemment arrivée dans ce centre rempli de réfugiés. Enfin, les nouvelles sont meilleures, la contre-attaque turque se dessine avec succès, les grandes figures militaires du nationalisme viennent d'entrer en scène : Moustapha Kémal pacha, généralissime dirigeant l'ensemble, Ismet pacha, commandant à Eski-Chéir, Raefet pacha, Fezvi pacha sur tous les autres points essentiels, tous au milieu des soldats.

Le premier effet de la surprise s'atténue. L'attaque grecque, partie de Brousse, ayant pour objectif Eski-Chéir, vient, encore une fois, d'être brisée devant Incunu, celle d'Ouchak dirigée sur Afioun paraît immobilisée dans la ville même.

Chaque soir, au Croissant rouge, après la dure journée de l'équipe, le communiqué était ardemment commenté. Ces jeunes gens qui venaient d'opérer, de panser, de conseiller, de soigner pendant quinze heures de suite

secoaient leur fatigue et ne songeaient plus qu'à l'autre lutte. Lorsque les nouvelles étaient bonnes, le plus jeune prenait son violon et chantait de toute son âme quelque vieux poème turc, chant d'amour ou de guerre : l'instrument, la voix se fondaient dans une même plainte, les yeux s'animaient. « Que ne ferions-nous pas pour notre pauvre et beau pays? » disait le docteur Lutfi.

Bour-Dour et le lac bleu turquoise aux eaux lourdes, saturées de sels et de minéraux, sont le domaine des roses et des pavots ; malgré tout, la vie continue, les femmes préparent la précieuse récolte, les enfants et les vieillards s'occupent des troupeaux. Je n'oublierai jamais les jours si étrangement paisibles vécus en bordure de guerre dans ce cadre merveilleux, à mille mètres d'altitude. Des messages de Raefet pacha disaient de prendre patience, le vieux président de la municipalité venait échanger des impressions sur les événements en cours. Il semblait à tous qu'un peu de la France était venu jusqu'ici partager leur lutte et qu'il en devait résulter quelque bien.

Afioun-Karahissar, 16 avril 1921.

Les Grecs viennent de partir avec une grande vélocité, ils ont laissé derrière eux un amas de plumes qui forment une série de petits monticules ; ce sont les dépouilles de tous les volatiles de la région ; à côté, d'autres monticules de laine, ce sont les toisons des brebis. A côté de ce grand massacre des innocents, des trous d'obus, des montagnes de papier, des boîtes de conserves, des cadavres d'animaux ; c'est un champ de bataille, j'en verrai bien d'autres, celui-là est surtout le terrain de la retraite brusquée. Les nationalistes reprennent possession de leurs biens, l'ennemi n'a pas eu le temps de sérieusement détruire, quelques maisons brûlées, une gare pulvérisée, un pont dynamité. L'on répare activement et la vie reprend.

Afioun-Karahissar, la forteresse noire, ou, plus exactement, la forteresse de l'opium, était le nœud des voies ferrées de l'Anatolie ; mais aujourd'hui que reste-t-il du grand transit qui se dirigeait vers Constantinople par Haïdar pacha ? La ligne du Bagdad n'est plus qu'une suite de tronçons épars, les entrepôts d'Afioun sont vides. J'admire cependant une fois de plus avec quelle rapidité les nationalistes organisent les installations de fortune, utilisant ce qui subsiste. Le jeune inspecteur des télégraphes de Bour-Dour est ici et rétablit les lignes détruites avec une activité que rien ne rebute.

Les notables musulmans chez lesquels je demeure sont encore tout émus de leur terreur récente, ils ont eu la chance de sauver leurs meubles et leurs marchandises.

Le commissaire spécial des transports militaires d'Ismet pacha venait de m'installer dans mon wagon spécial. Le long convoi était arrêté tout près du pont que l'on réparait en grande hâte. Des officiers veillaient à l'embarquement de leurs hommes ; quelques ordres brefs, à mi-voix, discipline, bonne volonté répondant au moindre geste. Le chargement des fourgons s'effectuait vivement et déjà nous étions en route, traversant lentement les premières travées de la ligne, passant sur les aiguilles tordues par les explosifs. Toute la nuit, nous allions croiser les trains de blessés, les trains de renforts. Nous nous trouvions cette fois en pleine zone de guerre.

Eski-Chéir.

Deux heures trente du matin ; c'était bien la gare quittée, dix-huit mois auparavant, sous les regards ironiques des officiers anglais restés prudemment en arrière pendant l'effusion des adieux.

Quelle métamorphose ! Le mouvement militaire rappelait celui du front de France en pleines périodes d'offensives. Partout les faisceaux d'armes, les hommes et leurs

équipements, les compagnies se reformant, mais déjà le jeune aviateur d'Ismet pacha se présentait et, avec la décision et la rapidité que j'apprendrais si vite à connaître, il faisait enlever mes colis, se saisissait de mon manteau. En deux minutes, j'étais dans la voiture, la gare s'éloignait, le programme m'était donné : j'allais loger chez le docteur Fouad. Ismet pacha, qui n'était pas parvenu à me rejoindre en cours de route, — il avait compté le faire, — serait ici demain à midi ; j'aurais auparavant visité les hôpitaux militaires et les principales formations organisées en toute hâte pour recevoir les blessés.

Dans la nuit, j'essayais vainement de retrouver cet Eski-Chér qui m'était resté si présent à la mémoire. Tout était autre : les tentes emplissaient les espaces libres, de nouveaux quartiers s'élevaient. La voiture s'arrêtait devant la maison du docteur. Après des semaines de campement j'allais apprécier la bonne surprise du confort soudain, d'une jolie table bien servie dans une salle à manger presque luxueuse et la détente soudaine que tout cela procure s'ajoutait à la griserie d'être enfin au cœur de la citadelle après avoir bien cru ne jamais y parvenir.

Déjà 4 heures du matin ; nous avons causé sans arrêt. A 9 heures, il faudrait être en route. « Si vous entendez la sirène, ne vous inquiétez pas, me disait-on, ce serait la visite de l'avion grec, il ne fait pas grand mal, il est si maladroit. »

J'avais visité les formations sanitaires d'Eski-Chér, alors remplies des blessés récemment relevés sur le champ de bataille de Gunduz-bey ; les équipes du Croissant rouge fonctionnaient sans arrêt, maintenant partout une extrême propreté. J'avais traversé les salles d'opération, les salles de pansement, admiré l'endurance des hommes, la patience des médecins et des infirmières. Je m'étais

étonnée de retrouver partout des draps si blancs, des couvertures si propres, une aération si parfaite et des visages aussi calmes.

Dans les salles des grands blessés, même ordre, même quiétude. J'entre chez les mourants, l'un d'eux se soulève et veut me parler au nom de tous. Il est livide, son visage trahit l'agonie prochaine. On tente doucement de le recoucher, il écarte docteurs et infirmières d'un geste impérieux et me dit : « Je vais bientôt mourir, je suis heureux de donner ma vie pour mon pays. Ceci me donne le droit de vous parler sans détour. Pardonnez-le-moi, madame. Vous allez voir des choses affreuses, injustes ; elles viennent d'être commises par vos alliés et nous n'avons pas entendu dire que la France ait protesté. Vous verrez par vous-même tout ce qui a été fait sur nos soldats blessés, sur nos soldats morts ; vous verrez aussi ce qu'ont enduré nos populations civiles. Les femmes vous le diront ainsi que les notables. Vous verrez nos sanctuaires profanés, le tombeau d'Ertogroul près de Seud. Vous verrez à Eski-Chéir même les turbans de nos premiers califes ramassés dans les détritrus, non loin d'ici, déchirés par les chiens. Au nom de mes camarades, je vous fais une demande : *redites chez vous ce que vous aurez vu.* »

J'avais trouvé Eski-Chéir plus que doublé par l'apport des réfugiés et des troupes ; quelques heures vécues dans la capitale militaire d'Ismet pacha m'avaient fait comprendre toute l'intensité de ce terrible effort mené avec calme, avec énergie, ne perdant pas une chance, pas un argument. Un ordre absolu en toutes choses, cette souplesse, cette ingéniosité, cette bonne humeur que j'allais retrouver dans toute la zone de l'avant.

J'étais au quartier général d'Ismet, dans le grand bureau très simple et nous causions. Ce premier entretien établissait l'itinéraire de mon voyage en premières lignes qui devait commencer dès le lendemain. La bataille

venait d'être chaude, Ismet était pressé de me voir mettre à profit l'accalmie présente. « Vous avez vu mes blessés, me disait-il, ne sont-ils pas de vrais soldats? Je ne peux me consoler d'avoir perdu un si grand nombre de mes enfants, mais je les ai vengés. »

Le courage d'Ismet, sa gaieté, sa finesse, son aimable humeur, sa causerie charmante, sa manière de se dérober aux louanges le font adorer de l'Anatolie. Il a trente-sept ans, son rôle dans l'organisation militaire est immense. En janvier 1921 les Anglais crurent venir à bout du nationalisme, ils avaient fort bien mené la révolte de Koniah, c'est alors qu'Ismet réorganisa l'armée et supprima les dernières bandes.

Avec le soin qu'il apporte à tout, il traçait mon itinéraire : toute la zone des récents combats. Je ne me doutais pas de ce que je devais y rencontrer. Dans les centres si éloignés d'ici où l'on traite en quelques paroles les questions les plus complexes, sait-on ce que peuvent être en Orient les à-côtés des guerres, connaît-on l'âpreté des luttes orientales?

Au front d'Ismet pacha, avril 1921.

Le champ de bataille de Gunduz-Bey commence à quelques kilomètres d'Eski-Chéir. C'est là que, par une manœuvre adroite qui attira prudemment l'adversaire au point précis où il devait être battu, Ismet pacha infligea aux Grecs la plus sanglante des défaites. Je traverse pendant toute une journée les plus terribles réalités de la guerre, ce que je vois remonte à quelques jours à peine. Il suffit encore de lire le sol pour y suivre les péripéties de la lutte.

Aux exquis odeurs du printemps se mêlent d'horribles effluves. Malgré tout, le ciel est si bleu, la lumière si limpide, l'air si frais que le chant grave du seigneur cocher qui nous conduit ne détonne pas dans ce cadre tragique.

Les trous d'obus sont énormes, les buissons se referment sur d'étranges choses. Caissons d'artillerie, amas de munitions à demi détruites, matériel de toutes sortes recouvrent le sol avec un amas de papiers, de caisses de conserve. La voiture commence à se débattre contre l'obstacle, la dynamite a fait son œuvre, les ponts sont détruits. Il faut toute l'adresse des cochers d'Anatolie pour tourner ces obstacles, franchir les rivières à gué.

Mon jeune guide et protecteur qui porte toute la responsabilité de notre aventure se multiplie. Tout en franchissant à pied les plus dangereux passages, nous poursuivons des discussions aussi vives que passionnées, chacun gardant son point de vue si spécial. Nous nous fâcherons quelquefois, nous nous réconcilierons toujours. Il incarne de façon frappante l'intransigeance, l'humour et l'élan de cette jeunesse nationaliste si pareille à la nôtre. Il vient de survoler tout récemment la région que nous parcourons et, tout en l'écoutant, je me disais qu'il fallait venir jusqu'ici pour comprendre le sentiment profond, véritable animateur de cette lutte acharnée. L'incroyable et absurde injustice apparaissait alors si clairement.

L'admirable paysage continuait à se dérouler avec ses lignes pures et larges, les plans se détachaient dans la fluidité d'une incomparable atmosphère, les grandes colorations de l'Asie éclairaient les sommets.

Au fond d'un ravin, une batterie d'artillerie était au repos ; les superbes soldats dont j'allais voir de si nombreux exemplaires prenaient leur *kef*. Les uns mangeaient, d'autres causaient, d'autres rêvaient, d'autres faisaient leurs ablutions devant la fontaine.

Encore des soldats, des batteries défilant en bon ordre et s'arrêtant net pour nous laisser passer, des compagnies d'infanterie allant à la relève, des convois de ravitaillement et puis, les traversées à gué, les premiers villages détruits, encore des troupes, des canons et, dans le loin-

tain, le squelette d'une ville : Seud, l'une des tragiques victimes du recul grec.

Seud, petite ville de l'Anatolie du sud, se reliant à cette région de Brousse qui était la plus prospère, la plus riante de l'Asie Mineure. La vieille petite ville contenait, il y a peu de jours encore, le charme et la douceur de la vie, mais les Grecs ont passé par là, tout est désolation. Ici, l'attaque anglo-grecque a pris son élan ; lorsque la partie fut perdue et l'évacuation prochaine, la destruction commença menée par ces bataillons spéciaux qui opèrent partout, en pareil cas, à l'arrière des lignes avec une impeccable uniformité. Les ruines de Seud évoquent de façon frappante ce que furent nos ruines à Roye et Lassigny lors du premier recul allemand. La dynamite, les pastilles incendiaires, les cartouches explosives ont été activement employées.

Partout j'entendrai dire, soit par des officiers grecs prisonniers, soit par des notables, que des officiers anglais présidaient à ces destructions et je ressentirai une profonde gêne devant l'horreur de tels actes.

Ces ruines recouvrent des cadavres, une odeur terrible s'en dégage, le champ de bataille n'était rien à côté de cela. Le soir tombe, les hiboux se penchent sur les décombres et hululent ; dans de petits jardins aux arbres calcinés, des rossignols chantent éperdument. Quelques ombres sortent des pierres et approchent, racontant leur histoire et ces faits horribles qui ne se peuvent écrire.

Çà et là, de solides fondations indiquent l'emplacement de ce qui fut une fabrique, un bâtiment municipal ; l'ennemi s'est acharné sur ce qui constitue la vie collective. Des tôles tordues par l'explosion sortent des décombres, les grandes mosquées sont en miettes, les vergers, les vignes à jamais détruits, les arbres en pleine floraison gisent sur le sol, ils ne sont pas encore flétris.

Les dégâts matériels sont grands, les Grecs ont tout emporté, mais il y a pire encore que le bazar vide et les

foyers détruits, c'est l'injure faite aux femmes, aux vieillards, aux enfants, répétition des horreurs d'Aïdin, monotone et effroyable série d'attentats.

A un kilomètre de Seud se trouvait le tombeau d'Erto-groul, l'un des pèlerinages les plus vénérés de l'Islam. Le mausolée déshonoré de toutes manières, le lit de granit du conquérant sont béants. Le turbé voisin est un charnier où les Grecs entassèrent pêle-mêle leurs blessés et leurs morts, on le déblayait encore. Le vieil iman montrait tout cela. Peut-être, entre tant d'actes semblables, celui-ci était-il celui qui marquerait la plus vive empreinte. Exaspération du sentiment religieux par de mortelles offenses, du sentiment national par l'incessant effort de l'intrigue à l'extérieur, dévastation, extermination des populations musulmanes, voilà ce que j'allais partout rencontrer sur ma route.

« Pourquoi avez-vous fait cela? demandait-on aux officiers grecs récemment capturés. — Ce n'est pas nous qui le voulions, répondaient-ils invariablement, ce sont les Anglais qui l'ordonnent. » Officiers grecs et notables musulmans confirmaient la présence des officiers de liaison anglais. Il n'était pas un homme en Anatolie qui ne fût persuadé que l'Angleterre poursuivait l'anéantissement total du pays, le Grec n'était qu'un instrument, un personnage de troisième plan.

L'exode continuait. Sur les grandes arabas traînées par les buffles ou par les bœufs s'entassaient les objets domestiques. Déjà en 1912 combien erraient ainsi ! C'était alors sur les routes de la Thrace.

Après Seud, les traces de la bataille reprennent, les villages brûlés sont abandonnés, parfois un chat semble l'unique gardien des pierres, d'autres fois, quelques familles campent sur les cendres. Un grand pont détruit, une gare pulvérisée, celle de Biledjik, et je regarde avec stupeur le cadavre de la charmante ville que j'avais, il y a dix-huit mois, si fort admirée au passage.

Notre petite caravane va compter un ami de plus : Suad hey. Il a le savoir, la finesse, l'humour et la répartie si juste et si fine de la Turquie d'autrefois ; il y joint l'élan et le vouloir de la Turquie nouvelle et cette conviction ardente qui se cache sous la philosophie du sourire : « Il faut parfois sourire pour ne pas pleurer. » Mot si juste devant ces ruines.

Biledjik.

Biledjik est un lieu de désolation et d'amertume, l'horrible odeur y est intolérable, combien de cadavres sont enfouis sous ces pierres qui fument encore ? Ici, l'ampleur de la destruction est affreuse. Biledjik, Kuplu, ont subi les pires atrocités, ce qui reste des populations est dans un état de surexcitation intense. Il n'est pas une jeune femme, pas une jeune fille qui ne soit une victime : Biledjik est un Pompéi qui date d'hier, cendres, suie, sol entièrement bouleversé, débris de dynamite et, sur tout cela, soudain, un unique sourire : deux jolies fillettes toutes roses qui filent de la soie et regardent passer notre caravane ; l'une, joueuse, fait mine de cacher son visage. Un peu plus loin, la tombe d'un vieillard qui tenta de sauver sa petite-fille et fut lapidé.

Dans l'anéantissement total, chaque ville et chaque village garde quelque chose de sa personnalité. Il suffit d'un jardin, de quelque arbre en fleur, d'une place publique, d'une fontaine, pour évoquer ce qui fut. Pendant des heures, nous parcourons ces débris, nous écoutons.

Cette nouvelle offensive grecque est une dure leçon pour la classe moyenne de l'Anatolie, bourgeoisie des villes et des villages. Elle avait ses rancunes, ses réticences envers le mouvement national, mais sous la suprême injure son patriotisme s'éveille et, mourir pour mourir, il vaut mieux que cela soit au profit des siens. Ces jours derniers, les gens d'Inégueul reçurent les soldats

grecs à coups de hache et ceux-ci s'enfuirent sans plus insister...

Encore une aube, Kuplu s'éveille, encore et toujours des ruines, des ponts coupés ; il s'agit de tourner l'obstacle, la voiture s'engage sur une descente à peu près verticale, en sens inverse arrive un interminable convoi : ce sont les gens de Yeni-Chéir qui abandonnent leur ville incendiée, but de notre expédition d'aujourd'hui.

Nous entrons en pleine zone des combats. J'ai à peine regardé au passage les cadavres, les amas de munitions. J'ai mis sans y penser, par un geste devenu habituel, mon mouchoir sous mes narines et je n'ai plus détourné les yeux devant certains aspects du champ de bataille. Nous traversons des batteries, des postes d'observation invisibles. Je vois un paysage boisé, délicieusement vallonné, des champs, des arbres et des fleurs, quelques soldats passent et disparaissent soudainement. Dans cette solitude apparente dont rien ne trahit le secret, qu'il semble être loin de la guerre !

Et c'est le retour au crépuscule dans l'éternelle dévastation, parmi les longs convois de sinistrés. Le soir, au campement, chaque village se reformera autour des grands feux, l'on parlera des derniers événements. Il n'y a plus de réticences, chacun ne songe plus qu'à l'ennemi commun. La pacification anglo-grecque en Anatolie porte ses fruits.

Quelques cavaliers dans les ruines, sous le clair de lune, les notes vives des costumes anatoliens se détachent sur le clair-obscur et c'est toute la vie primitive et patriarcale vers laquelle se retournent ceux qui ont tout perdu.

Bazardjik.

A Bazardjik, huit jours auparavant, Papoulas régnait en maître, le gros village frémit encore à ce souvenir. Pendant neuf jours et neuf nuits, il attendit la fin, le

bazar est vide, mais les Grecs ont dû fuir avant d'avoir tout incendié.

Abrahami, l'impressionnant notable dont je suis l'hôte, eut le coûteux honneur de loger le généralissime grec et son état-major. Il n'en est pas encore consolé et m'apporte un amas de papiers abandonnés dans la fuite. J'y trouve une lettre du drogman Sava, attaché à l'officier anglais Storr et ordonnant de préparer pour celui-ci une confortable chambre.

Avant-hier Ismet pacha et Moustapha Kémal dormirent ici. Abrahami est un homme avisé, le bas de sa demeure est encore rempli de vivres.

Les notables de Bazardjik viennent raconter leurs impressions récentes, ils demandent avec angoisse si quelque retour offensif de l'ennemi est à prévoir.

L'état-major est venu partager notre repas sorti de ses cuisines. Il ne peut être question que de la guerre, de la participation effective des officiers anglais à toutes les opérations.

Qui dira jamais ce que peut être en Anatolie le calme d'un village pendant les courtes heures de repos des nuits de printemps? Mais l'aube vient vite, un coup discret à la porte sonne le réveil, déjà les voitures sont attelées. C'est le branle-bas de la toilette et du paquetage.

Nous sommes en route. Pendant huit heures le splendide escadron de la première division évoluera tout autour de nous avec une folle hardiesse, escaladant à pic les sommets qui bordent la chaussée, les descendant à la même allure, manœuvrant avec un ensemble, une précision ailées. Des fantassins appuient la manœuvre, des batteries d'artillerie solidement attelées passent à toute vitesse, galopant à travers champ sans qu'hommes ni bêtes perdent pied. Simultanément, de tous côtés, les mitrailleuses partent, l'escadron s'évanouit dans des replis de terrain.

Les soldats viennent de jeter quelques couvertures, sur

l'herbe fine, nous nous asseyons à la turque autour du thé. Nous sommes à mille mètres d'altitude, très près des lignes grecques. Je suis impressionnée par l'aisance des officiers et de leurs hommes, aucune servilité chez ceux-ci, aucune raideur chez ceux-là, mais l'habitude d'être immédiatement obéis. Le danger si proche resserre le lien, la première division est une grande famille dont tous les membres sont solidaires.

Cette halte si brève va prendre fin ; en deux minutes, thé, couvertures, jumelles, tout a disparu. Un dernier regard sur l'Olympe de Brousse aux neiges éternelles, sur Inégeul qui brûle. L'on me gronde doucement lorsque, avec la candeur inhérente au civil, j'abandonne mon léger abri pour contempler encore la plaine toute proche. Les soldats qui gardent cette position sont groupés autour de la voiture pour un dernier salut.

CHAPITRE III

ANGORA

La Mecque moderne.

Arriver soudain un matin devant une petite gare paisible sur laquelle se lit le mot répété par toute l'Asie : « Angora », voilà une impression vive. L'ancienne maison du chef de gare est occupée par le pacha : Moustapha Kémal, seul maître ici. Il n'a pas cessé d'être le promoteur du formidable effort que je viens de parcourir pendant deux mois, partageant sa vie au point d'en saisir l'entière signification et les moindres nuances.

Dès ce premier coup d'œil, Angora se révèle sous ses deux aspects : ville essentiellement asiatique modernisée à l'extrême, campement adroitement organisé. La Mecque nationaliste tient entre ces quelques constructions de pierre hâtivement effectuées et ces tentes qui recouvrent les collines, les grands espaces libres, formant une série d'annexes bien plantées, claires et ordonnées autant que l'agglomération principale.

Sur les routes, les délégations asiatiques hument l'air printanier, quelques-unes portent de beaux costumes aux soies vives, d'autres, tels les Afghans, sont des plus européennes. La plupart des ministres et des députés ont la tenue nationaliste moitié civile, moitié militaire, complétée par le kalpak d'astrakan. C'est presque un uniforme parfaitement adapté à la vie d'Angora.

La gare est simple avec cette note de sobre élégance qui ne déplaît pas au pacha. Droit devant elle, au terme de la grande voie centrale, une colline aux lignes sèches

et redoutables, au roc abrupt que des fortifications, œuvre du Seldjoucide, soulignent de leur note sombre. La très ancienne capitale a grande allure mais elle est aux trois quarts rongée par le feu.

Sur les chaussées qui s'entre-croisent à ce nœud stratégique sillonné par les artères principales de l'Anatolie, toujours ces interminables convois de chameaux en perpétuel mouvement, le passage des troupes, les cavaliers maîtrisant des petits chevaux encore à demi sauvages, des voitures en quantité, le gouvernement d'Angora, les parlementaires, les délégations, chacun à la sienne, seul le pacha circule dans son auto.

Chez tous : officiers, députés, ministres, même allure rapide, même parole directe, même expression concentrée appuyée par le regard volontaire. Même âge aussi, trente à trente-cinq ans, même tension de la volonté.

C'est une ambiance impossible à définir que celle d'Angora, un nouveau monde voué à la lutte intensive se débat ici dans une atmosphère électrisée dangereuse et prenante à tel point que le souvenir en demeurera inoubliable. La bataille quotidienne est ici, plus qu'ailleurs, chargée d'imprévu, de promesses, de possibilités ; le formidable grondement de l'Asie y arrive en ondes sonores et l'énigme du proche avenir s'y pose en lettres de feu.

Angora est l'aimant autour duquel viennent s'unir les revendications asiatiques. L'homme qui tient tous ces fils entre ses mains, le pacha, représente une puissance qu'aucun potentat ne connut jamais. Son organisation a gardé la ligne du début, formule démocratique qui convient admirablement à l'Islam et s'appuie sur une oligarchie dont il reste la tête. Ses ennemis les plus acharnés lui rendent justice : « Aujourd'hui et jusqu'au succès final, nous ne pouvons nous passer de lui, il a été l'initiateur de notre suprême effort, il en reste l'âme et nos rancunes personnelles ne comptent pas devant cela. »

Partout il suffit de prononcer son nom pour que l'œil

des plus durs s'adoucisse et que celui des impénétrables s'éclaire. L'ironie naturelle qu'aiguise le vent si coupant d'Angora fait trêve devant cette grande figure si séduisante et si fière. On lui pardonne même ses sautes d'humeur, ses colères brusques, il est le maître vénéré et redouté. Il est celui qui peut, qui doit tout sauver.

La pire rancune contre l'intrigue anglaise est peut-être soulevée par l'incessant effort qu'elle mène pour l'assassiner et rien ne le rebute, sa ténacité apparaît ici vraiment dans toute son irréductible patience. Il n'est presque pas de jour où quelque agent anglais ne soit découvert dans Angora même, malgré la remarquable organisation de police qui fonctionne par toute l'Anatolie. Je verrai se promener des officiers anglais pris ainsi sur le fait et musant par les rues de la ville, pour passer le temps jusqu'au prochain départ pour les vilayets orientaux.

Dans le mouvement des armes.

La petite maison que le gouvernement a fait préparer pour m'y recevoir se trouve dans le grand quartier de l'ancienne ville décimé par le feu. Une large artère en pente raide monte vers l'infini, c'est la direction des vilayets orientaux, la grande porte ouverte vers l'Asie. Jour et nuit les troupes la sillonnent, les sabots des chevaux martèlent le pavé. Mes huit petites fenêtres donnent sur le grand large et comme à Eski-Chéir, je vis dans le mouvement des armes.

« Que de soldats ! ai-je dit. — Oui, m'a-t-on répondu, c'est qu'à ce moment même l'Angleterre mobilise contre nous, elle attaquera bientôt ouvertement et qui sait si vous n'allez pas la suivre. »

Je me suis fâchée, accusant mes interlocuteurs d'être atteints du délire de la persécution. Ils ont répondu par des faits et des chiffres. Chacune des récentes offensives grecques fut appuyée par une attaque politique de grand

style dans la région de Koniah. Un certain Déli Bache, brigand de profession, d'accord avec les agents de Zeïnel Aledine, cheik de Koniah, et de son frère, organisait chaque fois à nouveaux frais l'entreprise avec d'autres affiliés de marque. Formidable œuvre de désintégration menée à coups de livres sterling et reprenant inlassablement sur les mêmes bases et avec les mêmes hommes. L'action politique anglaise s'appuyait aussi sur les chefs religieux des communautés orthodoxes grecques et arméniennes. A chaque reprise l'attaque se faisait plus vive, plus serrée ; cette fois l'on venait de jeter le masque, les Anglais ne prenaient même plus la peine de dissimuler leur participation directe à l'agression d'ensemble.

Mustapha Saguir devant le tribunal de l'Indépendance.

Aujourd'hui Angora est en rumeur, les voitures des ministres et des députés arrivent de tous côtés, les officiers entrent à cheval dans la cour du Parlement et s'arrêtent devant le tribunal de l'Indépendance. Le peuple en assiège les ouvertures et, très démocratiquement, journalistes, officiers, ministres et députés enjambent les fenêtres, poussant doucement la foule qui leur oppose sa force d'inertie. Ils se fraient un chemin en escaladant des grappes humaines.

A l'intérieur, malgré les grandes baies ouvertes sur l'air libre, l'atmosphère devient irrespirable tant l'affluence est grande. De hautes échelles disposées un peu partout sont remplies à craquer, l'accident ne manquera pas de se produire. Par instants, un remous traverse cette masse compacte, la poussée augmente, l'inculpé semble sur le point d'être submergé ainsi que son gendarme, mais la discipline d'Angora maîtrise les curiosités les plus vives ; au moment d'atteindre le but, la vague s'arrête.

Mustapha Saguir, l'Hindou musulman, reste seul devant ses juges et la foule haletante recueille les faits, les noms

les chiffres de la formidable intrigue anglaise dans tous les pays d'Islam, elle apprend à connaître ses procédés, ses ruses et sa corruption.

Quelle leçon de sciences politiques pour cet auditoire passionné ! Il écoute le grand procès de l'impérialisme britannique et absorbe avidement chaque parole. Le plan formé par l'Intelligence Service lui est clairement exposé, de rapides frémissements l'agitent, mais il reste muet et discipliné.

Mustapha Saguir défend sa vie avec une intelligence, une habileté prodigieuses. Il répond en turc aux questions qui lui sont posées, sa voix modulée scandé chaque mot, il avoue. Impossible d'imaginer pareil silence planant sur une telle multitude dont il est possible de percevoir le souffle précipité. Kalpaks d'astrakan et turbans, robes asiatiques et tenues européennes oscillent de temps à autre et des gouttes de sueur tombent le long des visages crispés par l'attention.

Le juge qui interroge aujourd'hui mène son enquête avec la plus parfaite courtoisie. Rapidement, brièvement, en parfaite maîtrise de la parole et du geste, il serre de près l'accusé avec un sourire, celui-ci répond sur le même ton d'exquise politesse par un même sourire et la lutte n'en est que plus impressionnante.

Mustapha Saguir est jeune, il parle comme un homme d'Oxford, il écrit avec une pareille élégance et la clarté de ce qu'il expose fait honneur à ses maîtres. Je viens de lire sa déposition, document formidable écrit en entier de sa main dans un anglais digne de Kipling et voici quelques notes prises par moi le 6 mai 1921 sur ces feuillets à la ferme et claire écriture :

Mustapha Saguir est un nom de guerre sous lequel l'accusé s'efforce de dissimuler celui d'une grande famille musulmane de Bénarès. A dix ans, il impressionna les hauts fonctionnaires anglais de la région par l'incroyable précocité de son intelligence et, comme cela est fréquent

en pareil cas, il fut emmené en Angleterre pour y recevoir la formation toute spéciale réservée aux sujets de choix.

Ce seront d'abord quatre années d'études intensives dans une *private school* de Brighton célèbre pour son luxe et son élégance. Puis, à quatorze ans, Edimbourg dans de pareilles conditions, ensuite Oxford, le Lincoln College où il sera traité comme un jeune prince et conquerra le *B. A. degree* et les *second class honours in history*.

Avant de terminer le cycle d'Oxford, un peu avant le dernier terme, il est convoqué à Londres par le Chief Secretary et jure sur le Coran, devant deux grands fonctionnaires britanniques et deux religieux musulmans, « d'avoir le plus absolu loyalisme envers le trône d'Angleterre et le vice-roi des Indes et de suivre sans jamais discuter tout ordre qui lui serait donné ».

Il rentre à Oxford, termine ses études, puis est envoyé au Caire par le gouvernement britannique sous prétexte d'y étudier l'arabe, mais en réalité pour y suivre le mouvement nationaliste égyptien.

Il va en Perse, toujours pour des buts politiques, revient à Londres, est attaché à la section politique et sa spécialité sera dorénavant la politique étrangère de la Turquie, de la Perse, de l'Afghanistan et des Indes. Puis il va en Suisse. En août 1914, il est envoyé aux Indes.

Il décrit avec une parfaite clarté la situation de l'Angleterre au moment de l'armistice, ses difficultés, comment elle rétablit sa situation compromise, comment, vers la fin de la grande guerre, son parti militaire reprend la haute main et l'entraîne vers les grandes entreprises.

Il cite cette réponse du haut commissaire britannique à Constantinople au Foreign Office qui lui demandait un rapport sur l'état politique de l'Anatolie : « La vie et la propriété n'étant pas assurées en Anatolie, il serait plus que préjudiciable à l'honneur anglais de conclure un accord avec ces *cut throats*. »

C'était toute la thèse du War Office. Les événements ne l'ont pas modifiée.

Mustapha Saguir explique pour quelles raisons l'Angleterre joua d'abord le jeu d'attente qui, jusqu'au dernier instant, niera l'existence du nationalisme, puis le jeu grec que les officiers britanniques conduiront.

Il expose le plan de propagande pro-anglaise mené par le sultan, par les membres du gouvernement de Constantinople, par le parti militaire anglais de Constantinople : colonel Nelson, major D. Monford, Stone du Civil Service, captain Bennett.

Cette propagande vise l'anéantissement du mouvement national et de son chef; Mustapha Saguir donne les noms du comité formé pour l'accomplissement du plan d'assassinat de Moustapha Kémal : ce sont les hommes déjà cités et le pasteur Frew.

Tout ceci, l'inculpé le répète à haute et intelligible voix et le juge qui préside aux débats insiste sur chaque point, l'engageant à préciser.

Il doit ensuite expliquer pour quelles raisons il avait paru si bien désigné pour exécuter l'attentat tant de fois manqué.

« C'est que, répondait l'accusé, j'ai moi-même, quelques mois auparavant, mené avec succès en Afghanistan une mission bien autrement périlleuse : l'assassinat de l'émir. »

Cette fois, l'assistance a grondé sourdement, mais, d'un geste imperceptible, le tribunal a rétabli le calme. Avec son habituelle précision, Saguir donne les noms des gens impliqués dans ce dernier complot comme il va livrer ceux de tous les musulmans à la solde de l'Angleterre, ainsi que le montant exact de leurs rétributions. Le frémissement des auditeurs s'accroît, leur nombre semble encore s'être accru, les chiffres, les noms tombent un par un : le sultan, la famille impériale, le Palais en tête, d'autres ensuite. Il reste bien peu de chose de Constan-

tinople après un pareil exposé et tous les groupements de l'Islam ont ici leur représentant.

« Si l'Angleterre, ajoute Saguir, était assurée que les Turcs, surtout les nationalistes, renonceraient à la lutte aux Indes, en Afghanistan, en Mésopotamie, en Égypte, il y aurait accord immédiat ; mais aussi longtemps qu'elle n'en sera pas persuadée, la lutte continuera. »

« L'Angleterre veut placer l'Anatolie sous le mandat anglais. Ainsi seulement sera-t-elle assurée de contrôler effectivement la politique islamique de la Turquie. »

Les juges sont sortis pour délibérer. Pendant cette suspension d'audience, la foule garde jalousement sa place, l'éternel sourire de l'accusé s'est éteint.

Plus tard, le pacha me disait en s'informant de mes impressions d'audience : « Je fais très bien la différence entre la véritable Angleterre et le parti impérialiste anglais qui m'a voué une si vive haine. Je sais même qu'une partie de l'opinion anglaise est pour nous ; le revirement total se produira-t-il en temps voulu ou devons-nous lutter sans merci et sans trêve contre les quelques hommes qui depuis deux ans s'efforcent en vain de nous détruire ? Toute la question est là. »

L'action administrative et militaire. L'Assemblée nationale d'Angora.

Dans cet Angora façonné par lui, le pacha semblait partout présent. Ainsi qu'il y a dix-huit mois, le télégraphe lui apportait à chaque instant le moindre souffle, la moindre pensée de son organisation. Elle et lui ne faisaient qu'un.

Au cours de nos divers entretiens, j'allais m'étonner de son sens européen, de sa parfaite connaissance de tout ce qui se dit et s'entend à Londres, Paris, Rome, Berlin. Quelle volonté, quelles lueurs dans ce regard et que d'affinement chez ce civilisé à l'extrême ! Quelle façon si bien

à lui de tout indiquer en laissant son interlocuteur compléter sa pensée ! Sa haute et fine silhouette, son élégante allure trahissaient le chef accoutumé au commandement mais aussi sachant plaire et aimant à plaire. Tout en lui était réceptivité intensive, compréhension rapide. Le prodigieux effort de toutes les minutes mené par cet homme prisonnier de son œuvre, ne pouvant l'oublier un instant, se voyait encore mieux d'ici. Il devait mener toujours du même geste son action administrative et militaire ; pas de répit.

Après le coup de force anglais du 16 mars 1920, les députés qui avaient pu fuir de Constantinople, les nouveaux élus des *sandjaks* (départements) de l'Anatolie se réunirent à Angora le 23 avril 1920. Moustapha Kémal, en sa qualité de président de la défense des droits de l'Anatolie et de la Roumélie, avait déjà suggéré au peuple turc l'idée d'une nouvelle élection établie sur des bases plus larges que les précédentes. Ce fut fait. *L'Assemblée nationale d'Angora*, considérant que le calife était prisonnier des Anglais, s'adjugeait provisoirement tous les droits souverains. Elle assumait les fonctions exécutives et législatives et transférait une partie de ses pouvoirs aux départements qu'elle venait de créer. Chacun se trouvait muni d'un délégué *vékil* (mandataire) chargé d'assurer le fonctionnement de l'exécutif et du législatif. A chaque vacance de ces délégués, l'Assemblée comble la lacune en élisant l'un de ses membres.

Au mois de janvier 1921, une nouvelle loi attribuait la souveraineté sans restriction au peuple représenté par les trois cent cinquante députés du parlement d'Angora.

L'Assemblée nationale siègera telle qu'elle est aujourd'hui jusqu'à l'accomplissement de son œuvre : indépendance pleine et entière du khalifat et du sultanat, intégrité nationale de la Turquie.

Ce but atteint, l'Assemblée devra se dissoudre, de nouvelles élections seront faites pour deux ans par le

suffrage universel. Le président actuel, Moustapha Kémal pacha, gardera le pouvoir tant que la victoire totale ne sera pas obtenue. Le parlement d'Angora s'apparente d'assez près au parlement anglais.

Les communes se forment sur le modèle des communes françaises avec un maire choisi par elles. Elles élisent entre elles une assemblée départementale (*choura*) qui gère leurs biens par l'intermédiaire de cinq notables. Le *mutessarif* (préfet) contrôle les décisions prises. Les différents directeurs : instruction publique, travaux publics, service de santé, etc., sont considérés comme le personnel technique de l'Assemblée départementale. En un mot, c'est une décentralisation complète de l'administration érigeant chaque département en État et cherchant à faire de l'Anatolie une sorte d'États-Unis fédérés.

Les lois fixant les pouvoirs des délégués, leurs responsabilités, les pouvoirs des communes et des *chouras* (assemblées départementales) sont en pleine discussion au parlement d'Angora. Des commissions spéciales s'en occupent.

Le *caza* subsiste comme division administrative et policière mais sans aucune personnalité juridique.

Tel est *politiquement* et administrativement le but cherché par Kémal : organiser une Anatolie indépendante et forte. L'action militaire n'en est que l'instrument. Dès les premiers jours de son effort, Kémal cherchera une base solide pour l'édifice, il s'efforcera de s'associer le peuple turc, d'en faire son partenaire. Il offre à celui-ci ce qui peut le mieux lui convenir : des institutions démocratiques, une participation très large aux différents organes du gouvernement, un lien fédératif qui permet aux provinces de sauvegarder leurs coutumes spéciales. Il lui donne aussi ce que les peuples de l'Orient exigent : un vrai chef, ferme sans despotisme, ayant fait aux siens l'entier sacrifice de lui-même, de ses goûts personnels, n'existant plus que pour la grande cause, possédant le prestige et le rayonnement.

Cette séduction personnelle qui résiste à l'usure de la lutte, aux terribles difficultés que suscite à chaque heure l'impérialisme anglais est assez profonde pour retenir autour de Kémal les plus hautes intelligences de son pays. Elles aussi font abstraction de leurs intérêts individuels et la grande abnégation de ces hommes voués à la même cause, voilà ce qui impressionne le plus vivement à Angora.

La manœuvre n'est certes pas facile ; tout autour, l'Asiatisme s'agite et cherche à prendre la direction, il s'agit de limiter l'aide inévitable, de sauver l'indépendance. Lorsque Kémal est le plus fort, tout va tout seul ; mais il y a les périodes de crises, les jours de recul, alors, la meute gronde, la foule inconsciente réclame et les plus sages ont tort.

Une organisation fondée sur la tradition. La victoire certaine.

Que voyais-je autour de moi ? L'antithèse du bolchevisme, une organisation fondée sur la tradition, utilisant toutes les forces existantes, s'appuyant sur la propriété, sur le lien familial, sur le patriotisme. Partout l'ordre, les réquisitions payées, les fonctionnaires et les soldats rétribués. Partout des vivres, des champs cultivés, un prodigieux effort pour maintenir la vie normale. Partout une seule action, un seul but.

J'avais regardé, à quelques kilomètres des avant-postes, les villageois secouer leurs cendres, rassembler les pierres du foyer. L'incroyable effort de travail donné par l'Anatolie jusqu'aux endroits même où parle le canon témoignait de la vigilance du grand chef, de sa perception rapide des dangers et des chances, mais il fallait le voir à l'œuvre, sur place, son extrême souplesse dans la décision, son infatigable énergie pour bien saisir à quel point il possède le sens des réalités.

Sa vraie formule : maintenir l'équilibre entre des forces

adverses et ne se laisser dévorer par aucune n'est pas toujours d'une application facile. Parfois la tempête gronde sur Angora, les esprits s'échauffent, un souffle brûlant venu de l'Est a passé sur tous et les récriminations commencent. Le parlement s'assemble, l'opposition s'anime : « Où est donc le pacha ? Il n'a même pas pris la peine de venir. Il se moque de nous et ne cherche plus à le dissimuler. » Les discours commencent, la surexcitation est à son comble et l'on dirait vraiment un parlement européen. Le pacha entre, jeune, ironique, un peu distant, portant à merveille la grande capote militaire ; il gagne sa place habituelle et fixe l'Assemblée de cet étrange regard qui parle avec une netteté sans pareille ; la foule résiste et l'interpelle, usant de cette familiarité que l'Islam autorise. Le chef a prononcé quelques mots, on écoute, la houle s'apaise, il peut continuer. De sa voix brève, timbrée, en parfaite possession de lui-même, il résume ce qu'il exige, le charme s'opère ; il est acclamé frénétiquement, toutes les mains se lèvent pour voter suivant ses désirs et c'est encore une bataille gagnée.

Il a disparu, la séance continue et liquide des questions de moindre importance, les députés n'écoutent plus que d'une oreille, Adnan bey, le vice-président de la Chambre, reprend les rênes et avec humour précise, mène les débats. Djellaleddine Arif cause avec ses collègues, les hodjas interviennent, les représentants des sandjaks disent leur mot et le groupe des Affaires étrangères suit avec soin une discussion assez vive sur la politique extérieure.

Pendant, la croisade anglo-saxonne suit son cours, jetant sans répit les Grecs à l'assaut. J'allais quitter Angora au plus fort de la lutte sans pouvoir continuer la page commencée, mais j'en savais assez pour comprendre qu'une organisation aussi complète, aussi parfaitement adaptée au pays, à ses besoins, à ses désirs ne pouvait sombrer aisément. Il était impossible de mettre en doute sa victoire finale.

CONCLUSION

J'ai quitté Angora le 10 mai 1921 ; au moment où cette rapide étude sur le nationalisme turc prend la route de l'imprimerie, en cette fin d'août 1921, la lutte continue par toute l'Anatolie, plus âpre, plus impitoyable que jamais.

Cette fois l'impérialisme anglais a jeté le masque, M. Lloyd George, lord Curzon, le War Office — les maîtres de l'Angleterre d'aujourd'hui — mènent ouvertement l'assaut. Des troupes anglaises, des états-majors anglais, des contingents de marins anglais encadrent les Grecs. A ceux-ci qu'a-t-on promis? Constantinople et Ismidt, Smyrne et Aïdin, la région de Koniah et Koniah elle-même, formidable récompense. Les Grecs maîtres de la Turquie, l'Angleterre suzeraine de cette nouvelle Grèce et Constantin vice-roi de ce nouvel Empire, voilà ce qui galvanise le dernier effort.

Il est conduit à l'aide d'un énorme matériel de guerre, certes les Anglais n'ont rien épargné, ils tentent ainsi de réduire au minimum leurs pertes en matériel humain. L'attaque s'opère simultanément de toutes parts. Elle s'en prend au littoral de la Marmara, à celui de la mer Noire et tente le mouvement convergent sur Angora. La plus belle contrée de l'Anatolie est envahie, piétinée, saccagée, les populations errent en plein exode vers les terres lointaines. Angora se trouve menacé, la vague s'arrêtera-t-elle devant ses portes? Il est impossible de le dire. Alors, tout est fini?

Non. Sous le terrible assaut, le gouvernement d'Angora

n'a pas perdu la tête. Il n'a pas commis l'irréparable faute d'imputer aux chefs militaires du mouvement national ce que nul ne pouvait empêcher. Les grandes figures de la résistance : Moustapha Kémal pacha, Fevzi pacha, Ismet pacha, Raefet pacha restent à leur poste et le grand dictateur d'aujourd'hui, Moustapha Kémal pacha, est toujours celui que chacun vénère, auquel tous obéissent. Tant qu'il en sera ainsi, tant que l'Anatolie résistera aux efforts tentés pour la désunir, rien n'est perdu. Elle a pour elle l'unanimité du peuple turc et l'Islam entier.

Contre cela, malgré les tanks et les autos blindées, malgré les canons lourds, l'agression des coloniaux anglais est une bien faible chose que les neiges d'octobre ne tarderont pas à enrayer.

Certes les dégâts commis sont affreux, l'injure est pire encore, mais l'Islam ne devra pas oublier que devant cette grande injustice, il trouvera ses meilleurs défenseurs dans le camp même des Alliés. Ce sont des voix françaises — des voix anglaises même — qui parlèrent le plus haut pour dénoncer les faits inqualifiables. A Londres, toute une opinion publique s'en est émue. A Paris et à Rome, les protestations se sont précipitées.

La grande opinion publique de l'élite intellectuelle française s'est violemment insurgée contre les assauts subis par l'Anatolie. A mon retour d'Angora, je n'ai trouvé ici que sympathie pour la cause turque et indignation contre ses ennemis. Pas un Français n'a voulu se souvenir des dissentiments si habilement cultivés entre la Turquie et nous par nos adversaires et nos rivaux. Tous ici ont pris parti pour elle malgré les quelques difficultés qui subsistent entre elle et nous. A chaque conférence, des voix françaises ont énergiquement protesté contre l'amoin-drissement de la Turquie. Voilà ce que nos amis de là-bas ne devraient pas oublier, voilà ce que j'ai dit et redit à Angora dans les discussions très vives mais toujours ami-

cales où j'ai maintenu mon point de vue sans en rien rabattre.

Ceci posé, ce que je puis ajouter ici, c'est que je suis rentrée profondément émue par tout ce que j'ai aperçu au cours de ce poignant voyage. La sincérité de tous, la manière élégante et fière d'accomplir le grand sacrifice, l'absence de toute vaine parole m'ont impressionnée tout autant que l'incroyable et absurde injustice de l'adversaire.

Je ne plaiderai pas sa cause. La paix ne peut se conclure entre l'Angleterre et l'Islam que le jour où les hommes qui dirigent à l'heure actuelle les destinées de l'empire britannique auront fait place à d'autres hommes animés de tout autres vues.

Pour nous Français, nos idées n'auront pas varié. D'accord avec l'Islam, nous voulons une Turquie forte et indépendante, modernisée tout en restant fidèle à sa tradition. Nous nous sentons en sympathie avec ses chefs chez lesquels nous retrouvons un si grand nombre de nos idées, de nos buts. Les théories des jeunes nationalismes ne nous surprennent pas et le « chacun maître chez soi » de Djellaleddine Arif ne saurait nous être hostile.

Ne savons-nous pas qu'après la cessation de toutes les guerres qui ne résoudreont rien, nos amis d'Orient viendront nous demander conseil et trouveront chez nous, mieux qu'ailleurs, la compréhension qu'ils recherchent plus avidement que les avantages positifs?

Le mouvement nationaliste turc doit vaincre parce qu'il s'appuie sur un très haut idéal, parce que ceux qui le dirigent font abstraction de tous leurs intérêts personnels, qu'ils ont une grande âme et un absolu désintéressement.

Voilà ce que j'ai vu à Eski-Chéir, à Angora. J'ai partagé la vie de tous, j'ai suivi cette lutte acharnée contre des forces considérables, j'ai gardé le plus profond souvenir de l'affectueux et confiant accueil. Parmi tant

d'autres préoccupations, mes amis d'Anatolie ont trouvé le moyen de veiller attentivement sur la voyageuse. Elle leur a souvent tenu le rude langage de l'amitié, elle ne leur est que plus reconnaissante de l'avoir écoutée sans mettre un instant en doute sa sincérité absolue.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
--------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Les suites d'un armistice.

CHAPITRE PREMIER

L'AGONIE DE LA VIEILLE TURQUIE

21 septembre 1919, l'entrée dans le Bosphore. — Des rues vides. Des personnages nouveaux. — Une première orientation. — Ce qui s'était passé à bord du <i>Superb</i> . — Le malentendu. — La vieille Turquie. — L'Angleterre contre la vraie Turquie. — La lutte de l'Angleterre contre la France en Orient. — Les nationalistes, insaisissables, se glissent partout. — Pourquoi restez-vous muets? dit-on aux Français. — Découragement. — La ville de l'éternelle intrigue. — Paris hésite; l'Orient attend.....	7
---	---

CHAPITRE II

UNE JOURNÉE HISTORIQUE A CONSTANTINOPLE LA POLITIQUE ANGLAISE EN TURQUIE

Le coup de force. — Que disait la foule? — Les députés nationalistes exilés. — Notre prestige compromis. — La politique anglaise. — « Tant mieux si tout va mal. » — Les précédents. — Les égards allemands envers la Turquie (1912). — Le <i>Göben</i> et le <i>Breslau</i> . — L'homme du mandat anglais. — Les stipendiés.	
---	--

— Les Anglais au Kurdistan. — Que veut-on à Londres? — L'irréparable erreur anglaise. — Le nationalisme turc et la France. — L'invisible étreinte..... 21

CHAPITRE III

LES GRECS A SMYRNE

Le coup de tonnerre. — « Zito Venizelos ! » — La duperie. — Les yeux se tournent vers la France. — « Alors, nous voulons les Anglais. » — Œil pour œil, dent pour dent. — Il y avait une logique dans cette destruction. — Les témoignages. Menemen. — Aidin. — Une œuvre de paix. — Les chiffres parlent. — La xénophobie grecque. — L'incendie s'étend ; à qui les décombres?..... 38

DEUXIÈME PARTIE

Le mouvement nationaliste

CHAPITRE PREMIER

L'AUBE D'UN NATIONALISME

L'initiation. — Un homme : Moustapha Kémal. — Un divinateur. — La lutte est engagée. — « Traquez le rebelle ! » — Ce rebelle est un organisateur. — La Turquie aux Turcs. — Le *non* anglais. — Quel mandataire? — L'attitude de la Porte. — La relève des troupes anglaises à Van-Sivas-Adana..... 53

CHAPITRE II

EN ANATOLIE. — NOVEMBRE 1919

Sur la ligne du Bagdad. — Eski-Chéir. — L'angoisse plane sur l'Anatolie. — Au Konak. — En pleine féodalité militaire. — Une ville qui devenait moderne. — La mosquée du premier Osmanli. — Koniah. — Oasis ou mirage? — L'infiltration progressive. — La nuit à Koniah... — Raefet, chef, père et calife. — ...Les derviches tournent..... — « Nous ne sommes pas des sauvages. » — L'unique question..... 68

CHAPITRE III

LES NATIONALISMES ASIATIQUES

Ce que transmettent les caravanes. — Au congrès de Bakou et le bolchevisme en Orient. — Une confédération des États musulmans? — La Turquie centre moral de l'Islam. — Le réveil asiatique. — Les Alliés ignorent la puissance du réveil asiatique. — La France et l'Islam. — Le danger de l'Asie... 91

TROISIÈME PARTIE

Angora

CHAPITRE PREMIER

CONSTANTINOPLE SOUS LA BOTTE ANGLAISE

(FÉVRIER 1921). SMYRNE GRECQUE

L'ombre d'une ville. — Le refuge de toutes les misères. — Incohérence et exploitation. — Le clan. — En route pour la vraie Turquie, 15 mars 1921. — Smyrne, 16 mars 1921. — Rhodes, 19 mars. — Adalia, 20 mars 1921..... 103

CHAPITRE II

EN TURQUIE NATIONALISTE, 20 MARS 1921

Adalia. — Bour-Dour. — Afioun-Karahissar, 16 avril 1921. — Eski-Chéir. — Au front d'Ismet-pacha, avril 1921. — Biledjik. — Bazardjikt..... III

CHAPITRE III

ANGORA

La Mecque moderne. — Dans le mouvement des armes. — Mustapha Saguir devant le tribunal de l'Indépendance. — L'action administrative et militaire. — L'Assemblée militaire d'Angora. — Une organisation fondée sur la tradition. — La victoire certaine..... 127

CONCLUSION..... 139

INSTITUT KURDE DE PARIS

ENTRÉE N° 1530

09 .

BER

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, Rue Garancière.

LP.GEN